

Yvon Codère
*Les lunes
andalouses*




LA PLUME D'OR

Table des matières

1^{er} tableau	7
2^e tableau	8
3^e tableau	9
4^e tableau	11
5^e tableau	14
6^e tableau	17
7^e tableau	19
8^e tableau	22
9^e tableau	24
10^e tableau	27
11^e tableau	29
12^e tableau	32
13^e tableau	38
14^e tableau	42
15^e tableau	48
16^e tableau	51
17^e tableau	56
18^e tableau	58
19^e tableau	60
20^e tableau	63
21^e tableau	69
22^e tableau	74
23^e tableau	81
24^e tableau	83
25^e tableau	96
26^e tableau	98
27^e tableau	100
28^e tableau	107
29^e tableau	111
30^e tableau	112
31^e tableau	114
32^e tableau	115
33^e tableau	124
34^e tableau	128
35^e tableau	133
36^e tableau	138
37^e tableau	139
38^e tableau	143
39^e tableau	146

Les Éditions La Plume D'or
4604 Papineau
Montréal (Québec) H2H 1V3
<http://editionslpd.com>

**LES
LUNES
ANDALOUSES**

Yvon Codère



Conception graphique de la couverture: Yvon Codère et M.L. Lego

© Yvon Codère, 2016

Dépôt légal – 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-28-5

Aussi disponible au format papier

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC

Avant-propos

Il y a de ces nuits, de ces jours, de ces minutes, de ces parcelles de temps, que je voudrais suspendre dans un recoin de la nuit et oublier. Les quelques temps passés dans la noirceur m'ont marqué au fer brûlant. D'autres instants sont des fleurs que je voudrais conserver toute ma vie avec bonheur. Ces vils et doux événements resteront gravés à tout jamais dans ma mémoire et dans ma peau.

Tout commence la nuit et se termine une autre nuit en des lieux éloignés. Je peux encore me les remémorer, ces nuits, comme si j'y étais. Mais la lumière naît de ces nuits. Tout n'est pas noir et tout n'est pas lumière, peu s'en faut. Ce sont ces moments que je voudrais partager avec vous. Les événements que je vais vous relater sembleront incroyables, mais ils se sont bien passés, croyez-moi. Tout s'éteint — ou s'allume, c'est selon — sur la rue Wellington dans l'arrondissement Verdun, sur l'île de Montréal.

1^{er} tableau

Vous n'avez pas idée de la nuit que je viens de passer. Une sacrée nuit ! Pour l'oublier, je m'astreins à éviter les plaques de glace. Parce que voyez-vous, j'attire la glace vive. C'est cela ma vie : un miroir dans lequel je me regarde me casser la gueule en direct. Comme cette nuit. Je me sens si seul que même mon ombre s'est absentée. Rien d'étonnant, vous allez dire, puisque c'est la nuit. C'est que j'ai lu quelque part que même la nuit, l'ombre savait se livrer.

Je retire mes lunettes pour essuyer une tache : c'est une goutte de sang qui m'a éclaboussé. Comme pour m'en mettre plein la vue. S'il n'y avait que cela... la goutte coagulée, en apparence morte, se liquéfie maintenant au contact de la buée créée par mon souffle, comme ressuscitée par ma respiration. Que d'antimatières je m'émerveille : la mort, la vie, les larmes, la glace. Cette nuit, j'ai l'impression que le temps a cristallisé en même temps. Je peux revoir au ralenti la goutte qui a été projetée vers moi, en passant entre mon bras et mon torse. Ce sanguin projectile a frappé la lentille de ma lunette de plein fouet. J'ai l'impression d'avoir encaissé une gifle. Pourtant, ce n'était qu'une goutte. Elle aurait pu atterrir sur mon masque bleu aseptisé, immaculé. Mais elle voulait se faire voir.

C'est idiot ce qu'une stupide goutte peut faire. J'en ai presque eu un torticolis. Cette goutte, c'était un sacré boulet qui vous rentre ensuite dans le cerveau comme un ver. J'en ai eu pour mon argent. Ça fait réfléchir. Oui, j'ai passé une nuit blanche. Et rouge. C'est mon boulot, c'est vrai. Mais un boulet par moment. Être médecin résident dans un hôpital met le mal à l'âme. Il faut sans cesse prouver aux autres et à soi-même que nous sommes assez forts. Quelques-uns n'y survivent pas.

J'arrive près du métro de l'Église, dans l'arrondissement Verdun. Un camelot frigorifié me tend le journal Métro. Le nez humide de froid, il porte un grand foulard emprisonnant une tuque du Canadien de Montréal et un capuchon en bonus. Je ne vois que son nez qui sort du capuchon, et ses grosses mains fatiguées d'avoir froid. Fraîchement sorti des presses de Québecor, le journal est encore tout chaud. Le jeune homme plonge ses mains entre les pages pour se réchauffer.

Je feuillette machinalement le journal et tombe sur un court article relatant un fait divers. D'hiver. C'est un jeu de mots facile, vous allez dire, mais c'est le genre de fait d'hiver qui vous glace le sang : un homme a été retrouvé sur l'île Sainte-Hélène... dans un bloc de glace. Tout seul, dans le stationnement de la Ronde, à deux pas du fleuve Saint-Laurent, une mèche de cheveux dans les airs et un doigt levé. Comme s'il disait : « S'il vous plaît... c'est qu'il fait froid, ici. Vous n'auriez pas une couverture ? »

Un beau mystère que cet homme de glace. Comment a-t-il marché jusque-là avec les pieds gelés ? Je vois des images qui défilent dans ma tête, et je ris seul dans la lumière blafarde du matin. De la mort, je me moque. La honte me submerge tout à coup, et je me mets à pleurer. Il fait si froid que mes larmes brûlantes se cristallisent sur mes cils. À 6 h 55 du matin, l'envie de ramper s'impose à moi. Ramper hors d'ici, puis me lever et partir loin d'ici avant de perdre mon âme.

2^e tableau

À des milliers de kilomètres de là, un personnage semblant appartenir à une autre période de l'histoire est penché au-dessus d'un grand bureau de bois rare. Il lève un bras, tel un chef d'orchestre s'appêtant à donner la mesure, et du bout de l'index, glisse lentement un morceau de papier vers lui pour le placer à la suite d'un autre. Après quoi, il formule à voix basse la phrase ainsi complétée en un murmure plaintif et menaçant, serrant fermement son ciseau dans l'autre main.

Un bruit le fait sursauter ; c'est un oiseau qui a percuté la fenêtre. L'homme aux longs cheveux grisonnants dépose son arme et se redresse avec précaution pour ne pas ruiner son travail. Une grive gît sur le sol devant la grande véranda inondée de soleil. Laissant pour ombre une goutte terreuse sur la fenêtre, que la gravité attire vers le sol avec toute sa force, sa petite cervelle, grosse comme un pois, a éclaté et des baies de genièvre bleues comme le ciel sont enfouies dans son bec. En soi, l'événement est cocasse. À cause du reflet du soleil, la créature ailée, le bec rempli de ciel, n'a pas vu la vitre et l'a bêtement percutée, se rappelant que son nid était dans le ciel. Il y a effectivement quelque chose de risible dans ce fait divers. Comme les rires qui fusent quand un clown trébuche sur une fleur de tapis.

Les battements d'ailes énergiques de la petite grive se sont arrêtés nets, et son minuscule cœur en même temps, tel le tic-tac d'une montre frappée par le temps. L'homme médite quelques instants sur ce fait anodin en lissant sa longue barbe. Il tente de se remémorer un poème qu'il a lu quelque part à propos d'une grive. Peut-être était-il question d'une tendelle, ces petits pièges à grive appâtés de baies de genièvre qu'utilisaient les bergers ? Il y a matière à la poésie dans ces grives éteintes. Et un mets délicat. Comme celles que lui rapporte son faucon lors des doux crépuscules.

Il fronce les sourcils et plisse les yeux, comme pour voir au loin dans sa mémoire. En vain. Puis il retourne à ses occupations : aligner ses mots et vociférer ses menaces. Pour la vie. La vie est importante pour lui. Du moins, dans une certaine limite. Une limite qu'il ne faut pas franchir.

Alors qu'il se remet au travail, sa servante lui apporte le thé. Il protège les mots de ses mains délicates pour ne pas qu'ils s'envolent ; qu'ils soient libérés. Pas tout de suite. Il la fusille de son regard ombrageux, parce qu'elle n'a pas frappé avant d'entrer dans son antre. Elle baisse la tête et évite de le regarder, espérant ne pas avoir compromis un de ses trop rares avant-midi de congé. Et surtout, s'évader quelques heures de cette atmosphère à couper au couteau. Elle donnerait cher pour que cela finisse, mais il y a sa sœur.

Heureusement pour elle, il a trop à faire, aujourd'hui. Il ne veut personne sur son chemin.

3^e tableau

— Oui. Le vol s'est bien déroulé, mais j'ai un de ces maux de tête. C'est à cause du vol. De l'avion, je veux dire. Et du décalage horaire. L'appartement est plutôt grand, mais sombre et mal éclairé. La seule fenêtre est celle de la porte qui donne sur la cour intérieure. Ça sent tellement l'humidité que je ne serais pas étonné qu'il date de l'époque romaine. Il y a même une colonne grecque encastrée dans le mur. C'est en tout cas ce que je me plais à croire. Le lit est potable et je l'ai inspecté pour voir s'il y avait des punaises. Heureusement, il n'y en avait pas, mais j'ai trouvé une coquerelle morte en dessous. C'est rigolo, près de mon immeuble, il y a une nécropole romaine ! Mais cela prend des jumelles pour voir les tombes de près, car en ce temps-là, le sol était cinq mètres plus bas que le niveau actuel de la rue. Air conditionné ? Non, mais ce n'est pas trop chaud. Dehors, par contre, c'est une fournaise. Demain, je vais dans les montagnes, au nord de Barcelone. Il y a des papillons en liberté. En fait, c'est une exposition de papillons en liberté dans une serre. Oui. Comme au Jardin botanique de Montréal. C'est à Pirineu de Girona. Ça se trouve sur la Costa Brava et ça s'appelle le *Butterflies Center*. Ils sont petits et frêles, mais ils ont le pouvoir de nous rendre légers et cela, j'en ai bien besoin. Tu le sais. Je dois raccrocher, maintenant. Je t'aime moi aussi, maman. Je te donnerai mon adresse pour que tu puisses m'écrire et m'envoyer mon courrier. Surtout que je vais bientôt recevoir mon diplôme de médecine ! Je t'embrasse !

Elle a oublié de me mettre en garde contre les voleurs à la tire. Cela m'étonne de sa part. Son petit gars est tout de même seul à Barcelone, dans l'un des endroits de la ville les plus animés et grouillant de voleurs à la tire.

Mon logement est tout au haut d'un immeuble situé sur une étroite rue donnant sur la Rambla, dans le quartier gothique. C'est vieux, mais tellement beau et dépaysant. Et avec cette nécropole, j'ai pour voisin de très vieux morts ! Rien pour me faire oublier la raison pour laquelle je suis ici. Et cela, c'est moins drôle.

Ma présence ici n'a rien à voir avec le plaisir. Je suis plutôt là pour guérir. Ce que je n'ai pas dit à ma mère, c'est que ces études en médecine que je viens de terminer m'ont presque achevé. Mes poches qui persistent sous mes yeux comme des cicatrices en témoignent. Elles sont probablement dues aux stimulants que j'ai ingurgités pour me garder éveillé durant ma période de résidence à l'urgence. J'aime la pression, mais disons que d'éponger le sang qui vous gifle le visage n'est pas de tout repos. Savez-vous que le cœur est suffisamment puissant pour propulser le sang à une distance de neuf mètres vers le ciel ? De quoi donner une bonne poussée à une âme qui veut se barrer. Mon visage n'était qu'à une quarantaine de centimètres au-dessus de la cage thoracique béante du patient. Alors vous pensez bien que cette giclée, pour ne pas dire cette vague, a traversé mon masque. De quoi donner le vague à l'âme. La vie m'a frappé de plein fouet. Surtout quand on n'a pas dormi depuis 26 heures 12 minutes et des poussières. Des poussières qui comptent plus qu'on le pense.

Et il y a eu cet autre bougre sur lequel je me suis acharné. Je me suis entêté à lui faire des massages cardiaques alors que son cœur était arrêté depuis presque une heure. Risible et tragique à la fois. Ma santé physique et mentale en a payé le prix : je suis devenu émotif. J'ai maintenant le cœur à fleur de peau et il y a cette paupière qui a la tremblote au moindre stress. La droite. Personne ne le voit, mais moi je la sens. Et je sens la vie battre d'une façon différente, aussi. La goutte de sang a été la goutte qui a fait déborder le vase.

Ma mère aurait bien voulu que j'étudie l'hébreu au lieu de m'envoler au loin comme un oiseau apeuré. C'était la conversion ou la dépression. La bourse ou la vie. Le remède n'est pas nécessairement la religion. J'ai bien appris quelques mots dans la langue de mes ancêtres pour lui faire plaisir, un peu pour moi, aussi, il est vrai, des mots de choses que j'aime voir ou manger. Je trouve que le chant de ces mots a quelque chose de poétique : *Chatul*, pour chat (le *ch* se prononce comme un fort ronronnement) ; *sêfer*, pour livre ; *pêrach*, pour fleur (il faut prononcer comme pour le chat). Vous savez, si on sait les écouter, les fleurs aussi ronronnent. Il y a aussi *Ananîm*, pour nuages, car j'aime bien les regarder, surtout lorsqu'ils sont transfigurés par les rayons

du soleil, sans oublier *gzarim*, pour carottes. Elles sont croquantes et ont une belle couleur. J'en connais même une qui ronronne. J'aime cette combinaison de contrastes. Comme des bruits de tonnerre qui accompagnent la chaude lumière des rayons du soleil trouvant son chemin entre deux nuages.

Quand je lui ai dit que j'allais en Espagne, elle a répondu :

— C'est une bonne idée. Sais-tu que nos ancêtres des Sépharades viennent d'Espagne ? Oui, oui ! Sépharade, c'est Espagne en hébreu. Nous sommes des descendants des Juifs qui se sont établis là pendant la conquête musulmane. Nous sommes juifs et québécois, mais nous avons été espagnols, aussi. Va visiter la synagogue de Tolède ! Tu vas y voir une plaque avec un poème écrit par un Ezra. Toi qui aimes la poésie, tu vas aimer.

Ce qu'elle ne sait pas, c'est que je ne veux rien savoir de la religion. Et si je pouvais, je prierais pour qu'il n'y en ait plus. Le monde irait mieux. Et moi aussi, car tous les malheurs me collent à la peau. Je deviens terre à terre. Peut-être qu'ici, à Barcelone, je vais apprendre. Apprendre à voler, sinon à planer au gré du présent en utilisant les courants de vie.

Elle a toujours une réplique à mes lamentations. Je suis comme Job dans la Bible. Un jour, après que je lui ai dit que j'aimerais mourir pour me libérer de mon mal de vivre, elle m'avait répliqué :

— C'est que tu es juif dans l'âme, alors. Ton âme marche sans se reposer et le secret de ton cœur ne te porte pas vers les choses. Tu es enthousiaste et triste à la fois ; heureux, mais mélancolique. Comme un juif, je te dis. Tu as le pouvoir de rire et de pleurer en même temps ! C'est un don de Dieu. C'est grâce à cela que nous poursuivons notre chemin depuis des siècles sans faiblir.

Tu aurais fait une bonne femme rabbin, mère, mais cela ne risque pas d'arriver. C'est que les chances que cela arrive sont minces. Et c'est bien cela le problème avec la religion. Il n'y a que blanc ou noir, femme ou homme, esclave ou libre, croyant ou incroyant. Pas d'aube ni de crépuscule. Que vie ou mort. Que le jour ou la nuit. Pas de papillon naissant. On ne voit que le papillon qui vole avec violence, mais on ne s'arrête pas sur son « enfance », bien endormi dans son cocon. Le chanceux. Moi, je suis contemplatif. Et un contemplatif, c'est mélancolique. Et un mélancolique, ça aime les cocons et les papillons. C'est comme ça.

Je vais donc me rendre au *Butterflies Center* pour regarder les papillons, bien sûr, mais également les cocons. Demain, dès l'aube, alors qu'il fera plus frais : je n'aime pas la chaleur. Pour l'instant, je vais m'enrouler dans les couvertures et digérer mon décalage horaire.

4^e tableau

Avant mon départ du Canada, j'ai pris la précaution de me procurer un permis de conduire international. Je n'aime pas perdre mon temps dans les gares et les autobus. On n'est jamais mieux servi que par soi-même, dit-on. Ayant localisé une petite entreprise de location de voiture pour les touristes près de mon appartement, j'y loue un véhicule à peine potable.

On ne peut pas dire que c'est une voiture de luxe : elle sent la cigarette à plein nez. C'est que j'ai l'odorat fin. Trop, parfois. Cela est dû au vaporisateur nasal à la cortisone que je dois prendre pour soigner les polypes qui poussent comme des champignons dans mes sinus. En contrepartie, la cortisone me rend sensible aux odeurs : bonnes et moins bonnes. Et l'odeur de la cigarette ne va pas dans la première catégorie.

L'environnement olfactif serait tolérable si le coffre arrière ne se plaignait pas à chaque caprice de la route. Les grincements du métal résonnent comme des coups de tonnerre. Pendant un instant, j'ai cru qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur. Ça, c'est à cause de mon hyperacousie. Cela vient avec les acouphènes. Heureusement, ces irritants se fondent dans les nuages au-dessus de l'horizon.

En roulant sur l'autoroute vers le *Butterflies Center*, je repense à toutes ces études harassantes, à tout ce que j'ai manqué, à tout ce que j'ai senti et que je n'ai pas cherché, de même qu'à tout ce que j'ai senti sans voir, du fait que j'ai toujours marché simplement en ligne droite, droit devant moi. Je voudrais aujourd'hui faire cette promesse : je veux tout voir, tout sentir et ne plus rien manquer. Ne plus rien regretter. Jamais. Et pourquoi ne pas apprendre le basson, ce dont je rêve depuis des années ? Le son du basson me transporte au-delà. Bas comme la musique de l'Univers. Il paraît d'ailleurs que l'Univers a un son, comme un murmure très bas. J'aimerais bien me dire que je joue la même musique que Lui.

Le paysage m'inspire. Je cherche l'océan et le devine à droite de la route : vers l'est et le soleil levant. La vie m'aspire et je la vois devant moi. Tout à coup, le soleil devient plus beau, plus chaud. Les nuages ont disparu et les verts sont apparus. Verts comme gorgés de vie avec ses nuances. Mon pouls est plus résonnant, comme une peau de tambour soudain tendue. Et avec la peau de tambour vibrent mes os, comme ces tambours amérindiens Innus-Naskapis. La peau appelle la vie et fait vibrer les osselets sur une cordelette. Est-ce cela le nirvana ? La prise de conscience que l'on existe vraiment ? Serait-ce la proximité de la mort qui m'a crié qu'il fallait vivre ?

Comme une illumination, ma rencontre avec les papillons et les cocons devient un pèlerinage. J'y arrive dans un état second. Au guichet, un jeune préposé blasé me tend le billet et m'indique dans un anglais approximatif le chemin que je dois prendre pour me rendre au paradis. Il y a un feuillet illustrant les principales espèces, avec les noms latins. Mais comme je ne veux pas réfléchir, je ne le prends pas. J'ai assez pensé durant ces dernières années, et cela, pour les siècles futurs. D'ailleurs, ne suis-je pas ici pour cela : qu'un vent violent chasse mes idées noires ? Et l'odeur de la mort, aussi. Les ailes des papillons feront de belles bourrasques, pour peu que mon âme y soit réceptive.

Je m'y rends comme si j'allais dans un jardin secret. Comme dans le roman de Frances Hodgson Burnett : *Le jardin secret*. Quand la fillette a trouvé la clé du jardin secret et qu'elle y est entrée, les couleurs de la vie sont apparues. Et le petit garçon handicapé s'est levé de sa chaise avant de marcher vers son père. Je ne suis pas normal, vous allez dire (je le sais déjà, de toute façon), mais j'ai versé de grosses larmes d'émotion en lisant cela.

Avec des plantes tropicales et des fleurs à profusion, la serre est très vaste. Il en faut pour les papillons. Mon attention est d'abord attirée par des fleurs d'un rose éclatant, grosses comme des assiettes de restaurant grec. Pour peu, ces couleurs me jetteraient sur le dos. Et que dire des papillons frémissants qui se vautrent dans ces couleurs ? Les chanceux ! Je regarde les fleurs, mais pas les papillons. Sont-elles réelles ? Je me demande.

Un guide s'approche et semble deviner ma question, car il m'indique dans un anglais maladroit, mais

volontaire, qu'il s'agit d'un hybride d'Hybiscus : *Hardy Hybiscus*. Des ombres traversent les assiettes roses, comme les ombres laissées par une volée d'oiseaux. Je lève les yeux. Dans la lumière, les papillons apparaissent aussi légers que le vent. Telles des feuilles de soie d'origami animées de vie, comme par magie. Ils volettent, batifolent et gambadent dans les airs en visitant les fleurs et les joues roses des enfants.

Ils sont silencieux, les papillons. Au contraire des bécasses d'Amérique pendant la parade nuptiale ou le sifflement des ailes du faucon plongeant sur sa proie, on n'entend pas le son du vent dans leurs ailes. Pourtant, elles travaillent aussi fort. À bien écouter, on peut arriver à percevoir un écho : c'est le temps qui bat sous leurs ailes. Vous pensez qu'elles ne parlent pas et pourtant, elles font du bruit. Elles crient en agitant l'air. Comme les fleurs qui se balancent au vent. Si les fleurs avaient un tronc, elles craqueraient comme les arbres et l'on dirait : « J'aime entendre les fleurs craquer. »

Je trouve un cocon suspendu sous une feuille. Un cocon qui bouge. Il y a quelque chose qui s'étire sous sa soie. Une vie trop grande pour cette petite taie d'oreiller. Puis, l'enveloppe de soie se déchire et un corps en émerge. Ses ailes sont fripées, mais rapidement, elles commencent à s'ouvrir comme des voiles disproportionnées, comme la croissance accélérée d'un adolescent. Je m'approche pour contempler et retiens mon souffle, le nez collé sur cette vie qui frémit.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté à piétiner sur place. Probablement assez longtemps, parce que les ailes du papillon qui vient de naître s'ouvrent maintenant comme les voiles d'une goélette un jour de grand vent. Le papillon, il prend son temps. J'inspire un grand coup et retiens l'air, comme pour retenir le présent. Mais dans l'air inhalé, il y a quelque chose qui trouble ma concentration. Une odeur d'épices à couscous : coriandre, cannelle, gingembre, cumin... Est-ce l'odeur de la vie ? Une phéromone quelconque encore inconnue que je découvre grâce à mon super odorat ? « Merveilleux ! » Je ne savais pas que les papillons émergeant de leur cocon émettaient une telle odeur ! Un parfum si exotique que j'en émetts un ronronnement.

Je suis ému. Orgueilleux que je suis, je me retourne pour vérifier si quelqu'un m'a vu. Juste derrière moi, il y a une femme qui m'épie, la tête penchée sur le côté, comme si elle regardait un hurluberlu. C'est une belle rousse frisée. Du genre dont je me souviendrai toute ma vie. Ses boucles serrées se sont blotties dans un coin de mon cortex cérébral. Je sais, cela est permis des rousses, même des frisées. Mais c'est qu'elle a une peau foncée, comme une Bédouine du fond de la Palestine. Du coup, je me suis rappelé mes cours de génétique. Mon professeur nous avait parlé des croisements entre les chrétiens des croisades et les musulmans. Le résultat est étonnant : roux, frisé et teint foncé. Je savais qu'il en existait en Israël, mais pas ici. Ce n'est pas moi l'extraterrestre, c'est elle : belle, d'ailleurs.

Je lui souris et elle me sert un timide regard avant de baisser les yeux. Une éphémère fossette rieuse se dessine et ses longs cils roux veulent plonger vers le sol. Ses adorables éphélides deviennent des taches de rougeurs. En temps normal, j'aurais quitté les lieux pour sauvegarder mon honneur et la conserver, elle, dans ma mémoire. Je sais bien que ce n'est pas très masculin de s'émerveiller devant un cocon tremblotant. Tout le monde en convient. À la lumière des événements et des émotions qui ont secoué ma vie par la suite, force est d'admettre que l'option de la fuite aurait dû être privilégiée.

Mais au lieu de m'enfuir, je reste bêtement là à la regarder, la mâchoire pendante, hésitant à prononcer quelques mots insipides. Puis, mes yeux glissent le long de son long cou. D'un geste vif, elle cache un pendentif en apparence anodin : un groupe de trois ronds bleus disposés en triangle et cerclés d'argent. Si elle le cache, c'est qu'il est précieux, je me dis. Elle est sortie de sa bulle, et de la mienne, et continue précipitamment sa visite. Nous avons été dans le même univers pendant quelques secondes.

Je la regarde s'éloigner, manquant ainsi le papillon qui prenait son envol. Il était roux, comme elle. Simple coïncidence, mais quand même, avouez que ça laisse songeur. Ma visite se poursuit sur le mode onirique. Cet état second m'habite jusqu'à ce qu'on me bouscule par-derrière et écrase mon sac à dos, ainsi que les croustilles au ketchup qu'il contenait. C'est elle. Je l'ai senti à nouveau ! Une odeur d'épices à couscous ou de Garam Masala. Ce n'était donc pas le papillon. Et adieu la découverte scientifique !

Elle s'excuse. Du moins, je le pense, car je n'ai rien compris. Ses lèvres ont bougé, mais les mots étaient indistincts, comme une muette qui essaye de communiquer après des années dans la jungle, élevées

par des loups. Et elle s'est envolée. Encore une fois, le papillon s'éloigne, ses cheveux roux crépus grattant le présent passé trop vite. Elle ne se retourne même pas. Moi, mes yeux ne la quittent que lorsqu'elle sort de mon champ de vision, soit là où se trouve la sortie.

Je m'assois sur un banc, absent, jouant avec mes boucles noires. J'y reste jusqu'à ce qu'une voix venue du ciel m'appelle : « William Cohen... William Cohen, por favor, tienes que ir al servicio al cliente. Tienes que ir al servicio al cliente. »

Un cri d'enfant me sort de ma torpeur. Je comprends après quelques instants que ce message m'était destiné. Ce n'était pas Dieu, c'était le comptoir de service et apparemment, on veut m'y voir. Je m'y dirige sans entrain, me disant que la voiture devait avoir été garée au mauvais endroit. Encore une fois. Après m'être présenté, on me demande une pièce d'identité, mais je ne trouve plus mon porte-monnaie. Je jette un regard effaré à la jeune préposée tout en tapotant mes nombreuses poches. Toute souriante, la coquine aux cheveux et aux yeux noirs — devrais-je me méfier ? — le sort d'un tiroir avec en prime, la clé de la voiture. Elle dit en espagnol que tout ça est apparu sur le comptoir ; je le comprends à ses mimiques. L'explication la plus logique est que quelqu'un a voulu me voler et que ce quelqu'un a presque réussi.

Je revois alors l'olfactive rousse. Une technique courante chez les tireurs à la pige : bousculer et courir le plus rapidement possible. Sauf qu'elle, elle n'a pas fui. Elle m'a même parlé, ou quelque chose qui ressemblait à cela. Si ça se trouve, elle n'a pas été subtile. Une débutante. Mais une rousse. Et qui lit peut-être de la poésie ? Comme cette rousse de Charles Baudelaire dans les Fleurs du Mal : riche et pauvre. Toute de douceur.

5^e tableau

Comme une âme en peine qui a entrevu le ciel et ses anges, je la cherche dans les serres et dans les jardins des alentours, mais en vain. « Qu'est-ce que j'ai mal fait ? », je me demande. Il ne me reste plus qu'à me traîner jusqu'à mon appartement.

Cette épice, comme une note de musique mélancolique, m'a hanté tout l'avant-midi. En fin de journée, ce n'était plus qu'un acouphène olfactif pour faire un duo avec mes oreilles. Après la nuit, l'épice avait pris la forme d'un festif tajine, ce qui signifiait que j'avais faim et que j'étais guéri. Presque. Au moins, j'ai un souvenir secret, caché quelque part. De toute façon, j'ai toujours été nul avec les femmes. C'était voué à l'échec dès le début. Et puis, il y a autre chose dans la vie ! Il ne faut pas tout gâcher pour une belle inconnue, même rousse. D'ailleurs, pourquoi m'éprendre d'une fille au long cou ? Est-ce parce qu'elle le montre comme une antenne dirigée vers le ciel, ou parce que ses cheveux crépus grattaient mon présent, comme l'ours cherchant l'arbre qui lui gratterait le dos à souhait ?

Je vais sur mon balcon dominant la rue, ou plutôt, une ruelle, comme on dirait à Montréal. Il fait une chaleur écrasante, transportant avec elle les effluves de Barcelone et de l'océan non loin. D'ici, je vois et je hume une demi-douzaine d'endroits où je pourrais manger : des sandwiches au chorizo, de la paella, des tapas, du poisson, de la pizza, des hot-dogs. Et des tajines, aussi, car il y a beaucoup de musulmans à Barcelone. Ces parfums sont si bavards que je n'ose pas les interrompre. Toutes les odeurs se mêlent comme une symphonie humaine odorante. J'entends un murmure provenant de la Rambla qui se trouve tout près. Cela me rappelle le bruit des Rapides de Lachine, à Montréal. Ici, ces murmures se mêlent aux pétarades des mobylettes.

À cette agitation s'ajoute un sifflement irritant. Des oiseaux ? Des cigales ? Puis je me souviens de ces hommes, sur la Rambla. Ce sont de pauvres bougres, ou de nouveaux arrivants comme on m'a appris à le dire dans mes études, qui vendent des petits sifflets qui se glissent entre les dents. Cela me rappelle des images de ma jeunesse : il y a bien quarante ans de cela, mon père avait fièrement rapporté ce genre de sifflet buccal à la maison. Ici, ils les exhibent comme si c'était l'invention du siècle. Je me suis laissé tenter, je dois avouer, peut-être en souvenir de mon défunt père. Pour l'instant, il se faufile dans le fond de ma poche et tente d'entrer dans un trou de la doublure.

Je reste ainsi suspendu dans les airs à regarder, à écouter et à sentir, tel le contemplatif que je suis. Du haut de mon repaire, j'étire le cou pour voir les extrémités de la rue Canuda qui court à mes pieds. En bas, ce n'est pas qu'une simple route, c'est une rivière vivante. Par l'autre fenêtre, je vois la nécropole et des ossuaires qui sont alignés le long d'une allée. Que de nuages ont défilé dans le ciel depuis des siècles.

Les rues du quartier gothique zigzaguent comme les replis de notre conscience. Je me suis perdu en cherchant mon appartement, tout comme on peut se perdre soi-même aux détours des événements. Ici, les étroites rues tournent et se recourent, bifurquent, nous leurrent et se rejoignent dans le désordre. Comme les artères du corps humain. Plus bas, la vie bat son plein. C'est cela le quartier gothique.

Vers le sud, je devine une colline. Le petit guide que ma mère m'a offert avant de partir de Montréal indique qu'il s'agit de Montjuïc, un endroit symbolique de Barcelone où s'élève une citadelle. À cet endroit furent emprisonnés et torturés beaucoup de gens pendant la révolution et la période franquiste. Ce fut ainsi jusque dans les années 60. Presque hier, autrement dit. Aujourd'hui, c'est devenu un lieu touristique et un Centre international pour la paix. Il y a aussi des parcs et des musées. C'est là que je commencerai ma nouvelle vie. Je dis commencer, car l'échec de la rencontre avec la rousse ne compte pas. J'y passerai la journée, et peut-être une partie de la soirée, car Montjuïc est très animé, paraît-il, le soir venu.

Je passe la journée à flâner là où le vent me porte. Je n'ai pas de port d'attache et pas de corde, comme la goutte d'eau dans l'océan emportée par le Golf Stream. Incognito, le soleil a poursuivi sa course dans le ciel. Le temps de le dire, c'est déjà le soir. La nuit me mène vers un attroupement devant l'entrée principale de la citadelle de Montjuïc. Il y a des « locaux » et des touristes. Sous un énorme eucalyptus, un musicien est assis

sur une petite chaise pliante. Il sort une vieille guitare d'un étui élimé et branche un micro à un amplificateur portatif rafistolé qui visiblement, en a vu d'autres. L'homme suant au teint basané a une cinquantaine d'années et les cheveux clairsemés, peignés vers l'arrière. En plus d'avoir les oreilles décollées, il a un tic : il ajuste sans cesse le col de sa chemise qui déboutonnée, laisse voir son poitrail poilu. Ne sentant plus mes pieds, je m'apprête à quitter lorsqu'il se lève et commence à chanter. Il a une superbe voix et ses mains courent habilement sur les cordes de sa guitare. Lorsqu'il pratique son art, son tic nerveux disparaît et il se transforme en prince, comme si un coup de baguette magique l'avait frappé. Je crois que les paroles sont en catalan et même si je ne comprends pas ce qu'il chante, je me laisse porter par sa voix riche et vibrante. Je sens qu'il parle de sentiments, car il transpire l'émotion. Ses postillons restent suspendus dans l'air comme de bavardes lucioles. Après une heure, je suis encore là et le soleil, fatigué de m'attendre, s'est couché depuis une éternité. C'est du moins ce qui me semble. Le temps prend son temps. Lui, il chante sans faiblir. Je ne le vois même pas respirer, et pourtant il sent la vie. J'aurais voulu que cela se poursuive toute la nuit, mais toute bonne chose a une fin.

Alors que les spectateurs se dissipent en laissant tomber quelques euros dans son chapeau élimé, je le regarde ranger son instrument et l'amplificateur. Ses gestes lents et précis semblent avoir été répétés maintes et maintes fois. Comme l'arbre centenaire qui perd ses feuilles avec régularité chaque année. Je suis seul, maintenant. Il est à moi. Je m'approche et laisse choir deux euros dans son chapeau.

— Gràcies amic !

—... Désolé, je ne parle pas espagnol, que je réponds en mimant la déception.

— Ha ! You are a tourist! I don't speak french, but I speak catalan, of course. And also spanish, répond-il en refermant son étui à guitare qu'il attache ensuite avec une corde, du fait que la barrure est brisée.

—You were singing in catalan? je demande.

—Of course. It's our main language!

—What did you sing?

—It's music by Manuel Serrat. But it is from poems written by Antonio Machado.

—What did they say?

—Sometime, it is about joy, flies, sadness or dead. Like the life. The last one talked about someone having walked many paths, watching caravans of sadness and bad peoples stinking up the earth. The name of the poem is "He andado muchos cami". It means: I have walked many roads. At the end, both good and bad peoples lay beneath the earth.

—Which paths?

—There is no path. Paths are made by the walking of the peoples themselves... I am glad you appreciated my music, but I must go. Am I tired, you know. Now, I have to continue my path, termine-t-il en me décochant un clin d'œil.

À ma demande, il griffonne le nom du poète sur un bout de papier. Il fait noir, maintenant, et je suis fatigué. J'ai l'impression de revenir sur terre lorsque je regarde cet homme repartir au loin. Il agite la main et disparaît dans la pénombre en chantant à voix basse, comme un mirage qui disparaît avec la venue des nuages. Finalement, je l'ai trouvé beau : doux et rude, riche et pauvre.

De retour dans mon appartement, ses paroles résonnent encore dans ma tête. Que voulait-il dire par caravane de tristesse ? Et les gens salissant la terre ? Mais, au-delà, il y a celui qui fait son chemin. Moi, en l'occurrence. Selon ce que je trouve sur Internet, ce Machado serait né à Séville et mort à Collioure en 1939. Il a été le chantre de l'Andalousie. Je trouve ce poème que le lis à voix haute :

*Tout passe et tout demeure.
Mais notre affaire est de passer.
De passer en traçant des chemins.
Des chemins sur la mer.
Voyageur, le chemin, ce sont les traces de tes pas.
C'est tout.
Voyageur, il n'y a pas de chemin.
Le chemin se fait en marchant.
Et quand tu regardes en arrière,
tu vois le sentier que jamais tu ne dois à nouveau fouler !
Il n'y a pas de chemin voyageur.
Rien que des sillages sur la mer.*

Encore le thème du chemin. Je jurerais que ce poème a été écrit pour moi. Le chemin devant moi, je dois me le faire. Le prendre sans hésiter. Les décisions que je prends font le sillage derrière moi et c'est cela qui compte. Comme le fermier traçant les sillons dans la terre meuble. Ceux-ci constitueront sa richesse. Je ne dois pas revenir en arrière. C'est simple, finalement, la vie.

6^e tableau

Le lendemain matin, après une nuit de rêve, je réalise que Barcelone est à moi et qu'il est temps de me l'approprier. Et de m'appriivoiser. En commençant par la sphère culinaire qui ne cesse de m'appeler. En posant le pied sur le trottoir, j'ai la certitude que quelque chose se passe.

Il y a cette odeur d'épices qui trône. J'ai alors une illumination : c'est la rousse-voleuse-muette-frisée ! Je la sens tout près ! Puis sa présence se révèle par un petit toussotement : elle est cachée maladroitement derrière un mimosa couvert de graffitis. Je me demande comment elle m'a trouvé. Car sur mes cartes d'identité, il n'y avait que mon adresse à Montréal.

D'abord surpris, je souris de sa candeur. Elle s'avance timidement vers moi et agite le bras en montrant un trousseau de clés fictif. Elle en imite le cliquetis à merveille, alors qu'elle produit de sa petite bouche un chuintement répétitif. Puis, elle émet un grognement qui se veut un bruit de moteur. Sa petite main tremblante comme une feuille au vent me tend un minuscule papier chiffonné sur lequel figure le nom de la compagnie de location et mon nom. Elle leur a demandé, je ne sais comment, où je logeais. Futée, la petite ! Alors, elle voulait me revoir ! Et dire que nous n'avons partagé qu'un regard ! Peut-être y a-t-il eu plus que cela ? Comme une bulle hors du temps, dans laquelle ses paupières ont papilloté comme les papillons que visiblement, elle affectionne. C'est donc cela le coup de foudre ? Pour moi, cela a l'effet d'un coup de fouet sur mon présent.

Devinant mes illusions de célibataire endurci, elle s'ébroue et fouille dans un grand sac de jute pour en sortir un paquet enveloppé de papier brun ciré semblable au papier des bouchers. Je tâte le colis et constate qu'il est mou.

— C'est une tranche de viande ? que je demande en riant. Du jambon ? Car le jambon d'Espagne est un délice. C'est bien connu.

Ses yeux s'arrondissent. Si elle est muette, elle n'est pas sourde. Et elle a le sens de l'humour aussi : ses fossettes en témoignent. Je suppose qu'elle aime la nourriture. Décidément, c'est un drôle d'oiseau, sinon un joli papillon. Elle ne fait pas écho à mon sourire ridiculement insistant. C'est alors qu'une voiture tourne le coin. Immédiatement, elle devient craintive et surveille nerveusement les deux extrémités de la rue. Ses beaux yeux s'assombrissent et prennent la couleur de la peur, pendant que son souffle se fait rapide. Réflexe de médecin, je me dis qu'elle va hyperventiler. Je vois sa carotide battre sous la peau de son merveilleux cou. Si ça se trouve, elle va tomber dans mes bras. Je m'approche donc pour l'attraper au cas où.

Avant que je puisse la soigner, elle prend ses jambes à son cou et disparaît dans la foule sur la Rambla. J'ai pu suivre la piste de son odeur sur une courte distance avant de la voir s'engouffrer dans un taxi. Penaud, les bras vides, mais un paquet dans les mains, je décide d'aller me le cuisiner. Tout en montant les escaliers menant à mon appartement, je songe à sa peur qui ressemble à celle d'une femme dont le mari est jaloux. Très jaloux, même. Et elle demande de l'aide. Il doit y avoir son numéro de téléphone, dans le paquet, car elle n'est pas capable de le dire. Qu'est-ce que je suis romantique !

Comme un enfant à Noël, je déballe le cadeau avec empressement. J'ai beau retourner le papier sur tous les sens, il n'y a pas de message. Et ce n'est pas une tranche de jambon... Moi qui avais faim ! C'est plutôt un vieux livre jauni aux coins racornis dont le titre est : *Poesies completes de Manuel de Cabanyes*.

On ne peut pas dire qu'il soit neuf. Du genre qu'on a manipulé à souhait. Les pages semblent vouloir s'envoler à la simple invitation du regard, comme si on l'avait lu maintes et maintes fois, ou photocopié en des milliers d'exemplaires. Il doit avoir une centaine d'années d'âge. La couverture porte en médaillon le visage d'un jeune aux cheveux bouclés et à la barbe naissante. Je trouve qu'il me ressemble étrangement. Peut-être est-ce pour cela qu'elle m'a choisi, la rousse. Ça et mon charme.

Il y a une erreur dans le titre : il manque des accents. Elle ne s'est sûrement pas ruinée avec ce maigre bouquin. Quoiqu'il s'agissait peut-être son livre fétiche. Une tranche de vie qu'elle m'offre. Une romantique comme moi ?

Je passe la journée à rêvasser sans ouvrir le livre, en oubliant qu'il est l'origine de mes fantasmes, et scrute le vide pour y voir plus clair.

7^e tableau

Ce n'est que le soir venu que je décide de prendre l'air sur le bord de la mer. Elle n'est pas loin, je la sens ; la mer, pas la rousse. Je veux voir le crépuscule que la fin du jour m'offrira, et lire quelques poèmes.

Je saisis le livre et le mets dans un sac de plastique. Si le soleil et le sel sont mauvais pour la peau, je n'ose imaginer les dommages que peuvent infliger le sable et l'eau de mer à un livre fatigué. Près de mon appartement, je m'achète un sandwich au chorizo et trouve un banc à l'ombre d'un palmier.

Rapidement, le soleil disparaît et les couleurs de son sommeil s'estompent. Prenant la relève, la lune pointe son croissant à l'horizon. Il n'y manque que la musique de Wagner. C'est concept. Je déménage donc sous un lampadaire. À mesure que le soleil disparaît, l'ombre des fleurs s'étire devant moi comme pour me fuir.

La plage est déjà à moitié déserte, tandis que l'autre moitié est peuplée d'ombres furtives ou animales : chiens errants, chats miteux, oiseaux noirs. Et des choses étranges : comme cette forme coiffée d'une sommité hirsute — à moins qu'il s'agisse de cheveux — étreignant un arbre au tronc épineux. Comme des amants pris en flagrant délit d'intimité. Je plisse les yeux pour vérifier si je vois bien. Je ris, puis reporte mon attention sur mon environnement immédiat. Celui qui compte, que je me fais croire.

Les vagues ne me renvoient qu'un écho lointain et ne se montrent pas sous leur plus beau jour. Même les cigales se sont tues. Le ciel éteint commence à pondre quelques étoiles à l'horizon, et la table est mise pour une soirée mémorable ! je me dis en mordant dans mon repas.

Je ne fais que deux bouchées de mon sandwich et j'ouvre le livre en continuant de mastiquer le chorizo. Déception. Le livre est écrit en ce qui semble être de l'espagnol. Je me gratte la tête, ne comprenant pas que le titre soit en français. C'est alors qu'une odeur s'invite à mes côtés. Mais pas celle d'un mets inspirant la gourmandise, cette fois. Loin de là ! Plutôt une odeur de forte transpiration et de cheveux bien gras. Je tourne la tête et croise le regard voilé d'un homme étrange. Ses yeux sont à peine visibles, car son chapeau à larges bords lui descend de chaque côté du visage, comme des œillères. En revanche, je vois bien son appendice nasal : un nez droit aux angles prononcés qui s'avance dans le présent comme un piolet d'alpiniste. Il arbore une belle barbe de naufragé et une peau qui a connu de meilleurs jours.

Je reconnais le personnage irréel qui enlaçait l'arbre épineux. À en juger par ses vêtements élimés et son odeur, il s'agit d'un itinérant ; il a probablement faim. Je lui tends un euro qu'il enfouit lentement dans une poche en le faisant tourner entre ses doigts, et continue de me dévisager. Il se balance comme un pendule en s'appuyant alternativement sur un pied et sur l'autre. Si j'écoutais bien, j'entendrais le tic-tac déréglé de son cerveau, c'est certain. Une clé noircie attachée au cou suit la cadence, comme pour m'appeler. Malgré son allure, il est bien là, car remarquant mes yeux qui suivaient sa clé, il a la présence d'esprit de l'enfourer dans son vêtement crasseux. J'étais à une expiration de tomber en état d'hypnose. Il l'a cachée de la même façon que la rousse l'avait fait avec son pendentif. Le spectre de son ancienne vie, je me dis.

Visiblement, il y tient comme à un trésor, ou à une bouée. Mon imagination fertile tisse une histoire d'une existence ratée, dont la clé est le début et la fin. La rousse, elle, cachait son pendentif pour quelle raison ? je me demande. Est-ce parce qu'il témoigne d'une vie qu'elle ne peut révéler ? Je chasse ce questionnement, car, pour l'instant, je ne tiens à rien d'autre que d'être seul avec moi et le livre. Et pour se faire, je dois chasser ce fantôme qui se tient à mes côtés.

Désolé. Je n'ai plus d'argent, et j'ai tout mangé... No money, je lui dis en respirant par la bouche.

Ses grands yeux exorbités et rougis, entourés de longs cils emprisonnés dans de la sécrétion séchée, se portent sur le livre. D'une magnifique voix de ténor, en chuchotant comme pour n'être pas même entendu par

la nuit, il prononce les mots les plus mystérieux que j'eus jamais entendus :

Les yeux libèrent ce que les pages emprisonnent.

Le blanc, le blanc ;

Le noir, le noir...

Surpris de l'entendre parler français, je lui demande de répéter. Sa bouche s'entrouvre, laissant apparaître des dents cariées. Il veut parler, mais ses lèvres gercées comme une peau d'éléphant se referment. Ses yeux quittent le livre et deviennent comme des étoiles filantes, tournant de gauche à droite dans leurs orbites. Tous ses sens sont éveillés. En état d'alerte, il se redresse d'un bond et s'enfuit en tenant son chapeau.

Je le regarde courir éperdument, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans une des petites rues du quartier de la Barceloneta, tels un animal traqué ou un fou. Un animal qui, pendant un court moment, était prêt à manger dans ma main. Comme la rousse qui semblait vouloir me dévorer des yeux. Décidément, je les fais fuir, ou quoi ? Mon aura ne les enchante pas ?

Troublé par cet homme énigmatique, je retourne à mon appartement. Je ne peux m'empêcher de repenser à la rousse apeurée et à cet itinérant qui avait les yeux rivés sur le livre. Visiblement, il était débouloonné. Lui, et peut-être la femme, aussi. Quel lien y a-t-il entre eux ? Je ne le sais pas encore ; ne le saurais-je jamais ? Ce que je sais, en revanche, c'est qu'ils comptent parmi les deux personnages les plus étranges que j'ai rencontrés. Même à l'urgence de l'hôpital de Verdun, je n'ai jamais rien eu de comparable. Et ce n'est pas les originaux qui manquent chez moi, croyez-moi !

Sur le toit de la bâtisse où je loge, il y a une terrasse désertée à cette heure. En regardant la lune dans le ciel de la nuit, je songe au livre. Je revois le pendentif dans le cou de la frisée, ainsi que les croûtes de l'itinérant avec le terne reflet de la mer dans ses yeux secs. Et le livre ! Là serait le pont entre ces deux êtres apparemment tourmentés ! Je sens que ce bouquin apportera quelque chose de mauvais. Et de bon.

Le lendemain matin, je décide de sortir mon portable et de traduire des passages du livre avec *Google Traduction* qui permet, en théorie, de traduire du français au catalan. Sauf qu'en pratique, la réalité est tout autre. Je prends un poème au hasard et le résultat apparaît sur l'écran :

*Cette âme douce estta lune briller la lumière dans la nuit,
quand votre voiture s'abriva silence dans le ciel qui soudain endormi.
Oh ! La paix de vos ose troubler le royaume farouchement,
l'homme moins, éco dormi dans le calme
et la brise n'est pas remplacée.*

Quel charabia ! Le problème, c'est Google traduction ! Et puis c'est quoi cette histoire de royaume ? J'en essaie un autre qui donne un résultat tout aussi cryptique. Quant à l'auteur — Manuel de Cabanyes —, rien ne semble avoir été écrit à son sujet, que ce soit en français ou en anglais. Seulement en espagnol ou en catalan. C'est un non-lieu, je me dis. Je suis tenté d'abandonner, d'oublier cela, et de ne retenir que les bons souvenirs, tout autant que les bonnes odeurs. Et les moins bonnes, aussi. Une rousse crépue au long cou et un itinérant alarmé aux yeux croûteux. Mon présent a été agité avec une grosse cuillère. En y pensant bien, tout cela n'était pas désagréable. Des injections de vies ! Je doute que ces deux surprenants personnages disent la même chose. Ils ont besoin d'aide, je le sens. Mais par où commencer ?

Un libraire pourrait possiblement me fournir des informations sur ce poète et surtout, jeter un éclairage tangible qui ralentirait un peu mon imagination fertile. Le reste est comme un rêve, épicé d'une bonne dose de curiosité.

8^e tableau

Je fais le tour du quartier en me disant qu'il doit bien y avoir une librairie dans les environs. Après une heure de marche, je trouve « *Sale de arte libreria Canuda* », sur la rue Canuda. Elle était presque sous ma fenêtre ! J'y arrive à la course et à bout de souffle. De justesse, aussi, car elle était à deux doigts de fermer pour la sieste de l'après-midi. C'est une vraie caverne d'Ali Baba où il règne une forte odeur de papier moisie ; à moins que ce ne soit simplement l'odeur des vieux livres parfumés par de longues années d'attente. En certains endroits, des séries de vieux livres et de vieilles encyclopédies en mille volumes sont empilées jusqu'au plafond. Je sais, j'exagère un peu, mais c'est ma façon d'aimer la vie.

Devant cet étalage de savoir poussiéreux, j'erre entre les étroites allées sans savoir par où commencer. La section de la poésie serait certainement un bon début. Je la trouve derrière une vitrine barrée. Mon œil saisit au passage le nom d'un auteur que je connais maintenant : Machado. C'est un beau livre de poésie relié avec soin. Un homme avec de petites lunettes en demi-lune arrive derrière moi et regarde par-dessus mon épaule. Je me retourne, le salue en anglais et il me dit :

— Je peux vous aider ? demande-t-il sans retourner ma salutation.

— J'ai besoin d'une information sur un vieux livre de poésie. Est-ce que vous connaissez ce vieux livre d'un certain Cabanyes ?

— Je suis M. Bookman : le propriétaire de cette librairie. Et nous sommes la meilleure de Barcelone pour les livres anciens et de collection...

— Votre nom... c'est vraiment Bookman ? je demande après une certaine hésitation.

Il précise avec fierté qu'il est d'origine irlandaise, mais qu'il s'est marié avec une femme d'ici. Il suit la direction de mon regard et note mon intérêt pour le livre de Machado, derrière la vitre.

— Il vaut mieux ne pas déterrer les démons d'antan, me dit-il en croisant les bras.

— Récemment, j'ai entendu un guitariste qui chantait un poème de ce Machado...

— Je doute que ce soit le même. Vous avez dû entendre une chanson d'Antonio, chantée par Joan Manuel Serrat, qui a fait un disque avec certains de ses poèmes. Ce livre est de Manuel, son frère. Celui-là, il était du côté de ce diable de Franco.

Nous regardons silencieusement le livre dont il est question, comme si nous voulions éviter de réveiller un fantôme. Je hausse finalement les épaules et révèle la vraie nature de ma visite.

— C'est intéressant, mais je suis venu pour autre chose. On m'a fait cadeau de ce livre et je voulais en savoir plus, dis-je en le sortant cérémonieusement du sac. Il est en espagnol et je ne suis pas capable de comprendre le sens du texte. Le titre est pourtant en français. Regardez...

— C'est normal, c'est en Catalan, répond-il en tapotant le titre avec son ongle taché d'encre.

— Mais le titre, il est en français...

— Oui et non. *Poesies completes de Manuel de Cabanyes*, c'est la même chose en français et en catalan, mais sans les accents. En tout cas, c'était le cas il y a presque cent ans. Le Catalan est une langue qui vient du latin et elle a des liens avec des dialectes français du Moyen Âge. Il y a d'ailleurs une rue en l'honneur de ce poète, près de Montjuïc : *Carrer Poeta Cabanyes*. Et puisque vous parlez de Manuel Serrat, il est justement

né sur cette rue...

Je tiens le livre dans mes mains, ne sachant en quoi ces informations vont m'éclairer. Je hausse les épaules en le feuilletant, sans regarder mon interlocuteur qui poursuit en disant :

— Si vous souhaitez le vendre, je ne suis pas intéressé. C'est qu'il n'est pas en bon état. Il date des années 30. Je crois qu'il existe une version de 1922 en espagnol, mais à ma connaissance, il n'a pas été traduit en français ou en anglais. C'est un poète préromantique peu connu. La rue baptisée en son nom se trouve en bas de la forteresse de Montjuic. C'était un quartier juif, avant. Il y a longtemps. D'ailleurs, le mot Montjuic signifie « *Colline des Juifs* » en catalan médiéval. Et il y a une synagogue très ancienne dans la ville.

— Je suis juif moi-même. D'ailleurs, il paraît que mes ancêtres viennent d'ici. Enfin, c'est ce que ma mère dit. Mais avec mon nom de famille — Cohen —, je ne trouve pas que cela fait espagnol... Elle m'a parlé d'un poète juif.

— Les juifs ont toujours beaucoup écrit. Surtout depuis le 10^e siècle. Et les musulmans, aussi. Beaucoup de poésie. Ils étaient, sinon amis, au moins complices dans le temps... Comme un vieux couple. Aujourd'hui, ce couple ne se parle plus et beaucoup souffrent à cause de cela. C'est une tragédie... J'ai plusieurs textes de cette époque, si cela vous intéresse...

Le libraire se désintéresse aussitôt de moi, d'autant plus que je ne gruge que son temps et sa sieste. Je tourne les talons en me disant que j'irai faire un tour sur la rue de ce poète.

9^e tableau

Ce n'est qu'en fin d'après-midi que je retourne à mon appartement. Sans amertume, car ce sont précisément pendant les heures les plus chaudes de la journée. Assoiffé et en sueur, je me débouche une bière froide et me laisse choir sur le divan en retirant mes chaussures, presque heureux avec cette fraîcheur houblonnée et presque plus célibataire. Décidément, être médecin porte veine. C'est un peu cela la chance : être au bon endroit au bon moment. Ce moment, c'était être là un matin au Butterfly center pendant qu'un papillon roux sortait de son cocon et qu'une rousse s'arrêtait derrière moi alors que je m'émerveillais. C'est en réfléchissant aux largesses du destin que mon cellulaire me sort de ma torpeur. Je l'avais oublié, celui-là. C'est ma mère.

Elle me raconte avec mille précautions que j'ai reçu une lettre de la faculté de médecine et que celle-ci se trouve dans une toute petite enveloppe. Elle semble savoir quelque chose que j'ignore. Ce n'est pas comme cela que ça devait se passer. J'attendais une plus grande enveloppe. Du genre qui contient un grand diplôme. Je la presse de me lire la lettre, parce que les minutes internationales sur le cellulaire coûtent une fortune. Elle m'avoue qu'elle l'avait déjà ouverte pour éviter de m'appeler pour rien.

— Heu... Ils trouvent que... tu es trop émotif... et que... tu ne pourrais pas supporter la pression. La lettre fait référence à une nuit, l'hiver dernier, à l'urgence. En d'autres mots, tu... ne seras pas médecin...

Je suis dévasté. Ma mère tente de me consoler, mais cela ne fonctionne pas. Moi qui étais si près du but. Du but de qui ? De ma mère ? De mon père ? De moi ? Mais dans un sens, était-ce vraiment ma place ? Quoi qu'il en soit, je dois maintenant me bâtir un futur différent.

Pendant que j'essaie de digérer cette nouvelle et que j'éructe ma bière avec violence — cela défoule —, la sonnette de l'entrée retentit. L'espoir naissant prend le dessus, comme par magie, sur ma déconfiture. L'espoir de revoir ce furtif papillon. Après tout, qu'est ce qu'il y a de plus important que l'amour ? Je prends une autre gorgée de bière en me dirigeant vers le micro.

— Qui est-ce ? que je demande de ma voix la plus virile, au cas où...

Après tout, qui d'autre connaît mon adresse ? J'oublie comme un idiot que la rousse est muette. Je m'attends alors à entendre dans le petit haut-parleur un bruit de gorge, ou de moteur, comme la dernière fois. Malheureusement, c'est une voix d'homme qui se fait entendre.

— Señor William Cohen ? Quelqu'un vous a remis quelque chose par erreur. Nous voudrions en reprendre possession, demande un homme avec un accent espagnol.

— Je descends. Un instant, s'il vous plaît.

La déception doit se lire dans ma voix. Et même une double déception. Étant donné ce qui est arrivé avec la fille et l'itinérant, je regarde où je mets le pied et descends en laissant le livre dans l'appartement. Devant la porte, j'aperçois deux hommes. « Qui sont ces types ? » que je me demande en regardant par le minuscule œil-de-bœuf. Je sors sur le portique ; face à moi, il y a un petit maigre avec de gros sourcils noirs, comme s'ils avaient été surlignés avec un crayon-feutre, et un grand, maigre lui aussi, mais avec un gros nez en colimaçon et de petits yeux porcins enflés. Quel couple !

— Désolé de vous déranger, commence celui avec le gros nez. Un livre vous a été remis il y a quelques jours. C'était une erreur, dit-il avec un fort accent espagnol. Au moins, il parle français. Avec un accent d'ail, cependant.

— Oui, d'une rousse muette ! Quel est son nom ? que je demande en me grattant le nez. Est-ce qu'elle

a parlé de moi ?

Les deux hommes se regardent, puis le grand prend son cellulaire. Il est un peu gauche, car dans son empressement, il écrase son nez sur son téléphone. Alors que j'essaie de voir où il appelle, il me tourne le dos pendant que l'autre poursuit :

— Cela n'a pas d'importance...

— Pour moi, oui...

— Oui, bien sûr. Je comprends. C'est... Ohzeret. Une femme qui travaille pour notre maître. Elle va bien. Alors, ce livre ?

Je réfléchis rapidement et vois le grand revenir à côté de son acolyte avec un regard sombre. Ces deux hommes ne m'inspirent aucune confiance. Et ce maître. Maître de quoi ?

— Ohzeret... Bien sûr ! C'est un nom typiquement espagnol, ça. Mais pourquoi ne vient-il pas lui-même, votre maître ? Et qu'a ce livre de spécial ?

Mes interlocuteurs échangent un nouveau regard. Un regard embarrassé comme s'ils avaient voulu que ce soit plus simple.

— Il est trop occupé. Et il est vieux. Ce livre est une édition spéciale.

— Il est vieux ? Le livre ou le maître ?

— Heu, les deux...

— Écoutez, je viens de le vendre à un libraire. Je crois qu'il était sur la rue Canuda, tout près. Mais c'est fermé, maintenant...

— Carrer Canuda, vous voulez dire ?

— C'est cela.

Ils sont polis, mais ils insistent. Il ne semble pas me croire. À raison, car je mens comme je respire. C'est-à-dire profondément. Surtout en ce moment.

— C'est... je veux dire... c'était un vieux livre, vous savez. Tout sec, décoloré, des pages écornées et brunies. Et il ne sentait pas bon. De plus, je n'y comprenais rien. Et la rousse, elle m'a paru dérangée, si vous voulez savoir. Et d'ailleurs, vous devriez la virer ! Alors, qu'auriez-vous fait à ma place ? J'ai même passé à deux cheveux de le jeter au recyclage.

— Nous allons en informer notre maître. Merci, M. Cohen. Soyez prudent.

Je les ai bien eus. C'est ce dont je me convaincs en les regardant prendre place dans leur grosse voiture. Je tremble néanmoins, car j'ai l'impression de perdre le contrôle sur le présent. Comme à l'urgence. Bien sûr, j'aurais pu leur donner le livre et oublier tout cela. Mais pourquoi ne l'ai-je donc pas fait ? Tout serait maintenant terminé. Peut-être est-ce parce que c'est tout ce qu'il me reste de cette vision furtive que fut cette rousse-crêpe-voleuse-aux-yeux-qui-tuent. À la limite, je pourrais le leur payer. Les dédommager, en quelque sorte. Et s'ils le voulaient à tout prix ?

Ma paupière commence à se réveiller. Elle tressaille et c'est mauvais signe. Je me fais peut-être du mauvais sang, mais cela ne sent pas bon cette fois-ci. Ce n'est qu'après de longues minutes de réflexion stérile que je me mets au lit en prenant soin de bien cacher le livre. Je pourrais encore partir et fuir ce mystère, mais ce faisant, des questionnements me hanteraient pour le restant de mes jours.

10e tableau

N'ayant rien devant moi, et à bien y penser, pas beaucoup plus derrière, j'erre durant quelques jours dans le Barri Gotic. En panne d'inspiration, je décide de chercher la fameuse rue de ce *Poete Cabanyes*. Celui par qui tout a commencé. Et puis, cela me changera les idées qui sont maintenant confuses. Ce n'est qu'à l'aide d'une loupe que je trouve cette rue insignifiante sur la carte de Barcelone, au pied de la colline Montjuic.

C'est à moins d'une demi-heure de marche du Barri Gothique. La rue n'a rien de particulier, si ce n'est le nombre impressionnant de mobylettes stationnées ou en mouvement. Leur pétarade se répercute sur les murs des bâtisses. J'arrive à l'extrémité nord de *Carrer del Poeta Cabanyes*, presque à bout de souffle, et je trouve une plaque indiquant la maison natale de ce chanteur catalan : Joan Manuel Serrat.

Les effluves d'un petit restaurant excitent mes papilles et tout de suite, mes gargouillis leurs font échos, ce qui me fait réaliser que l'heure du dîner est arrivée. Ici, on parle plutôt de déjeuner. Le restaurant devant lequel je me tiens s'appelle : *Quimet I Quimet*. L'intérieur est très pittoresque. J'avais vu son nom dans le guide de Barcelone, qui le décrivait comme un des meilleurs bars à tapas de la ville. Il y a peu de clients pour l'instant, car c'est encore tôt dans la journée. Un serveur aux cheveux peignés vers l'arrière m'accueille avec le sourire et m'indique une minuscule table, la seule du restaurant, du reste. Dans un anglais hésitant, il m'indique que c'est beaucoup plus occupé et animé en soirée. Puisqu'il semble avoir du temps, je lui demande des précisions sur Joan Manuel Serrat. La discussion se passe évidemment en anglais, en mangeant mes tapas. Il m'apprend que ce Serrat est le plus grand chanteur d'Espagne et me déballe quelques titres de disques. J'attrape au vol le nom d'Antonio Machado, que je connais maintenant. L'été, m'explique-t-il, ce Serrat se cache sur une île à cause des touristes et plusieurs chanteurs ambulants le chantent dans les bars de Barcelone. Mais cela, je le sais déjà. Enchanté de parler de musique, il me fredonne maladroitement et sans gêne une de ses chansons préférées : *Guitarra del mesón*. Il m'explique que c'est une chanson à propos d'une âme solitaire qui passe et qui avec sa guitare, chante un air de sa terre natale. C'est un romantique, ce serveur, car il soupire bruyamment en évoquant ce marcheur mélancolique.

Après le repas, je passe devant un stand à journaux portant le nom de *La Vanguardia*. Il s'agit du principal journal catalan. Je m'arrête pour lire les grands titres. Le mot juste serait regarder, car tout est en catalan et je ne comprends que quelques mots ici et là. Je regarde les photos, donc, et je vois Berlusconi qui compte des pipes et Snowden qui s'est réfugié en Russie (le pauvre !). Je passe ensuite à la section *Actualidad*, où une petite photo attire mon attention. Malgré la chaleur écrasante qu'il fait à cette heure, un courant d'air glacial me frappe le visage : c'est la photo d'une rousse crépue qui ne ment pas. Le titre : *Una dona trobato fegatals cabells de vermell*. J'achète le journal et demande à la vendeuse ce qui est écrit.

— Woman with red hairs found in water. They are looking for information, me répond-elle d'un ton occupé.

Mon cœur fait quelques embardées pendant que les mots que je viens d'entendre rebondissent dans mon cerveau. Et maintenant, l'œil de la femme me dévisage comme si j'avais le mot « criminel » écrit dans le front. J'ai les mains moites et ma paupière-sismographe tremble. Des symptômes que j'ai trop souvent ressentis durant mes études et mes visites dans les salles d'opération, surtout quand je voyais du sang et que le présent prenait sa couleur.

D'un mouvement impatient de la main, la marchande me fait signe de laisser la place aux autres clients. Tout près, un homme corpulent est accoté sous une porte-cochère. Mâchonnant un bout de bois, il regarde les gens passer. Lorsqu'il remarque que je le dévisage, il me renvoie un regard hostile et me demande sur un ton de défi :

— ¿Quieres mi foto al turista ?

Il serait un tueur que cela ne m'étonnerait pas et il me demande sûrement si j'ai vu la photo : une menace à peine voilée. Puis, une femme sort la tête d'une fenêtre pour le houspiller. Soulagement, c'est son épouse. Il n'est peut-être pas un tueur, après tout. Et à le voir rentrer chez lui la tête basse, il n'est pas un batteur de femmes non plus.

Je quitte précipitamment les lieux. Comme une éponge, le journal sous mon bras s'imbibe lentement de ma sueur. De façon compulsive, je ne peux m'empêcher de regarder derrière moi et tel un fou, je parle en marchant. Un rire nerveux, comme pour me donner du courage, me secoue. Je voudrais chasser les ombres qui semblent m'attendre à chaque coin de rue.

Et si j'étais un brin parano ? Rapidement, les noms de médicaments défilent dans ma tête comme une pétarade : neuroleptiques et halopéridol-olansapine-risperidone-chlorpromazine. Pour m'approprier ces noms durant mes études, je les ai chantés. Maintenant, je les envisage sérieusement, car autrement, je sens que je pourrais finir comme Émile Nelligan.

11^e tableau

J'ai une morte sur les bras et je l'aurais préférée vivante. Maintenant, qui sait si la police ne trouvera pas mon adresse chez elle ? Si cela arrive, je suis bon pour le mandat de recherche internationale. Je pourrais encore retourner chez moi, mais je deviendrais encore plus suspect. Je dois en parler à quelqu'un de saint d'esprit pour faire le point dans ma tête. Voir la police me semble la seule solution. J'attrape un passant par le bras et le lui cri dans le visage : « Police ? Police ? »

— Polizia ? La Mossos d'Esquadra ? Si ! me répond l'homme en reculant et en indiquant une grosse bâtisse dominant un quadrilatère tout proche.

La présence de policiers est confirmée par les voitures qui passent en trompe, les gyrophares allumés. J'entre dans le poste de police en courant et, dans un état proche de la panique, demande au jeune réceptionniste de rencontrer l'enquêteur responsable du dossier de la femme rousse retrouvée dans l'océan. De toute évidence, à en juger par ses yeux exorbités, il ne comprend pas ce que je dis et même que je lui fais peur, car il recule d'un pas. Je déploie alors le journal et lui montre la photo de façon si énergique que le papier humide se brise. Ma voix tremble. Il comprend enfin et me prie de m'asseoir dans un bureau au fond de la salle.

En attendant dans ce bureau encombré de gros dossiers empilés et de boîtes de biscuits vides, j'examine des photos de joueurs de rugby épinglées sur les murs. Je tente de me convaincre que je me fais des idées, que je fais un cauchemar et que cela est impossible que la femme rencontrée deux jours auparavant soit morte. C'est une coïncidence, pas de la chance. Ce n'est pas elle, je me dis. Pourtant, force est d'admettre qu'elle a tout : les cheveux crépus et les mêmes belles vertèbres cervicales. Je réalise que les victimes de coïncidences font les meilleurs suspects. Moi, en l'occurrence. Et ça, ce n'est pas une bonne nouvelle.

Je ne tiens plus en place et mon œil me dit que je me suis mis les pieds dans les plats, si ce n'est dans le ciment. Je m'apprête à fuir les lieux quand arrive une policière en civil. Elle a les cheveux noirs et courts. Apparemment, elle les a eus orange, car des pointes en gardent des traces vibrantes. Elle porte un veston, sous lequel je devine une arme.

— Bonjour. Je suis l'enquêteuse Roberta, dit-elle en me tendant la main.

Elle a une poignée de main d'une fermeté qui me surprend. Mes yeux se reportent sur les photos de joueurs de rugby pour réaliser que ce sont des joueuses : des cheveux longs apparaissant sous les casques et l'absence de pilosité en témoignent. Elles portent des shorts bleus et des t-shirts rouges.

— Oui, je suis là. Je joue dans une équipe de rugby féminine, dit-elle fièrement en se levant et en pointant une photo. C'est moi, la petite, juste là. Je n'ai pas l'air menaçante comme cela, mais je suis tout en nerfs. Je ne vous souhaite pas de vous trouver devant moi sur un terrain ! Et vous saurez que mes adversaires me craignent. Vous pouvez leur demander, parce que j'y vais justement tout à l'heure, comme tous les mardis et les jeudis depuis presque dix ans. Mais je ne vais tout de même pas vous raconter ma vie ! Alors... vous avez des informations sur la pauvre noyée ? demande-t-elle sèchement en déposant un maigre dossier devant elle.

Je dois me reprendre à plusieurs reprises pour émettre quelques sons gutturaux, car j'ai la gorge et la cavité buccale horriblement sèches. Elle le remarque et me fait signe d'attendre en levant le doigt. Elle me trouve une tasse tachée et y verse un café tiède à même une carafe. Je refuse son offre, mais j'accepte volontiers un grand verre d'eau que j'avale d'un trait, sans me soucier de la propreté du verre. Je m'éclaircis enfin la voix et lui explique que j'ai rencontré la rousse au *Butterflies Center*, sur la Costa Brava, et que je l'ai revue

chez moi avant qu'elle disparaisse en courant.

— Chez vous ? Vous êtes un vrai séducteur, vous ! Un vrai mâle ! Que vous lui avez-vous fait pour que cette pauvre femme prenne la fuite ?

— Non, non... Ce n'est pas ce que vous croyez. Elle m'attendait devant l'appartement que je loue pour mes vacances. En fait, je suis en année sabbatique, mais cela est une autre histoire. Moi, la séduction, ce n'est pas mon fort. Dans ce domaine, je suis du genre maladroit et timide.

— Pour des conseils, vous parlerez à Antonio, l'agent aux gros bras, là-bas, dans l'autre salle, dit-elle en pointant à travers la vitre. Lui, il sait comment s'y prendre. Mais, il a le nez partout. Regardez ses yeux croches qui nous épient...

Elle ne peut pas le sentir, ça se voit. Au travers de la vitre, l'enquêteur aux cheveux grisonnant et gominés nous salue d'un discret hochement de tête, tout en faisant semblant de classer des papiers. Il a le visage anguleux et les orbites profondes. Roberta se lève et ferme les rideaux de son bureau.

— Ne lui dites rien en sortant, me prévient-elle, parce que je ne lui fais pas confiance. Maintenant, revenons au cas qui nous occupe. Qu'est ce que cette rousse vous a dit ?

— Elle n'a rien dit de compréhensible : seulement des marmonnements...

— Et pourquoi pas des grognements pendant que vous y êtes ! dit-elle en fermant le dossier. Ce n'est pas sérieux !

— Pas des grognements ! Des sons comme une muette qui veut dire quelque chose d'important. Puis elle a semblé avoir peur de quelque chose. Une frayeur, comme si elle voyait la mort approcher.

— En tout cas, je ne crois pas qu'elle se soit suicidée, car elle était maquillée : il y avait des traces sombres sous les yeux. L'analyse a révélé qu'il s'agissait d'une poudre minérale contenant du plomb et du gras animal. Autrement dit, du Khôl, utilisé encore aujourd'hui... sans le plomb qu'il y avait en bonne quantité, je précise. Habituellement, on ne prend pas le temps de se maquiller avant de se suicider... Du moins, c'est ce qu'on dit. Moi, je ne me maquille jamais, termine-t-elle en caressant son duvet de moustache.

C'est alors que je fais le lien entre le plomb et son problème de langage.

— Le saturnisme, ou si vous préférez l'intoxication au plomb, peut entraîner des problèmes d'élocution. Mais à ce point... Ce serait le résultat d'une longue exposition. Et il y aurait d'autres problèmes neurologiques. Je le sais, car je viens de terminer des études de médecine, dis-je en omettant de spécifier que mes études se sont terminées par un échec.

— Donc, le plomb aurait affecté ses fonctions cérébrales et elle se serait jetée à l'eau ? Intéressant, votre roman ! Le seul problème, c'est que les analyses sanguines n'ont rien révélé d'anormal. Mais qu'elle soit morte ou vivante, cela ne fait pas de différence, car elle n'existe pas. Elle n'a pas de papiers, pas de fichier et apparemment, pas de passé. Quant à la photo sur le permis de conduire, elle a été ajoutée sur un permis volé. Et c'est celle qui a été utilisée pour le journal. C'est bien la seule note discordante dans cette mort... Seul votre témoignage prouve qu'elle a existé, et vous pourriez être la dernière personne à l'avoir vue vivante, ce qui fait de vous un témoin, sinon un suspect. Les circonstances de votre rencontre avec cette femme mystérieuse apparaissent on ne peut plus inhabituelles : elle a grogné et elle s'est enfuie. Avouez que c'est drôlement faible comme histoire. En fait, en vingt ans de carrière, je n'ai jamais entendu une histoire aussi ridicule. Vous êtes certain que vous n'avez rien d'autre à me mettre sous la dent ?

— Parlant de dent, elle m'a remis un paquet. Je pensais que c'était une tranche de jambon, mais c'était un vieux livre d'un poète catalan. Et elle avait un pendentif, aussi. Vous pourriez peut-être trouver où elle l'a acheté ! Ou l'artisan. Il doit bien y avoir une signature. Autre chose : deux hommes sont venus chez moi. Ils voulaient le livre et ont donné le nom de cette femme qui ressemblait à Osirette, ou quelque chose du genre.

— Un drôle de prénom. On dirait le nom d'une fleur. Nous allons questionner nos banques de données, mais c'est ténu comme information. Quant au pendentif, je vais vérifier s'il a été trouvé, quoiqu'il ait peut-être été avalé par les vagues. Auquel cas, il repose au fond de l'océan. Maintenant, puisque vous êtes le principal suspect, je dois garder votre passeport. Vous ne devez pas quitter la ville et vous devez rester disponible pour l'enquête. De toute façon, si vous tentiez de fuir, les douaniers vous détiendraient à l'aéroport, avec une petite fouille à nu en bonus, dit-elle en enfilant un gant de latex imaginaire.

Après m'avoir fait remplir et signer un formulaire, elle se lève, ouvre la porte, et ajoute :

— Il reste un détail : nous devons aller à la morgue pour l'identifier, même si selon toute vraisemblance, cela ne servira à rien puisque vous ne connaissez même pas son nom de famille. Vous êtes la seule personne à la connaître, si peu soit-il, qui s'est manifestée. Au moins, nous saurons que nous parlons de la même morte...

L'enquêteur aux yeux croches nous suit des yeux avec son regard biaisé. Je marche sur les pas de l'enquêtrice le long d'un corridor et empruntons un escalier jusqu'au sous-sol. Je peine à la suivre, car elle descend les escaliers trois marches à la fois. Une vraie féline ! Quant à moi, les dés sont jetés. Je devrais être démoralisé, car mon passeport est saisi et je suis pour ainsi dire « fiché ». Elle me mettrait un bracelet GPS que cela ne m'étonnerait guère. Avoir déballé mon sac devant elle a néanmoins eu effet apaisant sur moi. Je la sens plus humaine que bien des gens que j'ai rencontrés dans ma vie.

À la morgue, un préposé bedonnant au crâne lisse comme une boule de quilles ouvre un casier et tire une civière. Le corps, visiblement celui d'une femme, est recouvert d'un épais tissu blanc. Roberta s'apprête à lever un coin du drap recouvrant le visage, mais j'arrête son mouvement.

— Pas la peine : c'est elle.

— Comment le savez-vous ? Vous ne l'avez pas encore vue !

— Je la reconnais à son parfum...

— Pas mal pour un homme qui ne l'a rencontrée que deux fois.

— Je ne parle pas de son shampoing, je parle de cette odeur de garam masala. J'ai le nez fin. C'est à cause de mes polypes dans le nez et du médicament que je prends, que je lui dis en faisant mine de me vaporiser le nez... C'est un corticostéroïde...

La femme me regarde comme si je venais de parler chinois. Elle se penche, lève un coin du drap près de la tête et renifle doucement, comme si elle craignait de réveiller la morte.

— Vous avez raison. Nous ne l'avions pas senti. Bravo. Pour ses cheveux, vous savez déjà à cause de la photo, mais pour sa bouche ?

— Dans sa bouche ? Un piercing ? Comment vous voulez que je sache ? je réponds, intrigué par sa question.

— Des pétales de rose qu'il y avait, me révèle-t-elle en me regardant dans les yeux...

12e tableau

Non. Je ne suis pas fou, tout de même, je me convaincs en quittant l'enquêteuse. Et je n'ai pas rêvé non plus, je crois ! Quoique cette rousse-muette-épiciée soit du genre qui nous fait rêver. Plus sérieusement, un des éléments de réponse se trouve à être cet itinérant barbu. Il faut que je le retrouve. Qui sait ce qu'il pourrait m'apprendre avant qu'il meure à son tour ? Quelque chose me dit qu'il est la clé. Je dois agir, car j'ai maintenant une morte dans mon sillage, et je ne peux l'effacer.

Dès le lendemain, je retourne sur la plage. Je parcours les environs sans rencontrer d'âme itinérante. J'y passe une bonne partie de la journée, car la plage est longue. Je n'y vois que des touristes. J'ai beau arpenter les allées, la plage et la Barcelonnetta, mon itinérant n'est pas en vue. Alors, je réfléchis en médecin et me rappelle que ses yeux étaient infectés. Je revois le soleil, ses mains qui cachaient son regard, ses croûtes... Visiblement, il a une conjonctivite et ne sort pas souvent le jour ! Juste en fin de journée. C'est pour cela que je l'ai rencontré au soleil couchant ! Je décide donc d'y retourner ce soir même.

La nuit tombante, après une attente interminable à écouter la vie par les fenêtres de l'appartement, je repars sur la plage avec une lampe de poche achetée au dépanneur du coin et un tube d'onguent antibiotique acheté à la pharmacie de l'autre coin. C'est peine perdue, car il n'est pas là. Un peu trop confiant de mon super odorat, je renifle le vent. Pas l'ombre de l'individu.

Puis je vois des itinérants attroupés autour d'une poubelle dans laquelle ils ont mis le feu. Ils comprennent l'anglais : quête et touristes obligent. Je leur demande s'ils connaissent un homme qui était là, près des palmiers de la plage, l'autre soir, avant de le décrire du mieux que je peux : ses cheveux hirsutes et gras, son odeur... Du coup, mes interlocuteurs me montrent leurs cheveux en ricanant de toutes leurs dents cariées. N'étant pas d'humeur à rire, je me rembrunis et précise qu'il avait les yeux rouges. L'un d'eux me désigne alors un jeune assis sur le sol qui respire dans un sac de papier. Nouveaux éclats hilares. Non, ce n'est pas lui. Je poursuis en parlant des yeux collés par les sécrétions séchées tout en mimant des yeux enflés. Ce faisant, je dois certainement ressembler à une taupe. S'ils ont compris cette fois-ci, ils sont méfiants. Après m'avoir demandé ce que je lui veux, ils s'approchent de moi, l'air menaçant.

Tout en reculant d'un pas, je leur réponds que je suis médecin et sors de ma poche le tube d'onguent que je viens d'acheter. J'explique que c'est un remède pour ses yeux brûlés par le soleil et que je dois lui remettre en main propre (je ris intérieurement de ce jeu de mots trop facile). Après un court conciliabule entre eux, ils pointent vers le port, au loin. Celui que je cherche « habite » derrière les quais, dans un égout abandonné. Il habite là. Avec des rats gros comme des chats, qu'ils m'assurent.

— Le tas de bois au bout du tunnel, c'est lui, termine celui qui semble le leader du groupe en me conseillant de prendre un bâton.

— Pourquoi ? Il est dangereux ?

— C'est plutôt les rats qui le sont. Ils le protègent. Il est comme leur roi. Mais ne le provoquez pas, parce qu'il sait se défendre, ajoute-t-il en me montrant une dent cassée.

Sans attendre, je me rends à l'endroit désigné. Il fait noir, et l'accès au port de Barcelone est bloqué par une haute clôture de treillis. En longeant la clôture, je trouve un espace entre un poteau et un arbre. Je me faufile et marche vers un endroit visiblement peu fréquenté et colonisé depuis longtemps par les mauvaises herbes. L'espace me fait penser à un « no man's land ». Une belle cachette, me dis-je. Je ramasse un madrier près d'un conteneur tout rouillé, au cas où un rat se montrerait trop entreprenant.

N'y voyant rien, je sors ma lampe de poche. Tout à coup, j'entends des grattements devant : ce sont des rats qui se disputent les restants d'un animal mort. Quelques-uns s'intéressent soudain à moi. Ou plutôt, à mon

odeur. Certains, plus hardis, trottinent dans ma direction. D'un coup de madrier, j'en envoie un en orbite, sans oublier de m'excuser, et un autre percute un muret en couinant. Quant aux autres, ils se dispersent sans hâte. Plissant les yeux dans la pénombre, je discerne l'entrée d'un grand tunnel en béton. Après m'être approché, je pénètre dans l'antre. J'inspire profondément et perçois, au-delà de l'odeur de la moisissure, cette odeur de cheveux sales. Il est là dans le noir. J'entends sa respiration et son haleine, alors qu'une voix semblant venir de partout à la fois se fait entendre :

— Qui es-tu, toi qui ainsi caché dans la nuit, ose te heurter à mon secret ?

Il a le sens du théâtre, que je me dis.

— Mon nom est William Cohen... L'homme de la plage avec le livre... Vous vous rappelez ? Une femme mystérieuse m'a remis ce livre, sans que je sache pourquoi. Depuis, des choses étranges me sont arrivées et je dois vous parler.

Sans prévenir, il me plaque violemment contre la paroi humide et me fouille. Il ne ménage pas la rudesse ni son haleine. Il semble même prendre un certain plaisir à me mettre au parfum. Au bout de quelques secondes, il relâche son emprise et s'écarte.

— Je ne prends jamais assez de précautions, dit-il en replaçant une mèche qui a perdu sa souplesse. Maintenant, suivez-moi. Et éteignez votre lampe de poche ; je vois très bien dans le noir. Et mon poing aussi, d'ailleurs.

Effectivement, il a une bonne vue, car il marche dans le tunnel d'un pas assuré, le dos courbé, alors que moi, je le suis au radar grâce à son odeur et à l'écho traînant de ses pas. Ses mains le guident, car j'entends ses doigts effleurer les parois du tunnel, jusqu'à ce que nous arrivions dans un coude de l'égout. Sa cachette ressemble effectivement à un tas de bois, mais en m'approchant, je remarque que les pièces sont assemblées de façon organisée. Les planches ont été astucieusement disposées pour ressembler à un empilement sans ordre. Nous rampons à l'intérieur, et j'allume ma lampe de poche en prenant soin de voiler la lumière pour ne pas l'éblouir. L'intérieur, s'il est permis d'appeler cela ainsi, est très fonctionnel, avec un plafond bas. Comme la cabane que j'avais dans un arbre étant petit. Il y a même une petite bibliothèque, montée sur de vieilles caisses de bois. Des livres moisissent sur les étagères en contreplaqué, lesquelles semblent vouloir obéir à la loi de la gravité.

Il s'assoit sur un vieux tapis aux couleurs éteintes, me prend le bras et m'invite à m'asseoir. Par la suite, il allume une vieille chandelle informe, probablement le résultat de l'agglomération de bouts de chandelles glanés ici et là. Une ficelle toute croche la traverse, tandis que des cheveux et de petits détritiques émergent en certains endroits, témoignant de la nature hautement artisanale de son mode d'éclairage. Même la lueur de la chandelle l'aveugle un moment. Je ferme ma lampe de poche et commence :

— Ce livre ! Les poèmes de Manuel de Caba...

— Chhhh. Pas si fort !

— Vous connaissez ce livre, n'est-ce pas ? Je le sais... Que représente-t-il ? que je demande en baissant le ton.

— Regardez ce livre. Ce livre, il contient des messages dangereux. Ils s'en servent...

— Qui ça, eux ?

— Les trois lunes... Les trois lunes... Ils vous auront si vous ne vous cachez pas. Moi, je me cache. J'ai découvert leur secret, mais je dois l'enterrer et moi avec. Et un jour...

— Je ne vous comprends pas. Les lunes, les livres, les menaces...

L'homme se ressaisit et expire bruyamment. Il fait des moulinets avec ses mains pour signifier qu'il retourne en arrière, et raconte :

— J'étais professeur. Enseignant à l'université de Barcelone. Je faisais de la recherche en littérature Arabo-Andalouse et Judéo-Andalouse. Les livres que vous voyez représentent ce que j'ai de plus précieux. Je me nourris de ce qu'ils contiennent. Tout a commencé par un poème de Moses Ibn Ezra. Vous connaissez ?

— Encore lui ! Ma mère m'a parlé d'un poème dans une synagogue... Et un libraire pas plus tard qu'hier, à moins que ce ne soit avant-hier...

Il ferme les yeux, lève la main pour me faire taire, et récite de mémoire :

Où sont passées les sépultures des hommes morts

sur la face de la Terre depuis les temps anciens ?

Pierres tombales au-dessus des pierres tombales.

Dormeur dormant sur dormeur

Dans des trous, dans la poussière, ensemble ils gisent.

Pierres de craie avec pierres de rubis.

Il laisse le silence conclure, avant de poursuivre d'un ton théâtral :

— Dans la mort, tous sont égaux. La pierre la plus inutile et la plus fragile avec la pierre la plus belle : le rubis. Le rubis apporte la chance et la vie. La craie n'apporte que la stérilité. Elle a la couleur de la peau vidée de son sang. Une nuit, mon frère est disparu sans terminer son mot croisé : ce qu'il ne faisait jamais. On l'a retrouvé dans un cimetière le lendemain, le crâne aplati par une pierre tombale de deux cents kilos. Vous voyez ? Et dans ses poches, il y avait des morceaux de craie.

— C'était peut-être un hasard ? Il se promenait et une pierre instable lui est simplement tombée dessus...

— C'est ce que l'enquêteur a conclu ! Ils ont aussi dit qu'il avait voulu squatter un coin de cimetière. Cela s'est déjà vu, qu'il disait sans m'écouter. Une folie passagère. Moi, je lui ai répondu que c'était n'importe quoi. J'ai persisté pour leur dire que ce n'était pas un accident, mais ils ont cru que j'étais un hurluberlu. Après que le dossier ait été fermé en deux temps trois mouvements, je suis partie en croisade pour l'honneur de mon frère. Je sais bien qu'il n'était pas fou. Un peu illuminé, mais pas fou. Seulement un journaliste un peu téméraire. Et un peu trop curieux. Un jour, j'ai reçu un appel qui m'encourageait à laisser tomber, sans quoi, il pouvait m'arriver la même chose que lui. Je suis alors parti de l'hypothèse que mon frère connaissait ses meurtriers. J'ai fait ma propre enquête, car les policiers avaient déjà classé l'affaire.

— La personne au téléphone, avait-elle un accent ?

— Oui et non. Comme un mélange de plusieurs accents, tout en tentant de garder un ton de voix neutre. Alors, j'ai fouillé chez mon frère du tapis au grenier et j'ai trouvé un calepin caché sous le lit, dans une boîte à chaussures. C'est là que j'ai trouvé cette phrase :

Les yeux libèrent ce que les yeux emprisonnent...

Le blanc le blanc et le noir le noir.

— C'est ce que vous avez dit en voyant mon livre sur la plage. Elle est de qui, cette phrase ?

— Elle a été écrite par un musulman vers l'an 1085. Vous vous rendez compte ? Plus de mille ans ! Il s'appelait Ibn Ammar. Seulement dans ces deux phrases, il y a là de quoi méditer des années durant. Ensuite, j'ai trouvé une note étrange dans le courrier de mon frère : un bout de papier sur lequel étaient collées des bribes de phrases qui reproduisaient ce poème des sépultures, en catalan. Mon frère, lui, n'a jamais pu apprendre le catalan. Moi, le catalan, je le comprends bien, ainsi que l'arabe, évidemment, mais également l'hébreu et l'anglais. Et le français, aussi, comme tu peux le constater ! C'est à cause de mes recherches pour mon doctorat : je n'avais pas le choix. Tu comprends ?

— Je comprends surtout que c'est une chance que vous parliez français. Et si je vous suis bien, vous pensez qu'en posant simplement les yeux sur le message, il a libéré le sort comme de la magie ?

— Je dirais plutôt comme un rituel. Un rite religieux qui mêlerait la culture juive et la culture arabe. Comme une religion hybride. Selon plusieurs, la poésie est la voix céleste. D'ailleurs, les premières prières étaient des poèmes. Ils utilisent cette voie. Et cesses de me vouvoyer, veux-tu ? L'atmosphère est assez pesante comme cela.

Je repense à la rousse, la muette au teint foncé. Je m'étais dit la même chose en la voyant. Pas pour la voie céleste, mais pour l'hybridation. En gardant le silence, je m'adosse sur la paroi du tunnel et frissonne au contact de la surface froide et humide.

— Qu'y a-t-il ? Tu me crois fou, toi aussi ? Remarque, je m'y attendais...

— Non, je ne crois pas... Mais, tu... as parlé d'hybride. C'est que la femme qui m'a remis le livre était rousse. Rousse comme les croisements entre les chevaliers des croisades et les Arabes de la Palestine. Et créée...

— Et c'est elle qui t'a transmis le livre ? Connais-tu son nom ?

— À vrai dire, elle ne m'a pas parlé, sauf avec ses yeux. Elle semblait muette. Et hier, deux hommes sont venus me voir en me disant que le livre m'avait été remis par erreur. Ils le voulaient et se sont montrés insistants. Ils m'ont dit son nom : quelque chose comme Osirette...

— Ce doit être Ohzeret. C'est un mot hébreu signifiant « assistante » ou servante. Ce n'est certainement pas son vrai nom. Quoique...

— Alors, elle était mêlée à cela ? Au *Butterflies center*, le hasard m'a donc placé sur son chemin... Ou elle sur le mien... Et pourquoi ce livre ? Qu'a-t-il de si spécial ?

— C'est précisément parce qu'il n'a rien de spécial qu'il a été choisi. Mon frère m'avait parlé de ce livre peu de temps avant d'être assassiné et cela m'a pétrifié de le revoir sur la plage. Il m'avait montré des transcriptions trouvées dans des messages de morts et j'ai reconnu ce Cabanyes comme étant l'auteur et lui s'est mis à le claironner à gauche et à droite, sans qu'on le croie. L'idiot ! Ce faisant, il a reçu des menaces. Je crois que ce livre est un messenger, ou quelque chose du genre. Qui se méfierait d'un vieux livre d'un poète oublié ? Dans notre monde technologique, la poésie n'a plus de voix. Pourtant, il fut un temps où tous, rois ou vizirs, émirs et autres princes musulmans, avaient son poète attitré. Et ces poètes étaient autant juifs que musulmans. En fait, je dirais que les poètes étaient aux vizirs ce que les attachés de presse sont aujourd'hui aux politiciens. Ce livre est maudit par ce qu'ils en font. Et ce qu'ils en font n'est pas beau.

Alors que je sors le fameux livre de mon manteau et l'approche de la chandelle, ses yeux s'arrondissent.

— Tu l'as amené avec toi ? s'étonne-t-il. Mais tu as perdu la tête !

— Avec tout ce que j'ai vu et entendu depuis que je suis à Barcelone, je me le demande. J'avais peur qu'on vienne le chercher pendant mon absence. Disons que c'est un cadeau et que je m'y suis attaché.

— Un cadeau empoisonné, si tu veux mon avis. Et cette fille aussi pourrait te causer des problèmes. D'ailleurs, cela a déjà commencé. Même que ce livre pourrait bien avoir appartenu à celui qui a tué mon frère.

— Pour l'heure, elle n'a plus de problème, car elle est morte...

— Alors, ce livre est encore plus dangereux que je le croyais, dit-il en se laissant choir sur sa paillasse. Et maintenant, tu as mis ma vie en danger en venant ici, comme si elle ne l'était pas déjà suffisamment...

Je tourne les pages, pendant que l'éclairage vacillant fait danser les ombres sur les pages. Ce faisant, je remarque des zones plus minces dans le papier, lesquelles n'apparaissent qu'en passant les pages devant la chandelle. Rien de précis : des mots estompés et des phrases nimbées de mystère. Je passe mes doigts sur les pages, comme si je les caressais, jusqu'à ce que mon nouvel ami remarque mon intérêt pour le papier.

— Ça va ? Qu'y a-t-il ? Tu as une relation particulière avec le papier ?

— Non, rien, dis-je en laissant mes doigts être guidés par la surface d'une page. Sûrement la lumière qui me joue des tours.

Sans mot dire, nous regardons le livre encore quelques instants, puis j'interromps le silence en disant :

— Il se fait tard. Je vais retourner à mon appartement. Mais avant, je dois faire une chose que j'aurais dû faire dès que je t'ai vu sur la plage.

Les sourcils froncés et le dos courbé, pour éviter de toucher le plafond de l'égout, le pauvre recule jusqu'à sa bibliothèque. Lorsqu'il y est, il fouille nerveusement dans ses livres et en retire un couteau ébréché.

— Ce n'est rien, c'est un médicament pour tes yeux, que je le rassure en retirant un tube de ma poche. J'ai remarqué que tu avais une infection. Sois sans crainte, je suis médecin. Enfin, presque...

— J'ai cru un instant qu'ils t'avaient envoyé pour me tuer... avant que je parle. Tu sais... pour voir ce que je savais.

— Sois sans crainte. Mais tu sais, tu devrais sortir un peu plus souvent au grand air. L'homme n'est pas fait pour vivre dans le noir...

— Peut-être, mais comme le dit un proverbe arabe : la nuit garde mieux ses secrets. Pour moi, cet adage est criant de vérité. Je vis cette réalité depuis quatre ans... Mais, je me sens comme si quatre cents ans s'étaient écoulés. Seul avec mes livres, les rats et quelques itinérants...

Alors que je m'approche pour nettoyer ses paupières avec les serviettes stériles que j'ai achetées avec le tube, il ferme les yeux et avance son visage vers moi. Derrière la barbe hirsute et sale, je devine un visage doux. Méfiant, il reste sur ses gardes, sûrement le résultat de plusieurs années de solitude. Le manque de contacts humains l'a rendu inconfortable. Après l'application de l'onguent, il ouvre les yeux et cligne des pau-

pières, comme si ces dernières voulaient devenir papillons. Je remarque une cordelette dont le nœud émerge de sa chemise. Au bout, il y a la clé que j'ai entrevue sur la plage.

— La clé à ton cou... elle a un rapport avec ta triste histoire ?

Il répond vaguement que c'est la clé d'un casier qui se trouve quelque part. Il ne se souvient pas très bien. Elle est noircie et les inscriptions sont presque effacées. Il la tripote au travers de son vêtement, comme Bilbo le Hobbit qui chérissait la bague du Mordor au travers de sa poche. Il ne me dit pas tout. Soudain, ses yeux s'assombrissent et semblent vouloir me voir partir.

— Je reviens te voir demain. Évite de frotter tes yeux avec tes mains, et garde le reste des serviettes pour t'essuyer les mains. Est-ce que tu as des poux ?

— Les poux ne viennent pas jusqu'ici. Et je n'ai pas eu de contacts intimes avec les humains depuis longtemps.

13e tableau

Après qu'il m'eut indiqué le chemin du retour, je m'éloigne en scrutant les ombres et l'obscurité. Je guette chaque mouvement en tenant fermement ma lampe de poche. Je contourne chaque bosquet et chaque coin de rue avec une crainte renouvelée. Ce n'est qu'après une bonne heure de marche rapide que j'arrive enfin à mon appartement du quartier gothique. Après avoir visité l'abri fragile et humide de l'itinérant, je réalise à quel point j'aime le confort. Au fait, quel est son nom ? Je ne le sais même pas. Je lui demanderai, si je le revois.

Sur le tapis devant la porte, il y a une enveloppe que je pousse du pied sans me soucier de son contenu. Certainement un message de ma propriétaire, mais je n'ai pas la tête à m'occuper de cela pour l'instant. Trop de questions se bousculent dans ma tête. Je m'installe plutôt à la table et examine le livre plus attentivement. Il y a réellement des bandes où le papier a été aminci. Probablement par frottement. Je fais des essais avec un autre livre. J'essaie avec mon ongle, un couteau, un bâton de bois, une efface et même, avec mes dents ! Au cas où une souris savante avait voulu gratter le papier pour composer un message. Le résultat qui se rapproche le plus est celui que j'ai obtenu avec l'efface. Je tente alors de reconstituer des phrases en rassemblant les mots sous lesquels le papier est plus mince. Le dictionnaire fait le reste, aussi imparfait soit-il. Alors, avec horreur, tout apparaît d'une limpidité... brumeuse. Les quelques mots identifiés me donnent la chair de poule. Je m'endors en tentant de me convaincre que j'ai trop d'imagination.

Cette nuit-là, je dors d'un sommeil agité. Je rêve de petits yeux qui me fixent dans le noir, puis de vagues d'insectes qui me recouvrent et qui me lacèrent de leurs dards. Dans ce même rêve, je regarde mon ventre rouge comme un homard, mais je ne vois rien. J'ai une envie irrésistible de me gratter jusqu'au sang, ce que je fais en grognant d'un bonheur indicible.

C'est un chien qui aboie dans la rue qui me réveille. En sueur, je regarde mes mains avec horreur. Mes ongles sont rouges : rouges de sang. De plus, mon torse est couvert de boutons volcaniques en éruption. En panique, je saute dans la douche et me frotte énergiquement. Sous mes mains roulent des bestioles gonflées de mon sang. Je suis ravagé. Ma peau, du moins. Ma sueur est rouge. Tétanisé, je passe le reste de la nuit couché dans le bain.

Le lendemain, j'appelle la propriétaire pour l'aviser que des amis se sont invités, visiblement des tiques et peut-être, aussi, une armée de poux... à moins que ce ne soit des scorpions. Son appartement est propre, dit-elle, depuis qu'elle a fait vaporiser un insecticide. Quant aux scorpions, il n'y en a pas à Barcelone : ils sont surtout dans les montagnes, au nord de l'Espagne. Je ne la trouve pas drôle. J'ai des bosses rouges grosses comme des petits pois, que je lui explique. Je suis à ce point égratigné par mes ongles que je cours m'acheter une pommade.

En revenant de la pharmacie, la propriétaire est à ma porte. Elle m'assigne une nouvelle chambre et en profite pour pester à voix basse contre les jeunes touristes malpropres. C'est en ramassant mes quelques possessions que je remarque l'enveloppe qui se trouvait sur le plancher. Je l'ouvre et lis un message étrange écrit en français :

Ils sont paresseux le jour, et viennent la nuit comme des voleurs.

Ils sont prêts. Je les chasse et mes mains s'empressent de les écraser tous.

Ma chair est couverte de boutons rouges qui s'ouvrent le jour à leurs morsures.

Chassez-les, Dieu, car je ne peux dormir

Je disparaîs tandis qu'ils se délectent.

Un irrépissible frisson me traverse des pieds à la tête, réveillant au passage de cette pileuse vague mes boutons en éruption. Cette incantation a appelé les tiques comme du vaudou ! Les deux cerbères sont venus pendant mon absence, ou durant mon sommeil, et ont libéré leur ménagerie sur moi ! C'est l'explication la plus logique. Ce sont eux qui ont infecté mon lit. Ils auraient pu tout aussi bien me tuer. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

Tout cela pour ce vieux livre. Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Quelqu'un doit pouvoir m'éclairer. Et d'abord, qui était ce Manuel de Cabanyes ? L'arabe ne m'en a pas appris beaucoup plus. Le libraire doit en savoir plus que ce qu'il m'a dit. Il doit exister d'autres informations sur ce poète. Un poète maudit, semble-t-il. Peut-être comme ce Machado, celui qui était le copain de Franco. Pour l'heure, je n'ai d'autre choix que de retourner tourmenter le libraire... et soigner mes boutons.

Je frappe à la porte de la librairie, mais personne ne répond. Pourtant, elle devrait être ouverte à cette heure. Une femme s'approche et me dit que le commerce va rester fermé longtemps et qu'il sera probablement vendu. Elle m'annonce que le propriétaire est mort et me demande si je le connaissais personnellement. Je lui réponds que je lui ai parlé au sujet d'un livre, il y a trois jours.

— Cela fait déjà deux jours que je l'ai retrouvé mort. Il avait travaillé tard, la veille, pour vider une boîte de vieux livres laissés devant la porte. Je travaillais pour lui depuis quinze ans, me répond-elle en s'essuyant une larme avec le cordon de son tablier.

Sur ce, elle me demande de l'attendre, car elle a quelque chose qui mijote sur le feu. Elle revient quelques minutes plus tard, l'air faussement détendu. Elle me dit que son patron a été mordu par des scorpions et que sa mort a été très rapide.

— Des scorpions ? Ici ? Mais ma propriétaire vient de me dire qu'ils vivaient dans les montagnes, au nord de l'Espagne !

— Moi, vous savez, je ne fais que répéter ce que la police a dit. L'hôpital n'était pas préparé et la mort a été foudroyante. Ils ont fait des tests et ont confirmé que c'était un scorpion. Ils n'ont pas eu le sérum assez rapidement. Quand les policiers sont venus pour trouver le coupable, la bestiole avait déjà pris la fuite.

Après avoir discuté ainsi encore quelques minutes sur le trottoir, je m'apprête à partir, mais elle me retient. Au même moment, une voiture arrive en trombe et s'arrête derrière moi. L'enquêtrice Roberta est au volant. Elle me regarde sans rien dire et tenant son arme sous sa veste, m'intime d'un geste de la tête de m'installer sur le siège arrière. Assise au volant, elle se retourne et demande :

— Alors ? Tu as une explication ? Tu as un nouveau mort derrière toi. Décidément ! Et il semble que tu as été parmi les dernières personnes à le voir vivant. Comme la pauvre rousse, du reste.

En route vers le poste de police, elle conduit si vite que je dois me cramponner à la poignée de la portière. Elle roule les gyrophares allumés, comme s'il y avait eu un meurtre ; ce qui est le cas, je réalise. Une fois au poste, nous nous dirigeons vers son bureau.

— Alors ? Quelle histoire vas-tu inventer ? Il a grogné lui aussi ?

Feignant ne pas avoir entendu ses railleries, je lui raconte que j'étais venu voir M. Bookman pour lui

poser des questions sur le livre que m'a remis Ozereth, car j'y ai vu des choses étranges et terribles. Des lettres ont été effacées et lorsque mises bout à bout, elles forment des mots tels désastre, ciel en feu et bombes. Ce disant, je m'agite sur mon siège en me grattant. J'ai l'air dérangé, pour sur, que je me dis. Je dois me tenir les mains.

— Ça ne s'arrange pas, à ce que je vois. Des lettres effacées, mais pas complètement, des mots secrets, mais pas si cachés. Et pourquoi tu te grattes ainsi ? Nerveux ?

— Des tiques... Ils ont libéré des tiques dans mon lit. Ce sont eux ! Je ne suis pas fou, tout de même !

— Les apparences sont contre toi. Je serais tenté de te faire interner pour paranoïa ou... schizophrénie. À moins que ce ne soit les deux. Ils peuvent être violents, ces gens-là. Ils entendent des voix, voient des méchants partout et tuent tout ce qui bouge en se promenant dans la rue avec une machette, rouillée de préférence.

J'inspire bruyamment et me prends la tête dans les mains. Il y a du sang séché sous mes ongles, ce qu'elle ne manque pas de remarquer, car elle me prend les mains pour examiner mes ongles.

— Du vernis à ongles ? Tu es coquet !

— Non, c'est du sang et c'est le mien ! En me grattant... Et ne me regardez pas comme cela : je suis sain d'esprit ! Faites venir mon dossier médical de Montréal, vous verrez. Je sais ce que c'est la maladie mentale. Je suis médecin, vous vous rappelez ?

— Oui. Je me rappelle que tu es médecin. Je le sais, maintenant. Pas la peine de le répéter chaque fois que la mort te met sur mon chemin. Et je ne m'en vanterais pas, si j'étais à ta place. Je ne devrais pas le faire, mais je vais te montrer le corps de M. Bookman. Je suis curieuse de voir ce que tu vas me chanter, cette fois-ci. Peut-être pourrais-tu me parler de son parfum, me dit-elle d'un ton goguenard. Passe devant... Je t'ai à l'œil.

Nous déambulons comme la dernière fois dans les couloirs du poste de police, jusqu'à la morgue. Me suivant de près, elle m'indique un tiroir. Je le tire et aperçois le corps enveloppé d'un drap blanc.

— Alors... Satisfait ? Tu sens quelque chose ?

Naïvement, pendant quelques secondes, je me demande si elle est sérieuse. Puis elle me fait remarquer la présence de trois piqûres bien visibles sur le bras droit. Piqué par au moins un scorpion ; on peut dire qu'il est mort rapidement. Normalement, ce n'est pas aussi rapide. Ni mortel, en fait. Dans son dossier médical, il est inscrit qu'il avait le cœur fragile. Or, la piqûre de scorpion provoque de la tachycardie et de la haute tension. Son cœur ne l'a pas supporté.

— Alors, cela n'aurait dû être qu'un avertissement ?

— Peut-être. Ce que tu ne sais pas, c'est que le gentil scorpion était une espèce provenant d'Afrique du Nord : *Androctonus australis*. C'est pour cela que l'hôpital n'avait pas d'antidote. Et les scorpions du nord de l'Afrique sont beaucoup plus dangereux que les scorpions de l'Espagne ou que le scorpion noir de la Méditerranée. Le scorpion coupable mesure une dizaine de centimètres et est jaune paille.

— Alors la question se pose : avertissement ou meurtre ?

— Un meurtre, si le coupable connaissait la condition médicale du défunt. Comme un médecin... Je me demande comment tu as fait pour trouver un de ces scorpions si rapidement...

J'inspecte rapidement le bras du libraire, et me rends compte que les dommages causés par le venin sont très apparents : une grande plaque rouge ovale et tuméfiée avec trois petits points rouges au centre. Au moment où la policière s'apprête à refermer le tiroir, je remarque deux points rouges sur la cheville gauche du libraire.

— Attendez ! Regardez là ! Ce n'est pas une morsure de serpent, ça ?

Avec une moue sceptique, elle s'approche de la cheville, écarte les poils pour mieux voir et regarde de près. Elle appelle le médecin légiste qui aussitôt, s'affaire au microscope, avant de confirmer.

— Il faudra faire des tests pour savoir de quelle espèce il s'agit. Je ne l'avais pas vu, dit-il en se mordant les lèvres. Nous nous sommes uniquement intéressés aux piqûres de scorpions... Il faut avouer qu'être mordu à la fois par un serpent et un scorpion dans une librairie de Barcelone est assez improbable...

— Ce n'était pas le moment de bâcler l'autopsie. Maintenant, nous risquons de perdre des informations. Y a-t-il un délai au-delà duquel le venin devient difficile à détecter ?

— Nous sommes encore dans les temps. Nous allons tout de suite faire un prélèvement, dit le médecin légiste en rassemblant ce dont il a besoin.

Pendant qu'ils discutent et s'affairent autour de la cheville du pauvre libraire, je révise rapidement la situation : dans mon sillage, maintenant deux morts me précèdent. Ce n'est pas le genre de sillage que je veux laisser, pour reprendre l'image de Machado. Et qui sait si on ne m'en mettra pas d'autres sous le nez. Je recule alors lentement jusqu'aux portes battantes, les pousse et les referme lentement. Penchée au-dessus du cadavre, l'enquêteuse se retourne et me regarde. Sentant une hésitation dans ses yeux, j'en profite pour foncer vers la sortie. Une fois dehors, je cours aussi vite que je peux. Je ne crois pas qu'elle pense que je sois un tueur. Pas encore du moins. Elle doit sûrement se dire que si j'étais coupable, jamais je n'aurais montré la morsure de serpent.

Dans ma fuite, j'ai oublié mon porte-monnaie à l'appartement et je ne veux pas prendre le risque d'y retourner. Je pense alors au seul endroit sécuritaire pour moi : l'ancre du musulman. La peur me tord les entrailles alors que je m'apprête à visiter celles de Barcelone, hantées par un fou hirsute.

14^e tableau

Le soleil couchant étend son ombre sur la plage, rendant l'égout encore plus sombre. J'accours vers la noirceur de son repaire en souhaitant le trouver en vie. Ils m'ont peut-être suivi là, après tout. Mes pas résonnent vers l'avant : le fond du tunnel. Je suis accueilli, non pas par une armée de rats, mais par une volée de coups. Je goûte à tout : les coups de pieds, les coups de bâton et les coups de malheur. J'ai malgré tout la ridicule pensée que ce sacré Arabe est ambidextre. Ou il n'est pas seul. Je suis incapable de me protéger, du fait qu'il fait noir et que je ne vois rien. J'érupte avec difficulté les seuls mots que je connaisse dans sa langue : salam aleykoum.

Je ne suis déjà plus capable de parler. J'ai le visage contre terre ou, devrais-je dire, contre cette noirceur. Mon odorat déterre l'odeur des excréments séchés, pendant que mes larmes inondent et humectent cette lie immonde. L'odeur de la mort ? Je ne pleure pas de douleur, mais en raison de la haine que je sens. Moi qui croyais que ce lieu était un havre de paix. Un lieu saint, même. Cet égout noir de crasse, noir d'obscurité. Malgré tout, ses yeux habillés de ténèbres visent juste. Autant d'ombres qui fusent dans mon esprit, comme si j'étais désincarné. Une dernière vague de tristesse m'accable et je sombre dans l'inconscience.

Je ne sais pas combien de temps j'ai été absent de la Terre. Sûrement trop peu longtemps. Je veux ouvrir les yeux, mais c'est peine perdue. La lumière n'entre que par une fente ; ils sont boursoufflés. Je suis chanceux si je n'ai pas un décollement de rétine. Sentant une lingette humide posée sur mon front, je lève le bras et tente d'identifier mon bienveillant attaquant en masquant la lumière. Je le vois : il est là et lit impunément un livre. Lorsque je réalise que je suis dans le tunnel, l'Arabe itinérant se tourne vers moi. Des larmes maintenant tariées ont dessiné des rivières dans son fond de teint terreux. S'approchant en s'essuyant les yeux, ses larmes se fondent dans son sourire de soulagement.

— J'ai eu si peur, dit-il, je suis si contrit. Je m'excuse. J'ai entendu courir et je pensais que c'étaient eux... Tu aurais dû m'appeler, ou siffler, chanter, dire quelque chose.

— Désolé, mais j'avais le diable à mes trousses et j'ai cru l'avoir rencontré ici. Quand les autres itinérants m'ont dit que tu savais te défendre, ils ne se trompaient pas. Et d'abord, je t'aurais appelé si j'avais connu ton nom, je réponds en articulant avec difficulté.

— Abraham ben Abdallah, pour te servir, me répond-il en tendant la main. Qu'est-ce qui t'a fait accourir ici, à part le diable ? On ne vient pas dans le coin pour faire de l'exercice. Encore heureux que tu n'aies pas percuté le muret en fonçant dans l'obscurité !

— Moi, c'est William Cohen, dis-je en serrant sa main. Il faut croire que même dans le noir, la peur ouvre les yeux. Je crois que je n'ai pas même pris le temps de respirer. Pour ce qui est du service, je vais me plaindre, dis-je en massant mes côtes endolories. Tu ne pourrais pas laisser une petite chandelle à la porte pour donner un semblant d'hospitalité ?

— Le noir est ma barricade et les rats sont mes soldats. J'ai même un général avec moi : c'est un vieux rat que je reconnais à son oreille gauche festonnée. Ses vibrisses relevées me préviennent d'une présence étrangère, comme lors de ta première visite. Qu'un mets répande ses arômes et ses vibrisses applaudissent. Tu ne le vois pas, mais il est là, tout près, dans la pénombre... juste par là. Je lui ai fait une petite cabane isolée d'une sorte de ouate.

Il s'approche de mon visage et regarde mes mains.

— C'est quoi tous ces énormes boutons rouges ? me demande-t-il. De la nervosité ? De l'eczéma ? Explique-moi !

— C'est une des raisons pour laquelle je suis revenu : je ne suis plus en sûreté. Ceux qui voulaient le livre sont venus chez moi et ils m'ont immolé ! Ils ont bu mon sang !

— Quoi ? Qui ça ? Comment ?

— D'énormes tiques ! Gros comme cela, que je fais en montrant mon pouce. Gonflés de sang ils étaient ! Je faisais un cauchemar horrible... Et c'était vrai. J'étais couvert de volcans. Je me suis gratté à m'arracher la peau ! Regarde ! dis-je en levant mon chandail.

Je lui explique ensuite le reste : la belle rousse noyée, l'enquêteuse et les pétales à la morgue, l'avertissement, le libraire mort. Ce que je dis est probablement incompréhensible, car il ne m'écoute plus. Il m'arrête plutôt et demande en me prenant le bras :

— Répète-moi ton nom...

— William Cohen. Désolé pour mon articulation, mais après l'accueil que tu m'as fait, j'ai mal au condyle...

— Cohen... répète-t-il pensivement pour lui-même. Peut-être ne le sais-tu pas, mais ton nom de famille est dérivé des « Cohanims », lesquels étaient les prêtres hébreux en Andalousie. Qui plus est, « William » ressemble au mot « Weil » qui est l'anagramme de « Levy », le prince des lévites. Vous étiez chargés des sacrifices au Temple de Jérusalem...

— Moi ? Des sacrifices ! Non, voyons !

— Pas toi, idiot ! Je veux dire les Cohanims. Je crois que ton nom t'a donné droit à un simple avertissement littéraire, tandis que pour sa part, mon frère a eu droit à un enterrement sans façon.

— Quelle chance ! que je réponde en riant de dépit et en retenant une goutte de salive. Si j'étais encore plus chanceux, j'attraperais la maladie de Lyme, ainsi que la babésiose et l'ehrlichiose !

— Je ne comprends rien à ce que tu viens de dire...

— Ce n'est rien. Juste mes études de médecine qui me reviennent avec les bleus... La maladie de Lyme vient du cerf de Virginie... Mais je ne pense pas qu'ils soient allés les chercher là-bas...

— Je ne parierais pas sur cela... As-tu le poème avec toi ? Je veux le voir.

Je lui tends les mots collés sur la lettre, qu'il lit mentalement en bougeant les lèvres. Après quoi, il les relit à voix haute en martelant le poids des mots avec sa tête.

Ils sont paresseux le jour, et viennent la nuit comme des voleurs.

Ils sont prêts. Je les chasse et mes mains s'empresstent de les écraser tous.

Ma chair est couverte de boutons rouges qui s'ouvrent le jour à leurs morsures.

Chassez-les ! Dieu ! car je ne peux dormir.

Je disparaiss tandis qu'ils se délectent...

— Intéressant, mais pas très original, conclut-il... Ces poèmes d'insectes suceurs sont courants. Je vais te montrer, dit-il en se grattant les aisselles.

Il arrête son mouvement et me regarde d'un air inquiet avant d'ajouter :

— Tu es certain de t'être bien lavé ? À part ceux du général, il n'y a pas de parasites, ici.

Je lui jette un regard noir, puis il hausse les épaules et se tourne sur lui-même pour fouiller dans ses livres aux pages aussi gondolées que des mille-feuilles. Il les feuillette, excité comme un enfant ou un savant fou cherchant une recette. Des feuilles d'arbres et des plumes d'oiseaux de toutes les couleurs tombent de ses livres comme si c'était l'automne. Je ramasse un long brin d'herbe séché, strié de teintes de vert, que je fais tourner entre mes doigts. De l'autre main, je lui tends une fronde de fougère, en souriant. Un peu gêné, il sent le besoin de s'expliquer.

— Tu sais, quoi de mieux pour garder les pages que des signets de feuilles d'arbres et des plumes d'oiseau ? Après tout, ces livres ont été vivants et bien enracinés. Et d'une certaine façon, ils le sont encore. Comme les feuilles, les mots s'envolent. Ce sont des pelures d'arbres. Un courant d'air et elles partent. Comme durant l'automne... J'ai aussi des brindilles de différentes plantes. C'est également un truc mnémotechnique : la sorte d'arbre varie selon le livre, me dit-il en me feuilletant les pages sous le nez. Et ici, des aiguilles de pin du Nord québécois, pour un poème écrit par un québécois. J'ai acheté ce recueil lors d'un stage en littérature à l'Université de Montréal où j'avais été invité pour parler de poésie arabo-andalouse. Un très beau texte de René Chopin. Tu connais ?

— Non, désolé, je réponds en saisissant le livre qu'il me tend fièrement.

C'est une anthologie de la poésie francophone que je feuillette de façon machinale. Toute cette poésie, cette noirceur, cette souffrance. Avec des poèmes. Ayant la tête qui tourne, je repose mon dos sur la paroi de l'égot et me laisse glisser sur le matelas d'Abraham. Sale, mais drôlement douillet, que je réalise en le tâtant, comme un chat le ferait.

— Qu'est ce qu'il y a ? Ça va ? Tu as faim ? Je sais que j'ai frappé un peu fort aussi. Peut-être devrais-tu te reposer encore un peu ? Il me reste un peu de pain ranci et du poulet qui ne sent pas trop...

— Non. C'est ton matelas. Je suis surpris de constater comme il est confortable. Je voudrais bien m'y reposer quelques années...

— Tu te souviens de cet arbre que j'enlaçais ? Sur la plage ? Eh bien, c'est un « Palo borracho », du nom latin *Chorisia speciosa*. Cet arbre est originaire d'Amérique du Sud et ses fruits produisent une huile comestible. Plus tard, ils éclatent et produisent une ouate qui ressemble à du coton. Je la ramasse et en bourre mon matelas et mes vêtements pour les jours plus froids. J'en mets même dans mes bottes. Son écorce est hérissée de piquants, mais sa ouate m'apporte du réconfort, termine-t-il en serrant un informe oreiller dans ses bras. Comme la poésie, lorsqu'elle n'est pas trop noire.

Il ouvre son matelas, en retire une poignée de matière blanche aussi filamenteuse que du coton et douce comme de la neige, et l'exhibe fièrement.

— Tu m'étonneras toujours, dis-je en roulant les fibres entre mes mains. Tu pourrais peut-être même tricoter quelque chose. Parlant de poésie, j'aimerais que tu me parles de ce poème qui traite de l'armée de petits vampires.

— J'y penserai pour le tricot, dit-il d'un air songeur. C'est une bonne idée. Et pour ces sucs de sang...

Il reste quelques secondes à scruter ses livres tout en approchant sa chandelle.

— Ah oui ! Il est ici. De Yosef Ibn Sahl, écrit au milieu du 12^e siècle. Un hébreu, ami de Moses Ibn Ezra. Un de ces nombreux poètes juifs qui écrivaient en arabe. Tu te rappelles... le poète des pierres tombales ? Et ici, ajoute-t-il en tirant un autre livre de sa tablette, il y a un poème similaire écrit au 11^e siècle par Ibn Hamdis, un poète musulman à la cour d'Al-Mu'tamid. Lui, il compare le sang bu par les punaises à du

vin qui se laisse boire. C'est très beau... dans son genre. Ils auraient pu tout aussi bien prendre celui-là. Je me demande pourquoi ils ne l'ont pas fait, d'ailleurs... Peut-être en parallèle avec l'origine de ton nom...

Pendant un instant, il oublie que je suis là et agit comme s'il parlait à des étudiants universitaires. Il s'empare d'un papier et prend des notes à l'aide d'un microscopique crayon à mine. Puis, il revient à la réalité et m'observe pendant que je gratte mon ventre avec passion.

— Je me suis toujours demandé si ce n'était pas exagéré comme image. Mais si je me fis à ce que je vois, je dois avouer que c'est fidèle, dit-il en écrivant fébrilement une note dans la marge de son livre.

— Les poètes andalous ont peut-être fait des expériences avant d'écrire, dis-je mi-figue mi-raisin.

— Si tu savais ! Il y a pire. Le cœur extrait, les yeux arrachés, la peau en lambeaux... Les poètes de tout temps n'ont jamais manqué d'imagination. Mais il n'y a pas que cela. Regarde celui-là, par exemple.

Il prend un autre de ses livres et commence une interminable lecture. D'abord intéressé, mon cerveau ralentit puis mes yeux deviennent lourds. Je me réveille quelques heures plus tard. Abraham est devant moi, un livre à la main, en train de manger. À côté de moi attend un sandwich avec viande et laitue. Sans un mot, je le saisis et y mords à pleines dents. J'ai l'impression de ne pas avoir mangé depuis plusieurs jours. Je m'essuie la bouche du revers de la main, en tenant un bout de croûte dans l'autre.

— Il y a longtemps que je n'ai pas mangé un aussi bon sandwich, dis-je. Il fond presque dans la bouche. Où es-tu allé acheter tout cela ?

— Pas très loin, sur la rue Paral-lel. Ils servent des repas avec de la viande hallal, tu sais. La nuit, il n'y a personne. Mais je n'ai rien eu à payer ; tu n'as pas idée de tout ce qu'on jette de comestible. C'est là que j'ai trouvé les restants de poulet. J'ai simplement assemblé quelques ingrédients trouvés dans les poubelles, dit-il humblement. Mais seulement les meilleurs morceaux ! J'ai trouvé des restants de salade qui ont mariné dans la vinaigrette. La laitue devient juteuse, comme pour les salades oubliées sur un comptoir. Ce n'est pas ragoûtant à première vue, mais c'est très bon. Puis, j'ai humidifié le pain qui était un peu dur. Une technique que j'ai développée. Dans un sac de plastique au soleil... C'est très efficace. Mais il faut surveiller pour que la moisissure ne se développe pas. Enfin, j'ai assaisonné le tout de quelques herbes cueillies ici et là. Je m'intéresse aussi à la botanique...

— Tu te contentes de peu de plaisirs, que je réplique en retirant un morceau de bois de ma bouchée.

— Ce qui est peu pour toi est tout pour moi. Je m'y vautre comme dans un banquet. Comme la nuit, quand je me perds dans les étoiles. Je suis d'un naturel contemplatif et effectivement, je me contente de petits plaisirs. Je vois une fleur et j'en oublie tous mes malheurs. Un oiseau, et je suis ému. Même s'il disparaît de ma vue, j'en retiens une chanson. C'est ainsi que je m'accroche à la vie.

Je regarde le dernier morceau de sandwich que j'ai en main. Je hausse les épaules et l'avale en camouflant un haut-le-cœur.

— C'était bien bon, mais il faut penser à la suite, dis-je en m'essuyant les mains sur mes pantalons. On va voir la polizia, on déballe notre histoire et on retourne chez nous ?

— J'ai réfléchi à cela pendant tu digérais mon accueil. Je ne connais pas l'enquêteuse dont tu m'as parlé, car elle n'était pas là dans le temps. J'ai essayé de convaincre tout le poste de police, mais sans succès. Le seul résultat a été les menaces que j'ai reçues et mon exil volontaire ici. Tu n'as pas peur qu'elle nous arrête tous les deux ? Tu as tout de même deux morts derrière toi et je suis maintenant complice. Si elle n'a rien d'autre à se mettre sous la main, elle nous fera la fête.

— Tantôt, à la morgue, elle m'a laissé partir. Si elle avait voulu, elle m'aurait fait emprisonner. Je ne crois pas qu'elle pense réellement que je sois un meurtrier. Alors je crois qu'on peut lui faire confiance.

— Mieux vaut tout de même éviter le poste de police, si tu veux mon avis. Nous devons rester encore dans l'ombre si nous voulons un jour voir le bout du tunnel.

— Beau jeu de mots. Quant à éviter le poste de police, je crois que cela est possible : elle se rend au stade tous les mardis et jeudis, et nous sommes justement mardi, si je ne me trompe pas, dis-je en comptant sur mes doigts. Je pourrais l'attendre bien sagement dans un petit coin. Je n'aurai rien à craindre.

— Il faudra te déguiser. Sinon, je ne donne pas cher de ta peau, qui est déjà bien abîmée. Tu as eu un avertissement, mais ils espèrent peut-être que tu repartiras au Canada en laissant le livre derrière toi... Et tous tes souvenirs avec. C'est probablement ce que je ferais à la vitesse de l'éclair si j'étais à ta place.

— De toute façon, je ne peux pas repartir puisqu'elle a confisqué mon passeport. Je dois rester disponible pour l'enquête, qu'elle a dit. Et puis, je ne pourrais me résoudre à te laisser ici ; tu t'es suffisamment caché. Il grand temps que tu retrouves tes étudiants, non ?

— Oui, je dois avouer que cela me manque. La recherche, la bibliothèque et ses livres anciens, les conférences, les étudiants... Mais en attendant, il faut penser au déguisement. Tu ne seras pas surpris d'apprendre que j'ai ici ce qu'il te faut.

Ce disant, il se lève, fouille dans une caisse de bois faisant office de bahut et en sort des vêtements usés, mais relativement propres.

— J'ai même une perruque. Blonde, mais ça ira très bien avec ton teint pâle. Allez ! Habille-toi.

Le résultat semble probant, car Abraham me regarde d'un air satisfait.

— Il manque quelque chose, dit-il en se penchant.

Il fouille dans ses bouts de chandelles en voie d'être agglomérées et recueille avec ses doigts la suie qui recouvre les vieilles mèches. Ensuite, il assombrit mon teint en évitant soigneusement les yeux. Après avoir déterminé ce que j'allais dire, nous répétons mon rôle. Il me montre comment marcher et utiliser un sac de papier pour faire semblant que je bois une bouteille d'alcool. Je dois avouer que je suis plutôt convaincant en itinérant. Je lève une bouteille de vin imaginaire et la tends au bout de mes bras en titubant. Toutefois, cet accoutrement me semble un peu anachronique pour un musulman. J'en fais la remarque à Abraham qui rétorque :

— Tu sais, il y a plusieurs poètes, dans le temps, qui avaient déjà le coude haut. Je veux dire, il y a mille ans. Et je crois que cela n'a pas changé. Un de ces gais poèmes ressemble à ceci :

Moi, j'aime boire et me soigner à ma façon !

À quoi riment vos reproches ? C'est ma passion.

Plus on me l'interdit, plus j'aime le vin !

— C'était d'un certain Ibn Quzman, continue-t-il. Autour de l'an 1150. Très laid, paraît-il. Un vrai

soûlon. Et un débauché. Écoute encore celui-ci, qui est tout aussi joyeux :

Je boirai tant de vin qu'à ma mort, le sol s'en imprégnera.

Et si un buveur marche sur ma tombe, il s'en enivrera...

— Je croyais que les musulmans ne buvaient pas de vin.

— Je ne bois pas d'alcool, c'est vrai, mais j'aime m'enivrer de mots : à chacun sa liberté. Pour l'instant, tu dois aller au terrain de rugby. Elle y sera bientôt et j'espère qu'elle boira tes paroles, pour peu qu'elles soient buvables.

Je ne lui tiens pas rigueur pour ses dernières paroles, car je sais que je peux être confus quand la pression monte. Ma bouche me rappelle le miracle de la parole, mais dans la panique, elle peut être trouble et hoqueter de peur. Comme cela se produit quelquefois avec ma paupière. Abraham, qui connaît maintenant chaque pierre de la ville, me fait répéter le chemin à voix haute jusqu'à ce j'en ai la nausée.

À l'extérieur de notre repaire, la journée est déjà bien avancée et la chaleur écrasante. Avec brio, accoutré de ce manteau miteux, je marche en feignant de m'enfarger dans des fleurs imaginaires. Je sens la sueur me couler dans le dos, sous le regard dédaigneux des touristes. Je rêve d'une serviette propre et humide, car la sueur me brûle maintenant l'arcade sourcilière et la lèvre. Au moins, grâce à elle, j'ai une odeur qui va à la perfection avec mon déguisement.

15^e tableau

Grâce aux indications de mon compagnon d'infortune, j'arrive avant le début du match de rugby féminin. Caché dans un angle sombre du garage souterrain, je vois les joueuses arriver par petits groupes. Par chance, Roberta est la dernière à arriver. Je la suis d'abord de loin, puis j'accélère le pas pour la rejoindre. Je m'apprête à me présenter devant elle lorsqu'elle disparaît de ma vue. Craignant de l'avoir perdue, je m'écarte des colonnes pour la chercher du regard. Tout à coup, je suis propulsé sur une colonne et soulevé par deux puissants bras. C'est elle qui vocifère et me postillonne dans la figure.

— Qu'est-ce que tu veux, ordure ? demande-t-elle, une main autour de mon cou.

Elle me remonte le visage, que je me dis, et la mâchoire, par le fait même. De l'autre main, elle sort une matraque de son sac et me l'enfonce dans les côtes en vociférant entre les dents : « Ne partez pas sans elle ». Mes genoux font une gémulation obligée, pendant que les dents serrées et le souffle coupé, j'arrive à articuler quelques mots :

— C'est moi ! William Cohen... Le Canadien... Je suis déguisé... Je dois vous parler...

Elle écarquille les yeux et relâche son emprise. J'essuie du revers de la main une goutte de sang sur le coin de ma bouche, lorsqu'elle m'aide à me relever tout en me disant d'une voix amicale :

— Bon Dieu ! Qu'est-ce qui te prend ? J'aurais pu te tuer, imbécile !

Je masse mes côtes et j'articule la mâchoire pour vérifier l'état de mes condyles. Ils ont eu la vie dure dernièrement, conséquence de l'accueil que m'a fait Abraham. Il s'en est fallu de peu pour qu'elle me brise une côte flottante, mais c'est mon foie qui a pris le coup.

Roberta me tire par le bras comme si j'étais un enfant. Un peu plus, et elle me prendrait par l'oreille. Nous trouvons une salle de bain pour handicapés, ce qui est presque approprié étant donné mon état mental et physique. Nous entrons et verrouillons la porte, puis en passant devant un miroir, je me vois pour la première fois. Ou plutôt, je ne me reconnais pas pour la première fois. Avec cette barbe trouée, à cause des blessures infligées par mon nouvel ami infortuné, et ces fausses poches noires sous les yeux, je suis méconnaissable. Pendant ce temps, l'enquêteuse mouille des essuie-mains qu'elle s'apprête à appliquer sur mon visage. Sans réfléchir, je repousse sa main et lui fais échapper le papier humide. Voyant qu'elle me fusille du regard, je lui explique :

— Désolé, c'est que j'ai réalisé que ce papier n'était pas stérile...

— Avec tout ce que tu as sur le visage, cela devrait être le moindre de tes soucis, objecte-t-elle. Alors ? Que me vaut ce sombre ramage ? Vous voulez vous faire oiseau de malheur ?

—...

— Je voulais faire dans la poésie, s'excuse-t-elle. À cause de ton livre. Ce poète dont tu m'as parlé... J'ai lu un peu depuis. Et puis, qui t'a mis dans cet état ? demande-t-elle en se lavant les mains. Tu veux porter plainte ? Il fallait venir au poste pour cela.

— C'est une longue histoire et je ne sais pas si vous avez le temps...

— Il reste... neuf minutes avant le match, indique-t-elle regardant sa grosse montre.

Je perds quelques secondes à ramasser mes idées qui s'entremêlent avec les étoiles de la douleur et inspire profondément, comme pour vomir un flot de malheurs.

— Si vous lisez vos archives, vous verrez qu'il y a environ quatre ans, un homme a été écrasé sous le poids d'une pierre tombale. C'était un journaliste. D'origine arabe, mais cela n'a pas d'importance. On a jugé qu'il s'agissait d'un accident. Abraham, son frère, pense que c'est une secte religieuse qui l'a assassiné. Et le livre qu'on m'a remis leur appartenait. Maintenant, j'ai failli me faire bouffer tout cru par des tiques grosses comme des pois, tandis que lui, depuis la mort de son frère, vit dans l'égout avec des rats gros comme le bras. Et la rousse a été noyée par ce gars. C'est un fou qu'il faut arrêter... Pas Abraham, mais l'autre, celui qui tire les ficelles. Et le libraire a aussi été tué par cet homme. Nous sommes en danger : moi, Abraham, et vous de même si ça se trouve. Et des milliers de personnes pourraient aussi mourir.

— Ce sont des menaces ou des prévisions ? Je ne savais pas que tu étais cartomancien, Monsieur Nostradamus. Et qu'est-ce que les poèmes ont à faire avec cela ?

— Ce sont eux qui font des menaces cachées à l'aide de poèmes. C'est une sorte de secte avec des rituels. Et ils veulent peut-être faire exploser le pays pour arriver à leurs fins !

— Ta santé mentale ne va pas mieux, à ce que je vois, dit-elle en touchant mon front. Et ton temps est écoulé. Retourne voir ton Abraham pour le raisonner et va à ton appartement pour essayer de te laver. Autrement, je risque te faire enfermer pour atteinte à la salubrité.

— Non, attendez ! Lui, c'est un arabe qui était prof à l'Université de Barcelone. Son nom complet est Abraham ben Abdallah. Vérifiez !

— Sauve-toi, maintenant, avant que je change d'idée. Je vais jeter un œil sur ton histoire, mais j'en ai déjà plein les bras avec ta rousse noyée et ton libraire. Laisse les adultes s'occuper des choses sérieuses, d'accord ?

— Je ne suis pas assez fou pour retourner à mon appartement. C'est plein de tiques... Ce sont les gars de la secte ! Et ils m'attendent peut-être là-bas...

— Bon, ça suffit ! Où pourrais-je te retrouver s'il me venait la bonne idée de te faire interner ?

— Égout abandonné dans le port, ou plutôt, dans une zone désaffectée derrière le port, passé le premier conteneur. Sous le cimetière. Vous trouverez facilement : suivez l'infection, l'odeur et les rats.

— Je comprends mieux, à présent, ton maquillage de zombie. Je crois que je vais aller me faire piquer pour le tétanos, dit-elle en prenant son pouls.

— Vous savez, le tétanos, ce n'est pas si grave. Et vous n'avez pas de plaie ouverte... Dans tous les cas, ce n'est tout de même pas les attaques chimiques, comme en Syrie. Et si ce que j'ai lu est vrai, cela pourrait bien arriver ici...

Roberta tourne les talons et se lave longuement les mains en marmonnant entre les dents. Se retournant, elle me regarde comme si elle cherchait une vérité dans tout je lui ai dit :

— Allez... va te cacher. Mais sache que je n'ai pas terminé avec toi, termine-t-elle en me pointant de l'index.

Son doigt tremble comme un sismographe qui s'emballe. À croire que sa colère veut entrer en érup-

tion. Puis elle sort de la salle de bain en coup de vent, emportant avec elle l'espoir qu'il me restait.

Je me cache dans un coin du stadium, les jambes repliées sur mon thorax, jusqu'à ce que la noirceur tombe sur la ville. À travers la clôture, je vois les filles qui se disputent le ballon ; il me semble que Roberta joue avec une hargne bonifiée, car les filles la regardent du coin de l'œil. Quelques spectateurs les encouragent en sifflant un air qui me rappelle les mélodies qu'on entend au centre Bell lors des parties de hockey. Tout à coup, j'ai le mal du pays. Comme je souhaiterais me retrouver chez moi et adopter un chat couleur carotte que j'appellerais Gzarim.

16e tableau

À la tombée de la nuit, je regagne notre repaire en boitant, la main sur ma côte endolorie. Je me dis qu'il ne me manque qu'une bosse pour ressembler à Quasimodo. J'entre à reculons dans l'égout. Je ne veux pas y retourner, car être dans ce tube, c'est sans cesse attendre la venue de la douleur. À chaque sortie, j'ai l'impression de revivre une nouvelle naissance douloureuse. Mais je n'ai pas le choix. J'ai la bonne idée, cette fois-ci, d'appeler mon ami, ou plutôt, de chuchoter son nom.

— Abraham ?

— Oui, je suis là. Et ne crie pas si fort.

Encore une fois, je m'approche dans le noir dans cet égout muet et sourd, en me disant que je suis lamentable. Comment en suis-je arrivé là ? Tout cela pour un vieux livre de poésie et une frisée crépue qui sent la cuisine arabe ! Qui croirait que des mots pouvaient m'apporter ces maux ?

Abraham vient à ma rencontre. Visiblement, il espérait beaucoup de mon entretien avec Roberta, mais il désenchanté rapidement en me voyant plié en deux en raison du coup de matraque que j'ai reçu dans les côtes. En s'approchant, il remarque également la main rouge étampée dans mon cou.

— Pas terrible, à ce que je vois, dit-il faiblement. Au moins, tu as essayé.

— Ça ne s'est pas si mal passé, tu sais, que je réponds en me laissant choir à ses côtés en même temps que je laisse échapper un râle de douleur. Je l'ai surprise, c'est tout. Elle avait sa matraque avec elle : « ne partez pas sans elle », a-t-elle simplement dit. Quand elle se force, on peut dire qu'elle a le sens de l'humour...

Mon compagnon d'infortune lève la tête, sourit, s'approche et regarde mon cou.

— Oui, tout un sens de l'humour. Et tu vas bleuir comme un bleuet.

— Elle m'a saisi par le cou avec un peu trop de conviction. Elle pensait que j'étais un violeur ou un voleur. J'aurais dû lui signifier ma présence. J'ai fait la même erreur qu'avec toi. Mais somme toute, ça s'est bien passé. Elle va regarder de son côté au sujet de notre histoire. Je crois qu'elle me prend pour un débile... mais cela, je le savais déjà. Elle veut surtout résoudre les meurtres du libraire et de la rousse.

— Ah oui... Ta rousse ! Comment est-elle morte, déjà ?

— Je te l'ai dit : elle est morte noyée, maquillée avec du khôl. Et l'enquêteuse a dit qu'elle avait des pétales dans la bouche...

— Quoi ? L'enquêteuse avait des pétales dans la bouche ?

— Non ! La noyée...

L'Arabe reste bouche bée. Il s'adosse contre la paroi de l'égout comme le lierre qui cherche appuie sur la réalité.

— Qu'y a-t-il ?

— Un autre poème... Encore. Une autre voix. Du même poète que celui des tiques...

Il baisse la tête et, de mémoire, fait revivre un autre texte ancien, vieux de plus de mille ans. D'une main, il touche ses livres comme s'il pouvait lire à travers les couvertures :

*Dans ses profondeurs, l'eau garde la noyée
Un sombre nuage odorant court dans sa chevelure
Et une touche de khôl assombrit ses yeux...*

— Pour qui était ce poème ? je demande, presque ému.

— Une morte noyée il y a environ mille ans : pas hier, autrement dit. Mais, il manque le nuage.

— Le nuage odorant ? Il y était. C'était cette odeur d'épice...

— D'épices ?

— Je ne l'avais pas encore mentionné, mais elle embaumait le garam masala. Même à la morgue. L'enquêteuse ne l'avait pas senti. C'est que j'ai un bon odorat à cause de mes vaporisations de Nasonex. Un corticostéroïde... Pour mes polypes...

Abraham hausse les épaules. Je ne lui parle pas de mon hyperacousie, car cela pourrait le troubler.

— Et pour les pétales de roses ?

— Ça, l'histoire ne le dit pas, dit-il en lissant sa barbe. Je sais que ce poème a été composé pour une servante morte noyée. Visiblement, ce poète l'aimait bien. Et le nom que vous ont donné les deux cerbères était Ohzeret, pour servante. Même morte, je suis certain qu'elle pourrait nous mener au maître d'œuvre de cette secte et à cette organisation secrète. N'empêche, ce n'est pas très discret comme meurtre. Du théâtre de mauvais goût. Ce chef a été trahi par ses sentiments, mais il n'est pas assez sentimental pour passer l'éponge sur la trahison de cette femme. Le livre de Manuel de Cabanyes y est pour quelque chose. Et si rien ne pouvait l'arrêter ?

Il sort d'un vieux sac de plastique un morceau de pain qui commence à avoir des mouchetures vertes. Après l'avoir inspecté et retiré quelques miettes pleines de vie, il prend de grosses bouchées qu'il mastique avec soin. Il avale si goulûment que le travail de sa déglutition se perd dans un silence lourd comme le noir. Ses yeux graves renvoient le reflet de son inquiétude. Il boit une gorgée d'eau de pluie, se gargarise, soupire et se tait. Tandis qu'il s'enferme dans ce qui apparaît maintenant comme un orage contenu, je rumine les derniers événements. Un silence agité retombe sur nos solitudes.

Le silence n'est pas total pour autant. En tendant l'oreille, j'entends un murmure, comme des paroles de milliers de fantômes chantant à voix basse. Puis, un vent frais me caresse le visage et le murmure devient une sorte de ronronnement. Je réalise que l'égout est devenu un instrument de musique, un événement bruyant, gigantesque et risible qui souligne notre isolement. Comme dans un donjon hanté.

— Qu'est que c'est ? C'est notre égout qui fait ce bruit ou ton ventre qui se bat avec les champignons de ton pain ?

Les yeux d'Abraham s'animent ; jamais je ne les ai vus s'animer de la sorte jusqu'ici. Comme si un coup de baguette magique vient de lui faire oublier ses misères. Il fouille dans sa pile de carton, en retire un et dit avec gaieté :

— Ce chuchotement, c'est le vent du Nord ! J'ai découvert cette musique durant mon premier automne de solitude. À certains moments de l'année, le vent du nord frappe l'ouverture de biais et produit ce son. Comme le vent dans un didgeridoo géant. Il annonce l'hiver. Un hiver doux, certes, comparé à celui de ton pays, mais un hiver tout de même.

— Un didgeridoo ? Cet instrument de musique des aborigènes d'Australie ? Ce que j'entends ici, moi, c'est un volcan sur le point de régurgiter. Tu es certain que cet égout n'est plus utilisé ?

— Regarde et écoute, articule-t-il d'une voix mystérieuse.

Silencieusement, tel un magicien s'appêtant à faire apparaître un lapin, il me montre le carton et pointe deux sangles de cordes usées fixées aux deux bords opposés, comme un bouclier. Face à l'ouverture, il s'installe sur les genoux et place ses bras en croix, chacune de ses mains tenant une corde. Le grand carton épouse à la perfection la courbure de la paroi de l'égout. Après qu'il m'ait indiqué de me placer derrière lui, je sens le vent s'engouffrer dans les imperfections du contour, de sorte que la plupart de nos chandelles s'éteignent, ce qui ajoute à la magie du moment. Mes cheveux sont soudainement agités de vie, pendant qu'Abraham glousse de plaisir, à la manière d'un enfant qui regarde des bulles emportées par la brise ou un cerf-volant.

En orientant différemment son corps, comme une valve dans une soupape, il change la quantité d'air qui circule grâce au carton. Et l'incroyable se produit : des notes de musique se font alors entendre, comme un didgeridoo pointé vers les étoiles. Un instrument de musique géant ! Un orgue céleste. Mon corps se couvre de chair de poule tandis que le sien, par des mouvements saccadés et précis, joue avec le vent.

— C'est comme cela que tu apprends à vivre, dis-je, émerveillé, et que tu restes vivant ? En jonglant avec le vent !

— Oui. Je chante le vent du nord, ajoute-t-il en élevant la voix pour couvrir le grondement de ce courant d'air musical. Je peux certainement affirmer que je suis le seul dans l'Univers à jouer cet instrument de musique. À cette musique, que personne d'autre avant toi n'a entendue, j'ajoute des mots chantés à la façon monastique. Le monastère de Monserrat m'a inspiré, termine-t-il en inspirant bruyamment comme s'il voulait insuffler la vie au silence.

Puis d'une voix de ténor, il commence :

Le Vent du Nord.

Lentement, émettant quelques sons gutturaux,

il se met au volant de l'hiver qui arrive.

Puis, plus vite, il se meut, prend face de bourreau,

déchaînant son mépris... sa passion s'avive !

Il semble que le Nord se change en ouragan !

Que le Ciel, plein de feu, se rangeant en bataille,

emporte le nid chaud d'un été arrogant,

Qui vient percer les chairs de l'homme heureux d'antan ?

L'homme penche le front : plus de douce allégresse...

Le temps où l'eau cristal, sans crainte de l'autan,
miroitant un ciel bleu, s'est enfui... tristesse...

L'automne a dit : c'est tout ! À ces beaux jours si loin ;

Et la bise mordante a dominé sur l'heure.

La haine du vent mène avec beaucoup de soin
la victoire du Nord sur un Midi qui pleure...

L'horizon, balayé par l'excès du désastre,
laisse entrevoir un peu de son ancien éclat...

Un peu de son ciel bleu, de la nuit un astre :
les derniers sons du cor, d'un paradis le glas.

Lentement, il oriente son disque pour que le vent retrouve sa liberté. Et la musique du didgeridoo géant redevient murmure. Les derniers mots meurent avec le vent, comme si un moine bouddhiste venait de sonner le gong. Puis, il rallume les chandelles et replace son carton si lentement, qu'on croirait qu'il s'agit d'un objet de culte. Il vient de jouer avec la vie, que je me dis.

— Il n'y a pas que du noir, ici ! Mais ce chant du nord accompagné des voix d'Éole est bien mélancolique.

— C'est un poète québécois, du nom de René Codère, qui l'a écrit dans les années 40. Il avait gagné un prix pour ce texte. Je suis tombé sur ce poème lors de ma visite dans un dépôt d'archives au Canada, pour mes recherches. Je trouve que ce musical vent qui s'engouffre dans mon antre l'automne venu va bien avec ce poème ; il donne une voix à mon désarroi. Depuis quatre ans, maintenant...

Et le silence retombe sur notre tombe. Abraham marmonne en remplaçant ses livres, replace son matelas et s'emmitoufle sous quelques couvertures trouées. Ses lourds soucis lui ont déjà fait oublier sa joie céleste. La musique que le vent du nord avait réveillée s'est envolée.

— Je suis si fatigué. Si las de tout cela. Laisse-moi dormir, maintenant. On se revoit demain. Ou demain soir. Le soleil se lèvera et on ne le verra pas. Encore... termine-t-il en adoptant la position du fœtus.

— Cela me rappelle un poème de Baudelaire dont le titre était : « Chant d'automne ». Il y a plusieurs poètes, au Québec, mais je vois que tu le sais mieux que moi. Et comme ce René Codère, il y a eu de grands poètes méconnus, dis-je les yeux fermés, savourant le vent frais dans mes cheveux en bataille.

Je me tourne vers Abraham, mais il dort déjà, le murmure de son souffle se répercutant sur les parois de l'égout. Je le recouvre d'un de ses cartons, car le courant d'air automnal transporte avec lui une humidité qui transperce ses couvertures usées. Il reste un bout de pain, mais je n'ai pas faim. Je repense au livre et au message que j'ai cru déceler dans le chuchotement de ses lignes. Les mots du poème de ce René Codère me

reviennent en tête : « Le Ciel plein de feu se rangeant en bataille. » Des mots que j'ai cru reconnaître dans le livre de Manuel de Cabanyes.

Je fouille dans les livres d'Abraham et je trouve un vieux dictionnaire catalan. Je travaille toute la nuit — notre jour — et les messages entrevus comme de sombres présages prennent forme : de la chaleur, du soleil, les cieux qui s'embrassent, la mort. Je m'endors et rêve de fournaises noires et de nuages immenses s'entrechoquant en déclenchant des tempêtes et des vents terribles. Comme dans les nuages de Jupiter et son gros œil rouge qui regarde notre ridicule planète. Ces orages peuplent mes cauchemars pour une durée qui me paraît être une éternité.

17e tableau

Un sifflement semblable à celui produit par un partisan au stade de rugby me réveille. C'est l'enquêteuse qui s'amène, j'en ai la conviction. Elle arrive, penchée en s'époussetant avec dédain et tenant sa matraque dans une main. Apparemment, elle a rencontré nos gardiens les rats. Elle est courageuse de venir seule, je me dis en lui tendant la main.

Ensemble, nous nous approchons d'Abraham qui se réveille tranquillement. Aussitôt que je lui présente notre invitée surprise, ses yeux s'arrondissent et un grand sourire traverse sa barbe. Il lui offre avec empressement un thé froid huileux, qu'elle refuse. Sans attendre, elle dit qu'elle est sur notre cas, mais ne nous fait aucune promesse. D'une nature sensible, mon ami pleure de reconnaissance. Il faut se mettre dans sa peau pour le comprendre. L'émotion passée, Roberta sort son carnet de notes qu'elle feuillette lentement. Malgré sa bonne volonté, elle a l'air de ne pas trop y croire. Ou alors elle ne veut pas créer de faux espoirs. Elle cherche une chaise, qui n'existe évidemment pas. Avec réticence, elle s'assoit sur un coin du matelas, posé à même le sol.

— Voilà, dit-elle. J'ai épluché les archives de l'immigration et trouvé une demande de parrainage faite il y a une trentaine d'années pour deux jumelles israéliennes alors âgées de quinze ans. Il manque les photographies. Elles étaient parrainées par un riche homme d'affaires du nord de l'Espagne. La demande a été abandonnée et depuis, on les a perdues de vue. Apparemment, elles ont été renvoyées dans leur pays. C'est du moins ce que le principal intéressé nous a dit à l'époque.

Suite à ces révélations, nous nous pressons autour d'elle pour regarder dans son carnet, qu'elle soustrait aussitôt de notre vue.

— Reculez un peu, dit-elle en se frottant le nez. Merci. Cet homme d'affaires est très puissant. Un philanthrope épris de musique et de beaux objets. Il travaille dans le recyclage d'instruments de toutes sortes, dont des appareils médicaux. Il a fait de nombreux dons à des hôpitaux et des organismes de recherche scientifique. J'ai bien peur qu'on ne puisse rien contre lui. Il est intouchable et a des amis haut placés dans toutes les sphères de la société, même dans le domaine des arts. Et je ne crois pas vraiment qu'il y soit pour quelque chose. Il aurait trop à perdre. Je crois que vous faites fausse route...

— Et si, au contraire, il avait beaucoup à gagner, ce monsieur. Monsieur qui ? que je demande en espérant qu'elle nous révèle son identité.

— Ça, c'est confidentiel, alors je ne peux pas vous dire son nom. J'ai autre chose, mais c'est probablement sans importance : à ses heures, il est horticulteur et il importe de grandes quantités de semences de toutes sortes.

Après des échanges de courtoisie, elle repart en nous faisant promettre de rester tranquilles et de ne pas quitter notre cachette. Abraham et moi nous regardons, sachant bien que je ne l'écouterai pas.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-il après s'être assuré que l'enquêteuse s'était suffisamment éloignée.

— Je vais faire des recherches sur cet homme. Un riche industriel de l'Espagne, spécialisé en récupération d'équipements biomédicaux et philanthrope, cela ne devrait pas être difficile à trouver. Avec Internet, peut-être, ou encore, avec des microfiches de vieux journaux.

— C'est risqué. Nous devrions peut-être laisser ton enquêteuse faire ses recherches, après tout. Elle

semble sur une bonne lancée... Et puis, tu ne parles pas espagnol, ni catalan...

— Je peux me débrouiller. Durant mes études, j'ai souvent eu à faire des recherches sur des articles médicaux écrits par des spécialistes étrangers. Quelques fois, une image vaut mille mots. Après tout, un abcès est un abcès et cela se voit. Et se sent... mais cela est une autre histoire. Donne-moi simplement quelques mots clés pour démarrer mes recherches. Je crois qu'au point où tu en es, tu ne peux compter que sur moi. Et sur elle, mais il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. C'est du moins ce qu'on dit au Québec.

— Bon, d'accord, abandonne Abraham en griffonnant quelques mots sur un vieux bout de papier. Mais je t'aurai prévenu. Tu serais mieux de faire des recherches dans les sciences médicales et l'actualité environnementales. Il a sûrement donné quelques entrevues : gros ego oblige. Je te conseille d'aller à la bibliothèque de l'Université de Barcelone. Les ordinateurs sont branchés en réseau et relient les bibliothèques d'une vingtaine de facultés de l'université.

— N'importe qui peut utiliser les ordinateurs ? Ne faut-il pas être étudiant ou professeur ?

— Comme j'y avais accès dans le temps et, comme je ne suis qu'en congé sans solde, il est bien possible que mon code d'utilisateur et mon mot de passe soient encore valides. Avec un peu de chance, tu pourras tranquillement faire tes recherches. Par contre, les systèmes vont garder une trace de mon passage, le tien en réalité... Aussi, ils pourraient être rapides et venir te cueillir.

— Qui ça, « ils » ?

— Ils me cherchent et ont peut-être découvert que tu es avec moi. Ils seront sur leurs gardes. Leur organisation a possiblement des ramifications jusqu'à l'Université. Sûrement, même !

— Ce n'est rien pour me rassurer... dis-je en frottant ma paupière qui vient de commencer à hoqueter.

18e tableau

Pendant la journée, je mémorise avec Abraham le chemin pour me rendre à l'Université, comme nous l'avions fait quand je devais me rendre au stade pour rencontrer Roberta. Et pas question de frôler les murs si je ne veux pas attirer l'attention. Nous convenons que je prendrai la rue Paral-lel, puis dépasserai la place Espanya. Ensuite, je bifurquerai à la Rambla des Brasil et marcherai jusqu'à l'Université.

Le lendemain matin, à genoux dans l'herbe folle comme si j'étais en prière, je me lave le visage avec l'eau du ravin. Durant mes ablutions, j'ai une petite pensée pour les morts d'au-dessus, me souvenant que l'eau provient des falaises et du cimetière situé plus haut. Je rejoins ensuite Abraham dans l'égout pour la touche finale.

— Voilà ! Avec les cheveux en bataille et tes lunettes rondes, tu seras parfait ! Un peu trop, même... Tes souliers sont défraîchis, mais avec un peu de suie de mes vieilles mèches de chandelles, nous devrions leur redonner un peu de lustre. Ton pantalon est encore présentable...

Après la séance d'habillage et les dernières recommandations de mon complice, je me faufile en direction de la rue Paral-lel. Bien que craintif et regardant sans cesse derrière moi, je repense à la vie que j'ai laissée à Montréal. Hormis ma mère, je n'ai pas d'attache. J'en viens à la conclusion que je me suis trop occupé de mes affaires et pas assez des autres. Ma mère... comme elle doit être inquiète de ne pas avoir de mes nouvelles. Si ça se trouve, elle a déjà prévenu l'ambassade.

Je marche en automate jusqu'à ce que l'activité de la grande place Espanya me ramène à la réalité. Soudain, le doute m'assaille. Je ne sais plus si j'avance ou si je recule, ramenant à ma mémoire un petit poème de Baudelaire :

Incertitude, ô mes délices

Vous et moi nous nous en allons

Comme s'en vont les écrevisses,

À reculons, à reculons.

Ce qui est certain, c'est que j'avance résolument vers l'université si j'en juge par le flot d'étudiants qui croît de minute en minute. Marchant avec entrain, j'y arrive plus rapidement que prévu. Malgré l'heure matinale, il y a déjà plusieurs postes informatiques occupés. Je trouve un endroit discret et ouvre l'application de recherche de la bibliothèque. Bien qu'Abraham m'ait averti, je sursaute en voyant le grand écran blanc apparaître avec un espace pour inscrire le nom de l'utilisateur et le mot de passe. Dans un état de semi-panique, je fouille dans mes poches. J'essaie de rester calme, mais le papier reste introuvable. Je le découvre enfin : il s'était faufile dans un trou de la poche et flottait dans la doublure. J'entre le numéro d'utilisateur, puis le mot de passe.

Après quelques secondes d'attente interminable, un signal sonore retentit et un message rouge clignotant apparaît. Le battement de mon cœur accélère jusqu'à m'embrouiller la vue. Le système informatique m'indique que le mot de passe n'est plus valide et qu'il doit être changé. J'aurais dû me préparer à cette éventualité. J'entre le premier mot qui me vient à l'esprit, mais le système le rejette. Puis un autre, que le système rejette de nouveau. Mes idées deviennent confuses et je me dis que je n'ai pas mangé suffisamment de protéines dans les dernières semaines. À moins que ce ne soit le manque de soleil. Ma paupière se met à trembler,

ce qui n'aide pas à ma concentration.

Finalement, je remarque une instruction utile sous la zone destinée au mot de passe : le nouveau mot de passe doit avoir huit caractères, comprenant une lettre majuscule, un signe spécial, mais pas n'importe lequel, et un chiffre. Sachant qu'après plusieurs essais infructueux, un compte d'utilisateur peut être bloqué, j'inspire profondément et entre un troisième mot de passe, qui sera bon, j'espère.

Pendant que l'ordinateur digère trop longuement à mon goût ces nouvelles données, je regarde l'écran, en proie à un profond découragement. Finalement, le système indique que le mot de passe a été changé avec succès. Dès que j'entre les mots clés dans le moteur de recherche, les premiers résultats apparaissent.

Il me faut plusieurs heures à lancer différentes recherches sur Internet, à consulter des microfiches de journaux (merci aux photos) et faire des traductions malhabiles à l'aide de Google pour dénicher quelques informations utilisables concernant un certain Ibrahim Ibn Zéphyr, qui œuvre surtout dans le recyclage d'instruments médicaux et appareils à rayons X. Il retire les éléments radioactifs de ces appareils et les « recycle ». Ça, je connais, tout comme je connais les règlements internationaux concernant ce type de déchets dangereux. Je sais aussi tout ce qu'un esprit mal intentionné peut en faire.

J'imprime quelques articles et des photos parus dans des revues d'Espagne, dont un article sur les finances ainsi que des textes traitant de sujets variés, dont la botanique. Sur une photo accompagnant un des articles, on y voit un homme mince et souriant, avec de longs cheveux grisonnants clairsemés et une barbe soigneusement taillée. Debout devant les bureaux de son entreprise, il pointe d'une main l'affiche devant la porte d'entrée. Le nom de son entreprise en dit long sur ses visions : *Zéphyr World*.

J'ai mon idée sur ce qu'il veut faire pour y arriver, mais qui me croira ? Je ferme tout et quitte précipitamment l'université. Les cheveux au vent, je refais en sens inverse la longue marche vers notre repaire. À mesure que je m'éloigne, je sens la pression baisser et l'horizon s'ouvrir.

19e tableau

En approchant de notre grotte, je ralentis le pas, comme si j'approchais d'un sanctuaire. Sanctuaire uniquement connu de moi et d'Abraham. Un endroit hors du temps, meublé d'ombres. Cette fois, devant l'ouverture béante, je couine quelques sons pour imiter maladroitement le cri d'un rat qui chanterait l'hymne national canadien. Depuis que je les écoute en m'endormant, je suis devenu habile pour les imiter. C'est qu'ils nous chantent des berceuses. Comme convenu, mon « colocataire » répond en frappant sur la paroi du tunnel avec une vieille tasse de métal.

En me penchant, je distingue sa chandelle au bout du tunnel et je m'avance. Il sifflote tout en s'affairant à préparer un nouveau repas — froid — trouvé derrière un restaurant. Rire je voudrais, mais pleurer je devrais. Quel couple nous formons ! Triomphalement, je sors de chacune de mes poches des pages imprimées à l'université et les lui remets.

— Tout s'est bien passé ? demande-t-il en dépliant soigneusement les feuilles comme s'il s'agissait de pages d'un livre rare.

— Oui. Et personne ne m'a ennuyé ou attaqué. Ni kidnappé, que je poursuis en grignotant un morceau de pain sec.

— Tu peux rire, mais tu n'as encore rien vu. Demande à mon frère, réplique Abraham avec un trémolo dans la voix. Et tu oublies que depuis ce temps, j'ai perdu ma vie.

— Excuse-moi. Tu as raison. Mais il me semble que c'est la première chose encourageante qui m'arrive depuis des lustres.

Mon ami verse quelques larmes qui se perdent dans sa barbe comme la pluie dans une forêt vierge, pendant que je me mords les lèvres. Durant un moment, j'ai oublié notre situation précaire. Je le regarde et vois qu'il semble déjà remis de ma mauvaise blague : assis sur son tapis, il lit les pages avec attention, hors du monde. Il a sorti une vieille loupe et regarde les photographies trouvées dans les articles, à la lumière de sa chandelle. Alors que je m'approche pour poser ma main sur son épaule, il se retourne et, de son regard, me fait savoir qu'il comprend ma joie, bien qu'éphémère. Il m'indique une photo qu'il tapote avec son index.

— Je suis surpris que tu aies trouvé et surtout, imprimé une photo de cette qualité, même en noir et blanc. Regarde cette haute tour sur la montagne au loin. Tu la vois ? Eh bien ! c'est la tour du château de Requesens, datant du Moyen Âge, dans le nord-est de l'Espagne ; un des plus beaux châteaux de la Catalogne ! Je les ai tous visités ! Plus loin encore, ce sont les Pyrénées. Et l'océan est par là, dit-il en pointant l'est avec son pouce droit tout en tenant la photo de l'autre main. Si j'en juge par la distance, notre homme habite sur une montagne près de Darnius, plus au sud ! Beau travail William ! Il ne nous reste plus qu'à le dire à l'enquêteuse et elle va les coffrer, lui et toute sa bande d'illuminés.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée... pas tout de suite, en tout cas. Elle sera furieuse et me fera arrêter si elle sait que j'ai parcouru la ville malgré son interdiction. Si ça se trouve, elle me fera interner, comme elle m'a menacé de le faire. Non, j'ai la conviction qu'il vaut mieux vérifier encore quelques éléments pour assurer notre défense. Et gagner notre liberté...

Abraham dépose les papiers et semble plongé dans des pensées insondables, mêlées de souvenirs et tristesse.

— Comme tu veux. Au point où nous en sommes, je suppose que cela ne fera pas de différence. Alors

quelle est la suite de notre belle aventure ?

— Il faut se rendre chez cet homme : ce Zéphyr. Tu as une carte routière, je crois ? Montre-moi où il habite, d'après toi. Je dois en avoir le cœur net. Et n'essaie pas de m'en empêcher. Je le fais pour nous deux. Pour notre mieux. Nous sommes dans un piège à rats — désolé pour tes amis — et nous ne pouvons compter que sur nous pour nous en sortir ! De toute façon, si Roberta vient, tu seras là pour la recevoir et lui dire que je suis sorti cueillir des victuailles. Ainsi, elle ne mettra pas toutes les auto-patrouilles à nos trousses.

Mon débit laissant peu de place à l'argumentation, il lève les bras, comme un brigand voulant se rendre. Ensuite, il baisse les épaules et retire d'une pile de papiers jaunis une vieille carte routière crasseuse. Il la scrute et l'oriente correctement, suit les routes et les rivières de son index, puis lève les yeux au ciel, ou plutôt le plafond de l'égout. Aucune étoile n'y luit, sauf quelques microscopiques champignons phosphorescents.

— Non, je ne regarde pas le ciel... lance-t-il. C'est ainsi que je voyage le mieux dans mes souvenirs : en regardant le néant. Puis le décor s'installe. Là, je vois dans ma tête le paysage des environs de Darnius. Je suis visuel... C'est plutôt montagneux... beaucoup d'arbres... des routes sinueuses. Je me souviens d'y être allé avec un collègue cartographe, il y a plusieurs années, pour un projet de barrage. Mais ça, c'est une autre histoire...

— C'est bizarre, tout de même. Ma malchance a pris naissance à Gérone, avec les papillons, et finalement, tout pourrait se terminer dans cette même région. Et avec des papillons dans le ventre.

— Ce que tu appelles ta malchance est devenu ma chance, pour peu qu'elle soit avec toi aussi, car si tu échoues, nous pourrions bien passer Noël sous terre... Quant à Darnius, cette ville n'est pas très loin de Gérone. Il demeure à proximité, poursuit Abraham en approchant la carte de la chandelle pour mieux voir. Ici ! dit-il en tapant la carte des doigts. Là ! À flanc de montagne !

Dans son excitation, il en oublie la flamme et la carte s'embrase si rapidement, qu'il n'a pas le temps de réagir. Nous regardons d'un air éberlué le papier qui finit de se digérer dans un souffle incandescent. De concert, nous partons à rire. D'un rire nerveux qui renvoie son écho vers le jour. Je me plais à imaginer ses animaux de compagnie cesser leurs activités en se demandant s'ils doivent s'enfuir. Lorsque je les vois lever leurs petits museaux pointus et agiter leurs vibrisses vers notre antre, j'en arrive à les trouver sympathiques.

— Cela fait du bien de rire, dis-je en toussotant, mais maintenant, nous n'avons plus de carte.

— Je vais te le dessiner, rétorque Abraham en saisissant un vieux stylo à l'encre mâchouillé. Je connais si bien cette région, que je peux deviner approximativement où se trouve la demeure de notre type. J'y faisais du vélo avec un ami dans une autre vie. C'est comme si j'y étais, termine-t-il en plissant les yeux comme pour fouiller dans sa mémoire.

Il regarde autour de lui pour mettre la main sur un papier, mais ne trouve rien, ayant utilisé le dernier qu'il avait pour tracer le chemin menant à la bibliothèque. Finalement, il saisit mon avant-bras et y trace les routes et les points de repère les plus importants. Il termine en dessinant un soleil endormi pour indiquer le soleil couchant, puisque maintenant, si possible, nous ne sortons plus que le soir.

Il est entendu que je me rendrai en train jusqu'à Darnius et que je ferai le reste à pieds. À contrecœur, Abraham accepte de me laisser partir seul, après que je lui ai fait comprendre qu'il pourrait être reconnu ; il a encore sa barbe et nous n'avons rien pour la couper. Sans compter qu'avec ses yeux rougis, il a l'air d'un véritable itinérant. De mon côté, je ne vauds pas mieux, mais hormis pour les deux cerbères, je suis relativement incognito. De plus, j'ai maintenant une barbe de quelques semaines et, moi qui étais déjà efflanqué, ai maigri considérablement.

— Nous allons nous reposer, dis-je. Nous avons un peu négligé tes yeux, ces derniers temps. Je vais te remettre de l'onguent. Approche... il faut que tu sois prêt lorsque tu sortiras au grand jour, et ce jour n'est pas si loin, je le sens.

— Puisse Allah t'entendre ! murmure-t-il.

Je m'essuie les mains avec une des dernières serviettes aseptisées achetées à la pharmacie avant de le soigner. Comme la première fois où je lui ai appliqué l'onguent, il ferme les yeux et tend le visage vers moi. Pendant que je lui applique quelques gouttes dans les yeux, il poursuit :

— Malgré les risques, je crois que je pourrais t'être utile, dit-il. Mais, je vois que je n'aurai pas le dessus. Fais comme tu veux, mais c'est aussi mon affaire et nous sommes à un tournant de mon enfer. J'espère seulement que tu ne te trompes pas. Aussi, je crois que tu as oublié un détail : le train n'est pas gratuit.

Effectivement, je n'y avais pas pensé. Avec difficulté, il se redresse et fouille dans une vieille caisse de bois, d'où il en retire une boîte de métal contenant quelques euros, résultat de quatre années d'errance et de sollicitation. Au total : quelques billets et beaucoup de pièces de monnaie. Il m'explique qu'il dépense peu, car il trouve tout ce dont il a besoin dans les poubelles. Ensuite, il s'étend sur le dos, l'air de contempler le vide.

— Dans ce plafond noirci, je vois trois pleines lunes salies qui se pointent : les lunes andalouses. Et elles ne sont pas ce qu'il y a de plus beau, car elles avilissent ce que l'histoire avait tissé, dit-il en fermant les yeux. Cela me rappelle un autre poème andalou :

*Trois pleines lunes, vierges de tout vice
Parurent sous couvert pour offrir leurs trésors
Le voilé retiré, ainsi que des soleils radieux,
Elles invoquent Dieu autour des lieux saints
Puis, à pas délicats, s'acheminent plus près
Comme vient la colombe à la gorge chatoyante.*

« Des paroles si lumineuses devenant des prophéties si sombres. C'est triste à en mourir ». Puis, il se retourne pour dormir en marmonnant quelques paroles incompréhensibles.

C'est donc ce que Zéphyr cherche à faire : que ses trois lunes rayonnantes s'approchent plus près de Dieu. Un idéal à la grandeur de la souffrance du monde. Quant à moi, je n'ose imaginer la douleur que je pourrais trouver chez ce messie de pacotille.

20^e tableau

Nous passons quelques jours à soigner mes blessures. Pour passer le temps, il entreprend de me donner un cours intensif de catalan, ce qui nous aide à oublier nos problèmes. Lorsqu'il se sent trop fatigué, je poursuis mes études de la langue officielle de la Catalogne en lisant quelques livres et son dictionnaire. Je me surprends à aimer les langues et je me découvre un certain talent qu'Abraham reconnaît. Les rudiments d'espagnol que j'ai appris au secondaire me reviennent rapidement et me servent enfin, malgré les différences avec le catalan.

Le moment venu, nous faisons nos adieux comme si nous n'allions plus nous revoir. Comme les fois précédentes du reste. Même si les statistiques jouent contre moi, il faut plonger ; vérifier si ce personnage existe réellement et si oui, l'observer. La meilleure défense est l'attaque et, pour moi, c'est une forme d'offensive. Je traverserai sa zone de confort et nous verrons bien ce qui se passera ensuite. Comme le pêcheur. Cela me permettra de voir à quel poisson nous avons affaire, quelle espèce de requin et les récifs en vue. Souhaitons que les récifs ne soient pas trop nombreux et que je ne sombre pas dans les abysses, car la gare est mon point de non-retour. Ça passe ou ça casse, je me dis. Mon sillage va-t-il prendre fin en ce lieu ? Je mentirais si je disais que je n'ai pas peur. Avec les hommes de Zéphyr qui nous cherchent certainement, de sortir du repaire est déjà un geste risqué.

La gare est annexée à une station de métro en plein centre de Barcelone. Plusieurs trains partent pour plusieurs destinations d'Espagne et d'Europe. Les gens vont et viennent nonchalamment, tandis que moi, je passe pathétiquement. Cette sensation m'accable. Je ne sais pas pourquoi, mais les gens me regardent comme si j'étais miteux.

Dans le corridor, une porte devient une oasis : celle de la salle de bain. Oubliant mes malheurs quelques instants, je m'y engouffre. Je voudrais plonger ma tête dans la cuvette de toilette remplie d'eau fraîche et laisser mes cheveux voguer. Ce qui me reste de bon sens me pousse plutôt vers le lavabo, même s'il est moins profond.

Comble de bonheur, il y a du savon antiseptique ! Je fais ma toilette avec ce divin produit odorant à souhait, ce qui a un effet régénérateur notable : je me sens frais et dispo ! Mais cette sensation de béatitude disparaît rapidement, car ma peau s'échauffe et des rougeurs apparaissent sur mes mains.

J'essaie de me comporter normalement. Ma nervosité est sûrement manifeste, car je regarde intensément chaque horloge que je rencontre. De plus, j'ai une folle envie de me ronger les ongles. Ce que je n'ai jamais fait auparavant. Ce n'est pas ce que je peux appeler une amélioration. Je me concentre plutôt sur mes poches pleines de pièces d'euros qui font l'effet d'un voleur transportant son butin.

Pendant que le préposé compte impatiemment la pile de monnaie devant lui — normalement, il devrait y en avoir pour environ 110 euros, soit juste assez pour régler l'aller-retour pour Darnius —, ma peau se met à piquer et je dois me concentrer pour ne pas me gratter. Ai-je oublié quelques racoins de sorte que des poux ont eu le temps de se multiplier sur mon dos ? À moins que ce ne soit une réaction allergique ? Après tout, un égout n'est pas le milieu le plus aseptique du monde. C'est peut-être, aussi, le savon de la salle de bain. Ai-je développé une intolérance à la propreté ?

Ce n'est qu'après deux heures d'attente que je m'assois enfin dans le train. Ici, même les sièges, aussi inconfortables soient-ils, me semblent du duvet. Je m'endors aussitôt pour, peu après, me faire réveiller par le contrôleur. À son ton, je devine qu'il me demande si je vais bien. En voyant mon inaptitude à parler espagnol ou catalan, il pointe dans son visage des boutons imaginaires, en plissant son nez.

Je regarde mon reflet dans la fenêtre et effectivement, des boutons se rejoignent en plaques sur mon cou et semblent préparer une offensive vers les joues. Je regarde le contrôleur et répons : « allergie, allergie » en esquissant de sourire.

Sans paraître trop convaincu, il me rend mon billet et s'éloigne comme si j'avais la lèpre. Je voudrais bien me rendormir, mais voyant les montagnes par la fenêtre, la peur me prend en réalisant l'endroit où je m'apprête à me rendre : dans l'ancre d'une secte responsable de la mort de la rousse, du frère de mon nouvel ami et de mon ancien nouveau libraire préféré. Cela, sans compter les morts oubliés. Le prochain, ce pourrait bien être moi.

J'essaie de me calmer et de penser à autre chose. J'y arrive relativement bien en regardant le paysage défiler sous mes yeux et en me concentrant sur le son produit par les roues du train sur les rails. Je réussis finalement à m'assoupir au moment même où les haut-parleurs crachent : « Darnius ».

J'inspire un grand coup et sors sur le quai alors qu'il fait une chaleur de plomb. Je traverse la station et me rends aux abords d'un terrain vague, le long de la voie ferrée. Heureusement, le trajet m'a permis d'apaiser ma nervosité et du même coup, mes rougeurs.

Il y a une foule qui déambule dans la rue comme si elle suivait une procession. J'en oublie même de chercher la colline de Zéphyr que nous avons vue sur la photo de l'article. Ce n'est pas une procession religieuse, mais une horde de touristes qui se rend à un lieu quelconque. Puisqu'ils semblent aller vers les montagnes, je me joins à leur cortège qui tient plus du funèbre en raison de la chaleur écrasante et des pieds traînants. Je me dis que le salut est dans le troupeau.

Nous suivons une rue tout ce qu'il y a de plus urbain, puis nous arrivons dans la partie plus ancienne de la ville. Là, nous rejoignons une file d'autres touristes qui attendent sagement. Je meurs d'envie d'aller me refroidir les idées dans une vieille église.

Je laisse le groupe et poursuis ma route. La topographie générale de la ville affecte une légère pente en allant vers le nord. Je jubile en même temps que mon estomac se noue, car je m'apprête à me jeter dans la gueule du loup. Mais qu'importe, je n'ai plus rien à perdre.

Je m'arrête et m'appuie à un arbre. Je suis si fatigué. Je pourrais encore reculer et rejoindre l'ambassade du Canada. Ce serait certainement la chose la plus sensée que je pourrais faire. La plus facile, surtout. Et laisser cet homme dans son égout ? Non ! Et aider ainsi ce Zéphyr à montrer au monde ses trois lunes ? Je ne peux faire cela. Je dois continuer. Au moins, voir la demeure de ce Zéphyr et me prouver que ce cauchemar est un bien mauvais rêve. C'est cela : seulement regarder la maison et m'imaginer ses horribles occupants.

Mû par une force intérieure, je m'avance résolument, suivant le chemin qu'a reproduit Abraham sur mon avant-bras. Je retire la photo de l'article trouvé sur Internet et la compare avec la campagne environnante : je suis sur la bonne voie. J'arrive enfin devant une porte en fer forgé à mi-course d'une colline. Apparemment, le terrain de Zéphyr couvre cette colline. Un gros Z est gravé au-dessus de la barrière en fer forgé à la façon Gaudi. Pas de doute, c'est ici. Je m'approche des barreaux et regarde. Mon nez attrape des effluves de fruits et de fleurs. Si je pouvais m'approcher... Juste un peu. Je ne veux pas le faire, mais quelque chose me pousse à chercher à entrer dans ce domaine. Heureusement, il y a ce portique en fer forgé pour me ramener à la réalité. J'essaie d'évaluer la hauteur de la clôture lorsque j'entends quelqu'un arriver près de moi. Il s'agit d'un jeune homme au teint foncé avec de gros sourcils et un nez pointu. Il demande, en passant la main dans ses cheveux :

— Vostè ve per l'anunci ? La feina ?

Si je me fie au ton, c'est apparemment une question. Il ne remarque pas mon allure négligée ni mes rougeurs, car je suis dans la pénombre. Dans sa question, je saisis le mot « anunci », qui ressemble à annonce. Son sourire aidant, je réponds : « Si ! Si ! »

— Ah ! Segueix-me, fait-il avec un mouvement de la main.

J'opine de la tête. L'homme pèse sur l'interphone et donne son nom. Un signal sonore se fait entendre

et le portique s'ouvre. L'homme passe et m'indique de le suivre. Je fais peut-être une erreur — et lui ne mesure pas l'ampleur de la sienne—, mais je décide de le suivre. Je ne marche pas suffisamment rapidement, car il se retourne pour me dire :

— Més ràpid ! No els agrada esperar!

Il me demande de marcher plus vite en imprimant à son bras un mouvement de grand moulinet. Il travaille ici, car il a un uniforme vert. Et laid, si ça se trouve. Alors que nous marchons sur une route étroite en gravier, je le suis et vois son dos trempé. Il dodeline drôlement. Un brave type, sûrement... Comme nous avons la même taille, je me dis que ses vêtements me feraient. Et eux, ils sont propres. De même, ses souliers semblent de la même grandeur que les miens. Il y a là une certaine convergence de quelque chose. Une occasion qui m'appelle. Et au point où j'en suis... Sans me poser de question, je fais un geste fou. Mais je n'ai pas le choix. Il y a eu des morts, et moi-même je suis en danger. Je me demande même pourquoi je ne suis pas déjà mort.

Comme un forcené, je me jette sur lui et l'assomme avec une pierre qui appartenait à la bordure. Alors que son regard a croisé le mien, j'ai vu de l'incompréhension dans ses yeux. Dans les miens, je crois qu'il m'a entendu crier. Il ne mérite tout de même pas une commotion cérébrale. Je sais au moins doser ma violence ; du moins, je veux le croire. Déjà, une prune grosse comme un œuf trône derrière sa tête. Il devrait rester inconscient le temps que je jauge notre adversaire. J'ai toujours trouvé cela drôle de tomber sans connaissance en recevant un coup sur la tête. J'ai appris dans mes cours de médecine que c'est le résultat d'une onde de choc dans le cerveau. À l'hôpital, les traumatismes crâniens étaient la routine.

Je l'attrape avant qu'il ne tombe et le tire derrière d'épais bosquets. Mes bras autour de sa taille, j'arrête quelques secondes, regarde les fleurs et me dis que je n'en ai jamais vu de telles. Comme si j'étais dans un mauvais rêve et que je pouvais ouvrir une fenêtre pour voir le ciel bleu. Tout en réalisant l'absurdité de mon observation, je tire vigoureusement le pauvre bougre hors de la vue de témoins éventuels. Je suis comme cela, contemplatif dans les moments les plus inopportuns.

Je vérifie sa respiration et le place sur le dos. Pendant que je lui retire ses vêtements, je songe à lui enfiler les miens, mais cela ne serait pas gentil : ils puent. Et je doute que de me trimbaler avec l'uniforme des employés de Zéphyr soit discret lorsque je fuirai, à condition, bien sûr, que je ressorte vivant de son domaine. Puisque son uniforme est suffisamment ample, je les enfiler sur mes propres vêtements, malgré la chaleur. Ensuite, je ficelle ma victime avec des lianes grosses comme des crayons. Les lierres feuillus l'enlacent au point qu'il ressemble à un sapin. Il n'y manque que des fleurs rouges pour en faire un arbre de Noël. Je ris nerveusement, tout en remplaçant les lierres. Une vague image de Noël et de ma mère chasse le rire et aussitôt, mes yeux s'embrument. Si je reviens chez moi, c'est sûr que j'irai enlacer ma mère.

« Pas trop mal pour un espion néophyte », que je me dis en regardant ma proie embobinée. Me fiant au rictus encore imprimé dans son visage, je peux deviner la surprise. Mais ce qu'il ne sait pas, c'est que les fourmis viendront bientôt le visiter, de même que d'autres bestioles qui habitent ce jardin.

Je sors la tête du bosquet et poursuis ma route vers la villa de Zéphyr. Soudain, une grosse Mercedes arrive tout juste derrière moi. Je marche sur le côté de l'entrée en feignant de regarder les oiseaux dans les arbres. D'ailleurs, je déränge apparemment quelques observateurs ailés qui y sont juchés. Je me demande nerveusement si des gardes n'y sont pas cachés, avec leurs armes pointées sur moi. Mais avec soulagement, j'entends le vol pesant d'oiseaux allant d'arbre en arbre. Et si j'en juge par l'air que déplacent leurs ailes, ce ne sont pas des mésanges.

Je bifurque vers le jardin et arrive sur le côté de la maison. Toute une maison, que je me dis. Et même un château. Des tuiles de céramique ornées d'arabesques arabes sont posées à la base des murs. Des lierres fleuris grimpent aux murs et des parfums indéchiffrables chatouillent mes narines. Plutôt que d'être rectangulaires, les portes sont surmontées de demi-cercles. Les quelques gardes arpentant les lieux ne semblent pas se méfier de moi. Après tout, avec cet uniforme, je fais partie du décor. C'est ça, l'idée d'un uniforme : être

comme les autres. Comme dans un troupeau. Même que ces gardiens me semblent assez nonchalants. Je dois me fondre dans le paysage, comme les plantes. Pour donner l'impression d'être occupé, je m'approche près de grosses poubelles de recyclage et les replace, tout en examinant les environs du coin de l'œil. Même si je fais du bruit, je n'attire pas l'attention, car j'ai l'air de travailler. De toute façon, on a toujours l'air de mieux travailler quand on fait du bruit, comme les maçons, les menuisiers et les laveurs de vaisselle. Cela semble contradictoire, mais ça fonctionne pour moi, puisqu'un garde me regarde en souriant. Peut-être parce que, par inadvertance, j'ai plié et déplié la même boîte trois fois. Il doit se dire que je suis un petit nouveau.

Je commence à m'habituer à mon nouveau rôle de James Bond. Je m'accroupis et entrevois un homme aux longs cheveux grisonnants qui marche dans le jardin avec ce qui semble être le jardinier. Pendant un instant, je crains qu'ils ne trouvent mon arbre de Noël. Mais celui-ci est beaucoup plus loin, et je suppose qu'il en a encore pour quelques heures à dormir avec ses lutins.

C'est lui... C'est Zéphyr... J'en suis certain ! Cette allure à la fois hautaine et exaltée... Et surtout, il ne travaille pas : il parade, sûr de lui-même et du projet fou qu'il mijote. En arrière-plan, il y a des arbres fruitiers, des palmiers, des eucalyptus, des fleurs, des fontaines et des sculptures de lions féroces devant les portes. Des voitures arrivent et des invités de marque sont escortés avec déférence à l'intérieur de la spacieuse résidence. Très vite, il n'y a plus personne à l'extérieur. Ils sont tous entrés. À la faveur du soleil couchant, je me fonds plus facilement dans la verdure. C'est là un grand avantage, car il m'est maintenant plus facile d'observer incognito.

Tout près, des hommes transportent des contenants de métal vers l'arrière du terrain, là où la montagne s'affiche avec fierté. D'où je suis, je devine un tout petit bâtiment qui par son style, diffère du reste de la demeure de Zéphyr. Je les observe du coin de l'œil. Ce ne sont pas des boîtes ordinaires comme des boîtes à outils, des bidons de boissons gazeuses ou de bière. De loin, je devine des étiquettes qui me semblent être des mises en garde. Les types apportent ces contenants carrés près de la porte et l'un d'eux entre un code. J'ai alors l'image des bases secrètes que j'ai vue dans des films de James Bond. Voyant des escaliers et des couloirs qui s'enfoncent dans la montagne, je ne peux retenir un rire devant l'aspect irréalisme de la situation. Je me croirais réellement dans un film de James Bond.

Derrière moi, la porte de service s'ouvre et un employé lance d'autres boîtes vides dans le recyclage ; des boîtes de fruits frais. À voir la quantité de poubelles, il y a de quoi nourrir une armée. De serviteurs ou de gardes, je ne saurais le dire. Avant que la porte ne se referme, je coince un morceau de carton dans le cadre de la porte, attends quelques instants et pénètre dans la résidence. La porte donne sur un corridor sombre. Les cuisines sont tout près, car j'entends des bruits de chaudrons et un homme crier des ordres.

Je passe devant les portes battantes des cuisines et au passage, saisis un torchon propre sur une étagère. J'arrive dans un autre corridor que je suis en frôlant les murs. Cette fois, je me dis que le bruit ne serait pas la meilleure parade. Je débouche dans un élargissement où se trouvent de multiples passages surmontés de demi-cercles. L'espace central mesure environ quarante mètres carrés et est coiffé d'une haute coupole, alors qu'une magnifique mosaïque faite de motifs géométriques se situe sous mes pieds. Au centre, on peut voir deux énormes dalles encadrant une fontaine. Je tape du pied pour tenter de faire parler l'une d'elles. Que se cache-t-il sous ces deux dalles ? Je me mets à quatre pattes sur le sol pour écouter et mettre mon super nez à profit dans le but de déceler des signes d'activités. Lorsque je relève la tête, je vois deux magnifiques portes juste devant moi. Sans hésiter, je me lève et colle mon oreille.

J'entends des chants, de même que des voix qui semblent donner la réplique, comme dans une chanson à répondre... Ou une cérémonie. Au-dessus de la porte, il y a trois cercles : trois lunes d'or, lesquelles sont disposées comme celles qui se trouvaient sur le pendentif de la rousse. Je les vois si clairement dans son cou que je pourrais presque les toucher. Puis, un homme m'interpelle par derrière. Après quoi, le reste de ma visite se passe comme dans un cauchemar. Un autre !

— Què estàs fent aquí ?!

Je reste muet quelques secondes et souris bêtement en penchant humblement la tête, comme si j'étais un travailleur étranger. Non fâché d'avoir appris quelques rudiments de catalan avec Abraham, je bafouille : « Heu, Jo treball ! Mira ! » Je lui montre mon torchon et je m'affaire à épousseter frénétiquement une petite table en faisant presque tomber un chandelier doré à sept branches. Se tenant tout près, le garde le replace nerveusement à sa place. Il me regarde et, reniflant mon parfum salin, réalise soudainement ce qui se passe. De fait, je sus à grosses gouttes malgré l'air conditionné. Pendant que je sens mes rougeurs bourgeonner à nouveau, il passe la main dans son veston, comme pour dégainer une arme. Nouveau sourire, que j'espère désarmant, mais sans succès et sans surprise, je dois avouer.

— Un intrús ! crie-t-il en catalan en pointant son arme sur moi.

Je lui lance un pied dans l'entrejambe, lui met le torchon dans le visage et je détale comme un lapin en arrachant presque la porte de service. Je contourne les boîtes vides empilées, puis j'entends mon poursuivant foncer dans ces mêmes boîtes avant d'éructer des jurons. Alors que des balles sifflent à mes oreilles, je cours, je cours... Je cours comme je n'ai jamais couru dans ma vie, même aux urgences. Derrière moi, j'entends des hommes crier, une alarme retentir et des chiens aboyer. Puis je vois le jardinier qui vient de finir sa journée prendre place dans sa petite voiture. Devant lui, le camion de collecte du recyclage ouvre le portique. J'arrête le bras du jardinier qui en est à refermer sa portière et le jette sur le pavé. En se relevant, l'homme me lance un coup de poing qui frôle mon arcade sourcilière. Une fois que je suis monté dans son véhicule et que j'avance lancement, il passe ses petits bras par la fenêtre ouverte pour tenter de m'assener quelques coups de poing dans la figure. Sur le siège du passager, je trouve une superbe truelle de jardinage chromée à côté d'un rutilant sécateur tout neuf. Je saisis la truelle et l'utilise pour frapper le nez de mon assaillant de toutes mes forces. Ceci fait, j'entends un craquement. Il lâche enfin prise et je lui rends sa cuillère : je ne suis pas voleur, après tout ! Dans le rétroviseur, je le vois se tenir le nez, devenu aussi rouge qu'une tomate. Mon agression ne l'enchanté pas, car je devine un torrent d'invectives en catalan.

Je fonce vers la sortie qui se trouve à une centaine de mètres et constate qu'un bolide est stationné tout près. Ayant pris un peu d'avance, je décide sans réfléchir de m'arrêter et d'utiliser le sécateur pour percer deux de ses pneus. Des cris d'alarme retentissent derrière moi, de même que j'entends des pas de course. Je rembarque dans la voiture du jardinier et repars en trombe. Le portique ouvert par le camionneur me permet de me faufiler sur la route. À même le rétroviseur, je peux voir des gens courir dans la rue et me tirer dessus. Je pèse sur l'accélérateur et disparaiss dans un nuage de fumée et une odeur de caoutchouc brûlé. Rapidement, la colline de Zéphyr disparaît de ma vue.

Je sens la sueur couler sur mon visage. Mais je suis en vie. En m'essuyant, je réalise qu'il n'y a pas que de la sueur : il y a aussi du sang. Une balle m'a arraché une touffe de cheveux, et un bout de cuir chevelu avec elle. Je suis d'abord fasciné par mon sang. C'est une étrange impression que de voir son propre sang, au lieu du sang des étrangers, comme c'est le cas à l'hôpital.

Sur l'autoroute, je roule tel un déchaîné en riant nerveusement. Je me félicite d'avoir pris le temps de crever deux des pneus de la voiture. Le temps qu'ils prendront pour en trouver une autre me permettra de prendre une avance salutaire. Visiblement, le moteur de la voiture n'apprécie pas la vitesse, car une épaisse fumée sort du silencieux, qui ne l'est plus. Je connais maintenant cette route, car je l'ai empruntée pour aller voir les papillons. Mais cette fois-ci, là où se trouvait un océan de diamants se trouve un abîme noir. Le néant. Je revois le pendentif, puis les trois lunes dans le château. Je viens de trouver le lien entre la rousse, les papillons et ce Zéphyr. Ce n'était pas un hasard si la rousse était là. Elle travaille, ou plutôt, travaillait pour cet homme.

Le sang a arrêté de couler, mais mes cheveux sont collés sur la plaie. La balle m'a raté de peu. Il fait nuit, maintenant, et chez moi, la nuit appelle le sommeil. Mais en ce moment, je ne peux me payer ce luxe. Les images défilent devant mes yeux. J'essaie de rester rationnel, mais rien n'y fait. Est-il vrai que la réalité dépasse la fiction ? Où s'arrête la réalité et où commence l'imagination ? Où finit l'imagination et où commence la paranoïa ? Je ne sais plus. Je vois des bases secrètes et des boîtes de combustibles radioactifs qu'il faut transporter avec soin. Ou était-ce plutôt une remise et des pièces de rechange pour la grande maison de Zéphyr ? Pour son bateau ou pour son hélicoptère qu'il a sûrement. J'ai depuis longtemps perdu mes repères

logiques.

À Barcelone, maintenant endormie, je laisse la voiture dans une ruelle près de la Rambla. Le siège sur lequel j'étais assis est couvert de sang. Puisqu'il y en a plusieurs dans ce coin de la ville, je m'arrête à une fontaine. La tête sous le robinet, un profond calme m'envahit. Je jette les vêtements de l'employé dans une poubelle et redeviens un itinérant. Je ne suis plus James Bond.

21e tableau

En arrivant près de l'égout, je tente de siffler pour indiquer à Abraham que c'est moi, mais je n'arrive qu'à produire un faible vent. J'entre néanmoins dans l'égout. Une douleur dans les côtes me rappelle cruellement la réception mémorable qu'il m'a faite récemment, sans compter la matraque de l'enquêteuse. Dans le fond de ma poche, je retrouve le siffleur acheté sur la Rambla. Jamais je n'aurais cru être si content d'avoir acheté ce bidule. Cette fois, j'arrive à produire des gazouillis décents.

Abraham me répond en cognant joyeusement sur la paroi du tunnel. Dans ses coups, je vois presque son sourire. Je m'avance à tâtons en me dirigeant vers la petite lueur qui apparaît en cette nuit comme un phare au milieu des récifs. Il vient à ma rencontre et, voyant mon visage, s'élançe pour me venir en aide. Je n'ai pas le temps de dire un mot que je m'étends et tombe dans les bras de Morphée. En me réveillant, la première chose que je vois est un beigne ranci posé sur une vieille boîte de bois. Abraham est là et m'étend de la crème pour les yeux sur ma tête. Je regarde le tube presque vide dans sa main et repousse cette dernière sans trop de conviction.

— C'est un antibiotique, non ? demande-t-il. J'ai nettoyé ta plaie du mieux que j'ai pu avec l'eau du ruisseau.

Alors que je grommelle et m'adosse sur la paroi du tunnel, il reprend sa tâche.

— Tu as été chanceux, dit-il en inspectant mes cheveux. Ils t'ont manqué de peu. Des gardes armés, en plus. Je ne me serais pas attendu à moins.

— Ouais. Ils ne rigolent pas, ces gens. Même le jardinier sait se défendre.

— Ta visite ne sera certainement pas passée inaperçue. Maintenant, ils savent que tu t'es infiltré sur leur territoire et que tu es susceptible d'avoir découvert des preuves. Tu as donné un coup de pied dans la ruche. J'espère que ce ne sera pas en vain. Les choses ne pourront qu'empirer pour le mieux.

Je lui explique en détail ma visite éclair, et douloureuse, chez Zéphyr : l'employé ficelé, les gardes armés, le magnifique jardin, les arbres fruitiers, les fontaines, les cris d'oiseaux que je n'avais encore jamais entendus, l'homme aux longs cheveux, les invités, le château, les chants, les trois lunes, la menora, les lions...

— Des lions ?

— Oui, des lions sculptés. Ils avaient les yeux ouverts, mais en même temps, ils semblaient dormir.

— Comme « Les lions de Salma ». C'est un poème andalou qui fait référence à des lions féroces à Salma, en Arabie.

— C'est une obsession, chez toi, la poésie ?

— Oui. Mais je dirais aussi que je suis obsédé par mon frère et par ce trou à rats. Encore que maintenant, je considère les rats comme mes amis, mais ça, c'est une autre histoire. Et bien sûr, toi aussi tu fais partie de mes amis.

Abraham pianote sur les tranches de ses livres en cherchant un titre. Il en saisit un et lit un texte : « Tu n'as fait qu'agacer le lion de Salma ». Tu saisis ?

Devant mon incompetence en la matière, il approche son livre près de la chandelle difforme et lit à haute voix :

*Tu n'as fait qu'agacer le lion de Salma,
Comme il s'assoupissait dans un léger sommeil.
Mais voici que ce fauve aux yeux clos tu l'éveilles.
Tu agites sans cesse une main provocante ; il se crispe de rage.*

Je reste pensif tandis qu'il relit mentalement le texte en lissant sa barbe. Il lève les yeux et poursuit en disant :

— C'est ce que tu as fait. Tu as agité ta main provocante devant ses yeux. Et les arbres fruitiers, les fontaines, les lions... Il voudrait recréer le royaume de Cordoue et ses magnifiques jardins que je ne serais pas étonné. Et à défaut de se trouver en Andalousie, sa demeure est leur quartier général, sinon leur capitale. C'est de cet endroit que ses lunes andalouses se lèveront pour rappeler Cordoue.

— Cordoue ?

— Oui, c'était leur capitale à l'époque où ils ont dominé l'Andalousie. Ils auraient bien voulu prendre la Catalogne également, mais ils en ont été empêchés. Il s'en est fallu de peu, d'ailleurs. Ils se sont tout de même fait plaisir en saccageant Barcelone.

— Je dois dire que sa maison était plus près du style château. Avec des tuiles de céramique décorées de ce qui me semblait être de l'écriture arabe. Ou de l'hébreu. Ou les deux. Je ne sais pas trop. Il y avait aussi des portes bizarres.

— Dessine-moi sa demeure ici, dans la lie du tunnel.

Je saisis un vieux bâtonnet et trace un château dans la crasse de l'égout. Une maison avec des petites tours, et des genres de créneaux.

— Tout cela ressemble fort à une sorte de palais arabe ou mauresque, pour être plus précis. Mais ce chandelier à sept branches que tu as vu, la menorah, est propre à la religion juive, comme tu sais... Comme s'il avait créé un groupe hybride musulman-juif. Une nouvelle ère... Et ces gardes... Serait-ce une armée ?

— Et quand je suis arrivé dans une salle, comme une sorte d'agora, il y avait une belle mosaïque sur le plancher. Et au centre, se trouvaient deux gigantesques dalles carrées. Ou plutôt, de chaque côté d'une petite fontaine intérieure. Elles devaient bien peser des tonnes, ces dalles. Je me suis dit qu'il pouvait s'agir d'un accès pour pénétrer dans un tunnel. Mais peut-être ai-je lu trop de romans d'espionnage ? Au-dessus, il y avait une coupole. Et puis deux grandes portes qui m'ont fait penser à des portes d'églises. Derrière, je pouvais entendre des paroles et un chant quand un de ses hommes m'a découvert.

— Cela me fait penser à une salle d'un des palais de l'Alhambra. Il ne reste presque plus rien de ces palais. Mais il se trouvait une salle qui s'appelait : la Salle des Deux Sœurs...

— Bizarre. Mais de là à faire un rapprochement entre deux dalles et deux sœurs... Et puis, c'est quoi l'Alhambra ?

— Au sommet de la colline nommée l'Asabica se dressait l'Alhambra. On y accédait par la côte de Gomérez. C'est sur cette colline que résidaient les émirs de Cordoue dans les moments les plus fertiles de

l'Andalousie musulmane. Et dans l'une des salles de l'Alhambra, il y avait celles des Deux Sœurs : deux grosses dalles visibles dans le pavement, de chaque côté d'une fontaine. Cet homme s'est construit un petit palais à la grandeur de son ego. Il y a trop de ressemblances entre sa demeure et l'Alhambra : la côte, la colline, les dalles, les lions ! C'est bien ce que je pensais... Il veut ressusciter l'Andalousie musulmane en créant une religion hybride entre la religion musulmane et le judaïsme ! Avec des poèmes en guise d'armes !

— Comme les psaumes de l'Ancien Testament qui sont des prières dictées par Dieu. Sauf que ces poèmes sont des psaumes de morts...

— En général, la poésie, la mort et la guerre font bon ménage. D'ailleurs, je ne sais pas si tu connais le poète anglais du 19^e siècle : Percy Shelley. Il a écrit à juste titre : « les poètes sont les trompettes qui annoncent les batailles ». Ce poète est connu pour ses écrits révolutionnaires, comme Byron. Pas étonnant que Zéphyr puise son venin dans la poésie. C'est une source inépuisable.

Nous réfléchissions en regardant vers le haut, comme si nous attendions une révélation divine. Après quelques instants, Abraham replace son livre tandis que moi, je jongle avec les morceaux du puzzle collés au plafond. Pour avoir une révélation, il nous manque des pièces d'échec. Des pièces que je dois trouver.

— Je dois retourner à l'université, dis-je, pour fouiller encore et trouver les pièces manquantes. Mettre la main sur ce qui nous manque pour convaincre la police. Cette fois-ci, je vais me concentrer sur la filière des religions. Dans l'alphabet, ce n'est pas loin du recyclage... Chercher encore. Trouver des preuves, des liens, des meurtres...

— Tu es fou, réplique Abraham. Et puis, tu as l'air d'une tomate ! Tu devrais te trouver un miroir !

— C'est vrai. Dernièrement, je n'ai pas pu me maquiller convenablement...

— Tu peux en rire, mais arrangé comme tu es, avoue que tu ne pourras sortir au grand jour. Quelques jours de repos et un coup de pinceau devraient te suffire. Mais soit raisonnable. Zéphyr peut bien attendre encore un peu. Moi, j'attends ce jour depuis déjà quatre ans. Et puis nous ne pouvons pas arriver chez l'enquêteuse et claquer des doigts pour tout effacer. Ce n'est pas avec quelques articles de journaux trouvés sur Internet que tu la convaincras.

— J'aime aller au fond des choses. Trouver les choses cachées sous les apparences. J'aime trouver des cancers et des métastases. Si je mets ce cancer sous les yeux de l'enquêteuse, elle devra se rendre à l'évidence et convenir qu'un traitement-choc est nécessaire. Et ce cancer, je suis prêt à gager que ce sont des activités terroristes de grandes envergures. Avec des armes nucléaires. C'est du moins ce que m'a révélé le livre de Manuel de Cabanyes.

Assis sur son tapis humide, Abraham me regarde avec de grands yeux incrédules qui m'invitent à poursuivre.

— J'ai vu de mes yeux des employés transporter des contenants de métal cylindrique qui ressemblaient étrangement aux contenants que j'ai vus, quelques fois, à l'hôpital lorsque des appareils d'imagerie médicale étaient démontés. Au Québec, on disait souvent que ces produits radioactifs pourraient servir à la fabrication de bombes sales s'ils tombaient entre de mauvaises mains.

— Tu vas un peu loin, là... Ce n'est pas l'Iran ou la Corée du Nord, tout de même.

— Un religieux fanatique qui se spécialise dans les déchets radioactifs peut avoir de bonnes idées, tu sais. Je crois que ton frère était au courant de quelque chose. Ils pensaient qu'en le faisant taire, ils élimineraient leur secret avec lui.

— Montre-moi ce que tu as trouvé dans les poèmes de Cabanyes...

Je marche à genoux jusqu'à la pile de livres, retire l'ouvrage de poésie de Cabanyes que j'avais caché et le retire de son Ziploc. Je m'approche de la chandelle et pointe des traces presque invisibles en plaçant les pages devant la lumière vacillante.

— Regarde, ici, dis-je. Ces lettres forment des mots et ces mots des phrases. J'ai essayé de traduire ce charabia, et si je comprends le sens général, j'ignore le détail.

Abraham se penche au-dessus de mon épaule et suit mon index. Comme il le fait chaque fois qu'il réfléchit, il se prend le menton et tire sur ses poils. Il plisse ses yeux rougis et approuve mes conclusions.

— Effectivement, c'est troublant. Et qu'est-ce que cela va changer si tu retournes à l'université ?

— Je n'en suis pas certain. Des meurtres non élucidés, des morts insolites... Je trouve que tout cela ne sent pas bon. Et il y avait cet autre homme, aussi : un enquêteur qui s'appelait Antonio, je crois. Roberta m'a mis en garde contre lui...

— Antonio ? À quoi ressemble-t-il ?

— La cinquantaine, les cheveux grisonnants, les gros bras, les mains poilues et beau gars malgré ses yeux renfoncés dans leurs orbites...

— C'est lui ! C'est le gars qui était responsable de régler le dossier de mon frère ! Il m'inspirait confiance, jusqu'à ce qu'il m'annonce que le cas était mort et qu'il avait des meurtres plus excitants à résoudre. Et il se trouvait drôle, de surcroît !

— C'est pour cela que je dois recueillir plus d'informations ! Trouver d'autres morts irrésolus, d'autres disparitions ! Et faire renaître ton frère ! Je ne peux tout bonnement prendre rendez-vous avec Roberta et lui dire que c'est Zéphyr qui tue tout le monde ; elle va rire de moi, en plus de me mettre les deux morts sur les bras et les menottes aux poignets. Elle m'a d'ailleurs menacé de le faire. Et puis, que tu le veuilles ou non, je suis ta dernière chance.

— Bon bon... C'est d'accord ! Vas-y, mais quand tu seras présentable... En espérant que tu reviennes vivant cette fois. Mais rappelle-toi que s'ils ont des ramifications partout, comme je le pense, ils pourraient aussi pirater les systèmes informatiques et retracer certains usagers. Ils n'auront plus qu'à suivre ton sillage...

— Je peux te sembler téméraire, mais normalement, je ne le suis pas. Je suis de nature contemplative et fondamentalement impropre à l'action. Mais sous une impulsion mystérieuse, comme disait Baudelaire, je suis précipité dans le feu de l'action. Je suis porté à poser des gestes en apparence absurdes et dangereux. Maintenant, il faut revivre rapidement.

Songeur, je remarque le beignet porteur de drôles de couleurs, l'engouffre et dis d'un ton sarcastique :

— Tu vois, c'est comme manger ce beignet moisi sans chercher à savoir si je serai malade comme un chien ou si je me briserai une dent. C'est sec comme une hostie, mais bien vivant. Cela dit, je suis conscient des dangers que tu as affrontés pour te le procurer.

— Ils se conservent mieux ainsi, comme herbes pour la cuisine et le poisson séché. Et tu sais, moi aussi je suis contemplatif, mais inactif et lâche. Ce n'est pas pour rien que je suis terré ici depuis quatre ans. On appelle cela de la procrastination profonde. Rien de mieux qu'un coup de pied pour me faire avancer... comme une vieille bourrique. Malgré ta témérité, tu es de loin ce qui m'est arrivé de mieux depuis longtemps.

Plus déterminé que jamais, je m'allonge sur son vieux tapis et la berceuse d'Éole aidant, je tombe dans un profond sommeil. Je fais des rêves dans lesquels je suis anxieux et cherche vainement mon chemin. Dans

l'un d'eux, je tente d'actionner le GPS de mon cellulaire, mais ça ne fonctionne pas. Je vois toujours le même écran montrant des gens exagérément souriants, comme une photo de famille de jovialistes. Je demande l'aide d'un passant barbu qui me conseille plutôt d'attendre et de ne pas me presser. Mais las, je poursuis ma route en cherchant mon chemin, en vain. Du coup, je ne vois pas d'autre solution que de retourner en arrière. Mais plus je reviens sur mes pas, plus je suis perdu. Puis mon rêve change de décor. Maintenant, je suis en feu et Abraham m'asperge d'eau en prononçant des paroles indistinctes. Il me bénit, que je me dis. Lui, il est nimbé d'une lumière bleue et ressemble à Jésus. Alors que la chaleur devient intolérable, je me réveille. À mes côtés, je vois Abraham qui tient une serviette dégoulinante dans ses mains.

— Tu fais de la fièvre, mon pauvre ami. Avec tes blessures et ce milieu qui est loin d'être aseptisé, c'était à prévoir, me dit-il en m'aidant à m'asseoir. Ton corps lutte contre l'infection, comme moi avec Zéphyr.

— Oui. Et disons que cette eau croupie qui transperce les os finit par empoisonner, dis-je en regardant la serviette qu'il me tend.

— Cette eau est chargée de mots : mes mots et ma vie. Mes sentiments. Et il faut que tu saches qu'elle provient du ruisseau tout prêt dans lequel tu t'es lavé, je te rappelle.

— Je sais. C'est comme une marinade de morts, que je réponds en riant de dépit.

— C'est la saison des pluies, enchaîne-t-il sans rigoler. Le temps s'est écoulé rapidement depuis ton arrivée. Quant aux défunts, ils sont secs et enterrés ; ils n'ont plus rien à offrir. Repose-toi, maintenant, si tu ne veux pas les retrouver.

Pour lui montrer que je maîtrise la situation, et par orgueil aussi, je dois avouer, je lutte contre l'envie de m'étendre. Je sais que c'est tout ce que demande mon corps pour oublier. Puis, Abraham me regarde et dit :

— Je veille sur toi, William.

Et c'est sans effort que je me laisse à nouveau guider par le sommeil.

22e tableau

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi ou ai été inconscient. C'est un chien jappant dans l'ouverture du tunnel qui m'a réveillé. J'ouvre les yeux et distingue la courbure sombre de la paroi. J'ai tout à coup l'impression d'être dans un œuf et d'éclore à l'instant. Entendant des bruits étouffés et des frottements indistincts, je me sens comme si je renaissais. Ai-je été inconscient neuf jours ? Neuf mois ? Je ne saurais le dire.

À côté de moi, il y a un sac de fruits trop mûrs et bannis par la vie. Mais juteux et faciles à mastiquer. Je me jette sur ces vitamines sans me soucier de la moisissure qui visiblement, a commencé à transformer ces pommes en compost. Avec des antibiotiques en prime ! Je regarde mes mains noires — mon royaume pour un savon ! — et me dis que je deviens moi aussi du compost. Un compost qui a faim, car il cri famine.

Abraham, qui est tout près, s'affaire à replacer ses cartons éparpillés tout autour de moi. Comme si un grand vent avait soufflé. Alors que je me redresse et appuie mon dos sur la paroi, il réalise que je suis réveillé. Sans plus tarder, il s'approche pour me donner un verre d'eau. Je lui demande la cause de ce désordre.

— Pendant ton sommeil, m'apprend-il, Roberta est venue. Avant qu'elle soit trop près, je t'ai caché sous ce tas de carton, dans le noir ; elle n'y a vu que du feu. Elle voulait t'incarcérer, car Zéphyr a porté plainte... Je lui ai dit que je ne savais pas où tu étais.

— Il a du culot, ce Zéphyr ! Ou alors, il est très confiant. Et comment sait-elle que c'était moi ?

— Des caméras de surveillance... évidemment. On te voyait jouer dans les boîtes en regardant autour ; comme une belette. Tu mettais les choses dans les poubelles et les ressortait sans porter attention à ce que tu faisais. Je suis surpris que personne ne t'ait demandé des comptes. Je présume que tu te fondais bien dans le paysage. Ma foi, il faut avouer que c'était plutôt drôle à voir. Ils ont retrouvé la voiture du jardinier avec ton sang à l'intérieur ; il ne manquait que ton corps. Elle a semblé croire que tu étais mort et j'ai presque senti de la déception.

— Ça ne serait peut-être pas une mauvaise idée, qu'ils croient que je sois mort. Et il y a la plage, tout très, qui ne demande qu'à effacer les morts. Comme au temps de Franco...

—...

— Mon manteau est plein de sang. Jetons-le sur la plage. Mon nom est inscrit sur le collet...

— Sans cadavre, je doute que cela fonctionne.... Quoique si tu continues ainsi, cela pourrait se réaliser. La dernière fois, tu as été chanceux. Un centimètre plus à gauche et tu mourrais chez Zéphyr. Au fait, dans la même veine, ta mère est morte d'inquiétude et elle a appelé l'ambassade. C'est du moins ce qu'a dit ton amie l'enquêteuse. Mais ne t'inquiète pas trop : elle a rassuré ta maman. Elle est douée pour les mensonges, la petite Roberta.

— Ma mère ! Heureusement qu'elle a le cœur solide. L'enquêteuse a certainement dû être convaincante avec elle. Maintenant que je me sens mieux, j'ai eu une idée : si nous retournions à mon appartement prendre mon l'argent et des vêtements ? Nous en aurons besoin, pour la suite. Et je pourrai récupérer mon cellulaire et appeler chez moi, au Québec.

— Il faudrait faire cela la nuit et passer par-derrière, car il est sûrement surveillé par les hommes de Zéphyr. Et cela, c'est en supposant que tes choses n'aient pas été jetées par la propriétaire. Tu es tout de même disparu depuis déjà plusieurs semaines.

— Je ne crois pas. Ce n'est plus la haute saison touristique et elle a le numéro de ma carte de crédit. Honnêtement, si ça se trouve, elle ne se gênera pas pour la débiter allègrement. Il faudrait y aller dès le coucher du soleil. Et mieux encore, au lever de la Lune ! Avec l'argent qu'il me reste dans mon sac, je pourrai nous

acheter un repas digne de ce nom et surtout, digeste. J'ai tellement faim !

Abraham n'est pas contre l'idée et il convient qu'il faut le faire tout de suite. Les heures qui suivent me permettent de me rétablir complètement et de faire un brin de toilette. La nuit venue, nous partons. Marchant sur la plage, la Lune nous guide tout en restant presque invisible. La noirceur du ciel est claire et les étoiles se livrent dans toute leur splendeur en dansant avec l'astre de la nuit. Abraham a le cou plié et la bouche ouverte vers la Voie lactée, comme s'il voulait la boire. Lentement, il articule un poème :

*J'ai bu aux rayons de ce vin lumineux
Comme la nuit drapait son manteau ténébreux,
Jusqu'à ce que parut, dans le champ constellé,
La lune majestueuse en sa splendeur ailée,
Ce roi qui ne parcourt son aire occidentale
que sous l'ombrelle des Gémeaux et les pétales
Des astres rassemblés autour du souverain
Pour le combler d'honneurs, de grâces et d'entrain.
Et les astres, faisant escorte autour de lui,
Tenait haut l'étendard de leurs feux dans la nuit.*

Nous restons silencieux, comme pour ne pas retenir l'écho de sa voix. Je me plais à imaginer la Lune l'entendre. Comme les dieux humant l'encens.

— C'est beau, dis-je enfin. Qui en est l'auteur, cette fois ?

— C'est de Al-Mu'tanid, évidemment ; écrit autour du XIe siècle. Quelle question ! Ce type est un des derniers princes abbâdides à avoir régné sur Séville. Les musulmans ont été de grands astronomes et nous avons fait plusieurs découvertes. Avec nos amis d'antan, les Juifs... Ce n'est pas pour rien que nous avons tant de poèmes sur les astres.

— Au Québec, les Amérindiens ont aussi beaucoup de chants et de mythes sur les étoiles et les constellations. Je le sais, car mon frère a été archéologue en Gaspésie. Il m'a parlé du récit des oiseaux chasseurs chez les Micmacs.

Devant son air intéressé, je poursuis :

— Si je me souviens bien, il y a sept oiseaux qui poursuivent éternellement l'ours. C'est la Grande Ourse chassée par le merle, la mésange avec sa marmite, le geai gris, le pigeon, le geai bleu, le hibou et la nyctale. La mésange, trop petite pour chasser seule, vole entre le merle et le geai gris pour ne pas se perdre. C'est elle qui fait cuire l'ourse dans sa marmite. Ces oiseaux sont des amis, en quelque sorte.

— C'est beau, ça aussi, dit Abraham. Ils vivent ensemble dans le ciel, mais se pourchassent éternellement. Comme les Juifs et les musulmans. Souhaitons seulement que les uns ne mangent pas les autres. Cela me fait penser qu'avec ce que nous vivons, j'ai un peu négligé mes amis, dernièrement. Ils vont croire que

nous sommes ensemble... En couple, je veux dire.

Commençant à comprendre sa sensibilité, sa poésie et sa tendresse, je le regarde maintenant d'un autre œil. Quel drôle d'oiseau, ce musulman. Et si sage. Nous marchons encore quelques instants en scrutant le ciel, sans regarder où nous mettons les pieds, de sorte que nous trébuchons dans des châteaux de sable en ruines.

— Nous approchons de la Rambla, dit enfin Abraham. Nous ferions mieux de continuer vers le nord en empruntant les ruelles. Comme les chats de gouttière...

— Ou des rats d'égout.

— Sauf qu'ici, il n'y a pas de rat, car les chats les chassent. Mais je dois t'avouer une chose : ces rongeurs, je les aime bien et je les nourris des restants de mes restants. Je me plais à penser que dans le fond, ils me protègent. Ce sont mes animaux de compagnie depuis quatre ans !

Je le regarde sans savoir si je dois rire ou être compatissant, ne sachant trop s'il blague ou s'il est sérieux. Devant son air grave, je tends vers la deuxième option.

— Je me demandais, aussi, pourquoi ils ne s'aventuraient pas dans ton égout. Car normalement, c'est leur domaine d'expertise...

— Je jette la nourriture devant mon repaire et s'il s'en trouve d'assez hardis pour entrer, je les repousse. Ils apprennent à la longue, mais il faut être ferme. Je n'accepte que le général que je t'ai présenté, celui à l'oreille gauche festonnée. Tu te rappelles ? Lui, au moins, il m'écoute. Pour la protection, ils ont vite compris. Il y a un an, un vilain chien, très laid et très sale, venait souvent japper dans mon égout. Un jour où il n'était visiblement pas dans son assiette, les rats se sont joyeusement jetés sur lui pour lui faire la peau. Bien fait pour lui !

— Peut-être jappait-il seulement pour demander de l'attention et être ton ami, dis-je, troublé en fixant le soir. Il t'aurait certainement protégé.

— Et il aurait par le fait même attiré l'attention sur moi. De toute façon, je n'aime pas les chiens. Les chats, oui, de même que les rats, si impurs soient-ils. Vu leur nombre, ces petites bêtes sont plus perturbantes, mais on s'y habitue. Ils sont comme une armée silencieuse qui avance sans peur. Pour ce qui est des humains, pour l'instant, j'ai un peu perdu confiance, mais avec toi, je reprends espoir.

Nous continuons ainsi à échanger nos secrets, tout en frôlant les murs obscurs. Puis nous arrivons enfin à l'arrière de mon appartement. Il y a une vieille porte de métal qui sert de sortie de secours aux locataires et de sortie tout court pour les poubelles. J'essaie la clé que j'ai conservée en espérant qu'elle ouvre cette porte de service. C'est d'ailleurs le seul objet qui me rattache à ma vie passée : une clé. Comme celle d'Abraham. Donc je l'essaie, mais sans succès. Je pensais trouver des escaliers de secours, mais il n'y a rien et les balcons sont inaccessibles. Il n'y a même pas de gouttières. Regardant Abraham, je baisse les bras en signe de découragement. Celui-ci me fait signe d'attendre en levant l'index.

— J'avais prévu le coup, chuchote-t-il en sortant fièrement un fils de métal de sa poche.

— Tu as des talents cachés ? Ou un passé trouble ? dis-je en l'invitant à me faire une démonstration.

— Les deux, répond-il en plaçant ses yeux au niveau de la serrure. Lorsque je tentais de résoudre la mort de mon frère, j'ai voulu entrer chez lui pour fouiller. J'ai donc un peu de pratique.

Pendant de longues secondes, la langue sortie, il s'affaire à déverrouiller la porte. Il expire bruyamment en accusant le manque de lumière, puis colle l'oreille sur la serrure.

— Tu fais des syncinésies ?

— Des quoi ? demande-t-il impatientement.

— Ça veut dire des grimaces. Les singes en font aussi quand ils essaient de retirer les termites avec une brindille. C'est un comportement propre aux primates.

Alors qu'il hausse les épaules, un déclic se fait entendre. De la main, il m'invite à entrer, car c'est moi qui aie la clé de l'appartement en haut. Malgré toutes nos précautions, les marches du vieil escalier craquent sous nos pas. En arrivant au premier palier, une porte s'ouvre violemment, de telle sorte que nous faisons tous les deux un saut en arrière. Mon cœur bat la chamade, tout comme celui d'Abraham, car il a mis sa main sur le sien. C'est ma propriétaire toute tremblante, les cheveux en bataille et tenant un énorme gourdin en bois. Je saisis son arme et pose une main sur sa bouche. Les yeux exorbités, elle essaie de me mordre pendant que mon acolyte s'approprie son gourdin.

— It's William ! The Canadian ! Que je lui chuchote calmement à l'oreille.

Après lui avoir répété quelques fois cette phrase, je sens sa respiration ralentir. Ses yeux s'habituant à la pénombre, elle semble me reconnaître. Je me risque alors à retirer ma main endolorie par ses morsures. La mâchoire pendante, elle reste devant moi deux secondes, le temps de reprendre son souffle, puis se ressaisit.

— Mister Cohen ? It's you? Where did you go ? me demande-t-elle dans un anglais maladroit. And you smell bad, ajoute-t-elle en plissant le nez. And him too, en regardant Abraham.

Puis elle explique d'un trait, sans prendre le temps de respirer, que des choses bizarres se sont produites, qu'il y a eu des cambrioleurs, que la police est venue, de même qu'une femme qui se disait enquêteuse. Puis est arrivé un autre policier, celui-là avec de gros bras, de même que des gens bien habillés qui me cherchaient aussi, ces derniers ayant insisté pour qu'elle les appelle si je revenais. Enfin, elle m'apprend que deux hommes sont postés jour et nuit devant mon appartement.

—Be quiet and stay calm, lui dis-je. I will go to my apartment now. And I will leave after. Don't tell anybody I came. Do you understand? It's very important!

—You have a problem? Anyway, I don't want to know. I am too young to die, réplique-t-elle encore sous le choc.

Pendant qu'Abraham monte la garde, je la remercie et la presse de retourner se coucher. Elle s'engouffre chez elle en marmonnant à voix basse, l'air d'implorer tous les saints. Nul doute que je l'ai sortie du lit et elle ne tardera pas à s'y réfugier. Sa chambre est située tout juste sous mon salon.

Nous montons silencieusement l'étroit escalier en calimaçon. Par précaution, Abraham a gardé le gourdin qu'il tient fermement à deux mains. Des chiffres sur la porte m'indiquent que nous sommes arrivés. J'entre la clé dans la serrure. Visiblement, elle n'a pas servi depuis des siècles, car je dois m'y prendre à plusieurs reprises pour qu'enfin le pêne sorte de la gâche. Nous nous regardons en nous demandant mutuellement de garder le silence. Du fait que les lampadaires de la rue éclairent l'appartement, nous remarquons tout de suite que les lieux ont été cambriolés. Ou à tout le moins, que les visiteurs cherchaient quelque chose.

— Ce que tu voulais est certainement disparu, me chuchote Abraham. Il n'y a plus rien à faire ici ! Partons vite !

Ne l'écoutant pas, je me dirige dans ma chambre à coucher et trouve mon petit sac de voyage que j'avais pris soin de fixer sous ma commode à l'aide de ruban adhésif. Suggestion de ma chère mère. Je le serre dans mes bras comme s'il s'agissait d'une bouée de sauvetage. Nous passons devant le salon, sans même remarquer qu'un homme est assis sur le divan, dans la pénombre. L'ombre se lève et se rue comme un tigre vers nous. Nous avons le temps de voir la lumière du lampadaire de la rue s'éteindre quand il traverse le vestibule, comme une exoplanète occultant son soleil. Lorsqu'il surgit devant Abraham, le poing levé, il semble gigantesque. Néanmoins, j'ai le réflexe de lui planter la clé de l'appartement dans un œil. Mon acolyte en profite pour prendre un élan avec le gourdin avant de lui assener un formidable coup à la tête. Le bruit sourd qui en résulte est accompagné d'un craquement d'os. Puis nous regardons l'homme s'effondrer lourdement sur le sol, l'œil sanguinolent et la tête sûrement plus légère.

— Beau coup ! dis-je. Je crois qu'il a la boîte crânienne défoncée...

— Ça, c'était pour mon frère, ordure ! lance Abraham avec hargne.

Je suis étonné par la haine dont il fait preuve, tandis que je fouille fébrilement dans les poches de l'homme. C'est notre premier mort et si nous devons aller au fond des choses, il se pourrait bien que ce ne soit pas le dernier. Je trouve une arme dans un étui intérieur, de même qu'une centaine d'euros qui ne sont pas de refus. Je tends le revolver à Abraham qui le saisit prestement pour ensuite me signifier qu'il faut partir. C'est le moment que choisit la peur pour me rendre visite et me faire trembler de tous mes membres.

Empruntant le même escalier, nous redescendons avec mon sac de voyage et entrouvrons la porte donnant sur la ruelle. Devant celle-ci, il y a un petit chaton tout piteux qui croque une grosse blatte. Je le sais, car je vois les pattes de l'insecte sortir de sa gueule. Tout comme moi, il tremble. Voyant qu'il a les yeux larmoyants, je ne peux m'empêcher de me pencher et de lui flatter la tête. Une vie ronronnante après l'horreur.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? râle vivement Abraham. Ce n'est pas le temps de s'attendrir... Courons !

Après une brève hésitation, je le rejoins, toujours en tenant mon sac de voyage. Il court devant moi comme un forcené, le gourdin encore entre les mains. C'est à bout de souffle que nous arrivons à notre égout, sans même avoir pris le temps de regarder derrière nous pour voir si nous étions poursuivis. Avant d'entrer dans notre cachette, Abraham lance le gourdin dans le taillis. Après quoi, nous nous assoyons sur son tapis en nous essuyant le front. Avant toute chose, je m'assure que tout est dans mon sac et compte l'argent.

— Nous pourrions nous payer un gros repas, dit Abraham en reprenant son souffle. Ces émotions m'ont ouvert l'appétit.

— Tu ne penses qu'à manger, toi...

— Si, comme moi, tu mangeais du ranci depuis quatre ans, tu ne dirais pas cela.

— En tout cas, je suis prêt à gager que tu as coupé l'appétit du gars qui se trouvait dans mon appartement.

Je retire mon cellulaire du sac, mais constate très vite que la batterie est morte. Devant l'air incertain de mon ami, je lui explique :

— Je voulais jouer au scrabble. C'est comme cela que je laisse sortir la pression : avec les mots.

— Et comment étais-tu quand tu travaillais à l'urgence ? questionne-t-il en buvant une rasade d'eau dans une vieille boîte de conserve.

— J'étais très drôle, je dois avouer. À cause de la nervosité, la mort me faisait paraître joyeux. Mais tu

n'as encore rien vu. Un homme que j'avais tenté de ressusciter avait une femme. Quand je lui ai appris que son cher mari avait trépassé, j'avais le sourire fendu jusqu'aux oreilles. J'avais son sang sur ma blouse d'hôpital... Disons qu'elle ne m'a pas trouvé drôle.

— Je me demande pourquoi...

Nous rions un bon coup durant quelques minutes, sans prendre le temps de nous arrêter. Sans trop comprendre non plus, car somme toute, ce n'était pas amusant. Abraham retrouve soudainement son sérieux, comme s'il réalisait la gravité de la situation.

— J'ai tué quelqu'un, éructe-t-il en essuyant ses larmes de culpabilité mêlées à celles du rire. Moi qui ai toujours été tourné vers l'amour et la beauté...

— Mais, cette nuit, on a peut-être sauvé une vie...

— Je voudrais bien savoir qui ! répond-il en hoquetant. Ta propriétaire ?

Je lève l'index pour le faire patienter et je sors de mon sac le petit chaton encore tout tremblant. Alors que je le prends dans mes bras, il se blottit dans mon chandail en ronronnant. Je regarde autour et trouve une croûte de pain mouillé que je lui tends. Il se jette dessus comme un vautour. Abraham essuie ses larmes et le prend dans ses bras en l'embrassant.

— C'est quand même beau la vie, dit-il. Nous pourrions lui apprendre à attraper de petits oiseaux que nous ferions rôtir à la chandelle...

— À moins que ce ne soit les rats qui le grignotent. Ils sont quand même aussi gros que lui.

— Chez les musulmans, le chat est né sur l'arche de Noé. C'est le lion qui, se grattant le nez, éternua. Et son éternuement fit naître un couple de chats. Ils furent bien utiles, car il se trouve que l'arche de Noé était infestée de rats.

Rapidement, notre nouvel animal de compagnie s'endort dans ses bras, puis nous en faisons autant. Au matin, il rêve sur mon ventre, le chat. Je ne le vois pas, car il fait aussi noir que chez le diable. Mais je l'entends : il ronfle. Quant à Abraham, il dort sur le dos, la bouche grande ouverte. Et lui aussi ronfle.

J'entrevois la lumière au bout du tunnel, mais je désespère tout de même, car cette lueur annonce une autre journée cauchemardesque. Je m'arrête à me demander quel jour nous sommes. En fait, je n'en ai aucune idée : j'ai tout oublié, jusqu'à mes mets favoris, mon numéro de téléphone et mes amis restés à Montréal. Pendant une seconde, j'ai même cherché mon nom ; comment l'oublier, alors que c'est probablement pour cette raison que je suis vivant. Du moins, selon la théorie de mon colocataire.

Pour une question de religion. On meurt pour nos croyances et l'on vit pour notre foi. Et cela, contre mon gré, puisque je suis incroyant. Couché dans cet égout humide, avec un chaton de gouttière et un itinérant musulman, je me sens si loin de tout. Et en même temps, si proche de la vie.

Après le réveil d'Abraham, je décide d'aller acheter des victuailles. Avant de partir, je place mes cheveux pour cacher l'entaille causée par la balle chez Zéphyr, de façon à ce que rien ne soit visible. En empruntant les petites rues du quartier Poble Sec, je trouve une sympathique boulangerie sur une rue perpendiculaire à la Rambla. Outre les pains tout frais, il y a de délicieuses charcuteries et des fromages. Alors que mon ventre gargouille bruyamment, le commis, qui a entendu, rit et se tape la panse en disant quelque chose que je ne comprends pas. Je m'éloigne en agitant la main, pendant qu'il me regarde partir en riant.

La bouche remplie de salive et les yeux aux aguets, je regagne notre caverne. Sur le chemin du retour,

je vois passer plusieurs voitures de police qui se dirigent vers le nord. Je suppose alors que le corps du gorille vient d'être trouvé.

Assis dans le triste et sombre décor de l'égout, mais les yeux rieurs, Abraham et moi nous régaloons. À cette heure, la chandelle est inutile, car le tunnel est aligné vers l'est, de sorte que le soleil levant nous inonde durant quelques minutes. Ce n'est plus le vent qui nous enchante, mais l'astre du jour qui nous égaie. Mangeant lentement, nous sommes côte à côte, face à l'étoile d'égout, comme si nous étions dans un télescope pointé vers le ciel, ou que nous nous trouvions dans un trou noir en train d'absorber la lumière. Pendant quelques instants, le temps semble s'être arrêté, pour pouvoir mieux nous étourdir par la suite. Nous restons ainsi immobiles durant des heures à regarder les ombres se déplacer en silence.

Nous réalisons alors que le chaton n'est pas là pour quémander de bouchées. L'ayant cherché, nous le retrouvons à moitié mangé par les rats, dans une rigole. Nous supposons qu'il a voulu se mesurer à un plus gros qu'eux pendant que j'étais parti faire l'épicerie. Abraham y voit un mauvais présage, ce qui l'abat encore plus.

— Tu veux toujours retourner à la bibliothèque ? demande-t-il d'un ton emplis de lassitude. Tu devrais prendre quelques jours de congé... Une petite retraite fermée, peut-être ? Tu vas voir, on s'y habitue...

— Ce n'est pas de gaieté de cœur que j'y retourne. Ici, c'est un cauchemar et tu le sais. Ici, je suis mort. Ou plutôt, comme si j'étais encore dans le ventre de ma mère. Je me souviens de ce dehors lumineux, et je veux m'y vautrer. C'est cet élan qui me pousse à le faire.

Silencieusement, je vérifie l'état de mes vêtements et enfile une chemise que j'ai pu récupérer à mon ex-appartement. Un brin de toilette et me voilà parti, quoiqu'il arrive.

23e tableau

Le médecin légiste est penché au-dessus du corps et tente de déterminer l'heure du décès. Ce qui ne sera pas difficile, puisque la propriétaire de l'appartement est là pour en témoigner. Elle pleure en reniflant dans un grand mouchoir qu'elle tient du bout des doigts et explique à l'enquêteuse que son locataire, un garçon très bien, très propre et qui lui semblait sans problème, est venu la nuit dernière avec un autre homme. Par la suite, elle est retournée se coucher et peu après, elle a entendu comme des pas de danse, puis quelqu'un qui frappait une balle de golf ; une grosse balle de golf ! Et là, quelque chose est tombé sur le sol. Comme une boule de pétanque. Puis plus rien. Le silence enfin revenu, elle put retrouver le sommeil. Ce n'est qu'au matin qu'elle a trouvé son chien léchant le sang suintant du plafond. Un sang teinté de brun. Ayant compris, elle a vomi ses œufs patatas bravas au boudin noir acheté au marché La Boqueria.

— Quel gaspillage ! lâche-t-elle en se mouchant bruyamment.

Ensuite, Roberta fait le tour de l'appartement de William, à la recherche d'indices. Des agents prennent des échantillons de sang sur son pyjama prélevé dans la poubelle. L'un de ceux-ci l'appelle :

— Regarde cela. Qu'est-ce que c'est ce truc dans les manches du t-shirt ?

Roberta examine le vêtement et trouve de petites boulettes rouges écrasées, comme des pois éclatés qui auraient été gorgés de sang. Faisant la grimace, elle prend sa pincette et dit :

— On dirait des insectes... Je vois comme des pattes sortir par les côtés. Ils sont énormes ! C'est dégoûtant ! Je n'en avais jamais vu d'aussi gros ! Il n'était pas très propre, le Canadien ! Il n'aurait pas dû passer les douanes, celui-là.

Elle en met quelques'un dans une fiole de plastique qu'elle confie au médecin légiste pour analyse.

— Je connais un bon entomologiste, fait savoir ce dernier.

De retour à son bureau au poste de police, l'enquêteuse s'assoit devant sa pile de cas à résoudre. Elle prend sa tasse et gratte avec son doigt les taches de café qui s'y trouvent. Les cercles concentriques de mousse séchée forment des strates. Puis elle s'empare du dossier de la rousse et le feuillette machinalement, sans vraiment regarder les photos qu'elle a examinées des centaines de fois, sans comprendre les roses dans la bouche, le khôl autour des yeux et l'odeur du garam masala...

Par la suite, elle se penche sur le cas de ce libraire mordu deux fois plutôt qu'une. Un meurtre, ou le destin des vieux livres dans la boîte ? De vieux livres de poésie, paraît-il. Elle ne les a pas vus. C'est la femme qui l'a dit. On a fouillé la boîte pour trouver des indices, mais en vain. Seulement le silence de la poésie.

Il y a un nouveau mort : l'homme qui marinait dans sa matière grise, sur le plancher de l'appartement de William Cohen. Elle lève les yeux vers la carte de Barcelone, collée au-dessus de son bureau ; il est là, terré dans le port avec cet itinérant musulman. Peut-être devrait-elle aller le cueillir ce Canadien et le mettre en prison une bonne fois pour toutes et par le fait même, fermer ces trois dossiers accaparants.

Ce serait presque trop facile. Comme ce fut le cas pour le journaliste trouvé il y a quatre ans sous une grosse pierre tombale... Son collègue avait conclu : mort écrasé accidentellement dans un cimetière. Pourtant,

à l'époque, le frère de ce journaliste, qui se trouve être ce même sans-abri, avait remué ciel et terre pour obtenir des réponses, avec pour seul argument un poème sur des yeux qui libèrent les mots. Il y a bien eu cet autre texte sur la craie et les rubis qu'Abraham avait trouvé chez son frère. Et voilà qu'apparaît maintenant cet étranger du Québec, racontant qu'on a versé une armée de tiques sur lui et qui trimballe le livre d'un poète obscur. Des poèmes... Peut-être est-ce là le lien ? Et si tout cela était vrai ? Et dernièrement ce libraire qui a reçu une boîte de livres ; il doit y avoir quelque chose à tirer de ce cadeau empoisonné. Confiant dans cette piste, elle se rend dans la salle de dépôts des preuves.

— Dis donc, Johan, tu as encore la boîte de livres trouvée dans la librairie de ce pauvre bougre ? Tu sais, celui qui a été mordu par un scorpion et un serpent...

— Elle vient de partir au fourneau. Comme tu le voulais.

— Quoi ? Mais je n'ai jamais demandé cela !

— J'ai pourtant bien reçu un courriel de toi, plus tôt dans la journée, disant qu'on pouvait s'en débarrasser.

Johan fouille dans sa corbeille à papier pour en sortir l'imprimé et le montre à Roberta. Cette dernière le saisit et le regarde sans comprendre.

— Cela vient effectivement de mon adresse de courriel, mais je sais que je n'ai pas demandé cela. Et puis, c'est plein de fautes ! Quand l'as-tu reçu ?

— Ce matin, je crois. Antonio, votre collègue, m'a même demandé si je l'avais bien lu. Il a précisé que vous vouliez tout brûler rapidement au cas où il y aurait des insectes, des tiques, de la moisissure ou quelque chose du genre. Est-ce qu'il y a un problème ? Si tu as changé d'idée, tu as encore le temps ; les livres viennent tout juste de partir.

— J'étais sur une scène de crime à ce moment, lance Roberta en tournant les talons. Je ne peux donc pas t'avoir envoyé ce message !

Elle enfouit le courriel dans sa poche et se précipite vers le four où sont détruits certains éléments indésirables, comme les drogues saisies et les produits contaminés. Une fois sur place, elle arrache la boîte des mains du préposé qui s'apprêtait à la faire brûler. Sans un mot d'explication, elle l'apporte dans son bureau et ferme la porte à clé derrière elle. Sa journée devrait être déjà terminée, mais elle ne le sera que lorsqu'elle aura tiré le venin des livres.

24e tableau

Durant le trajet menant à la bibliothèque, je me rappelle avec nostalgie de ce chanteur catalan et me remémore ce qu'il disait à propos de ce qui est derrière nous. Je veux regarder mon sillage sur la Rambla : mon chemin. Maîtrisant un peu plus chaque jour le catalan, ses paroles me reviennent avec plus d'acuité.

Le trottoir décoré aux motifs de Gaudi se déroule sous mes pieds, vers l'avant. Ou vers l'arrière, ça dépend du point de vue. Et pour l'instant, mon point de vue se résume à cette bande de nuages glissants vers le bas et formant de gris rubans. Malgré le futur inquiétant, j'aime ce que je vois derrière moi, car je crois en ce que je fais. C'est ce qui chasse l'angoisse, finalement. Mais l'avenir, si l'on s'y attarde trop, risque d'apparaître noir. Il ne faut pas le regarder en face. J'ai peur, alors je décide de ne pas voir. Tant pis pour demain et au diable le passé !

Avant d'arriver à l'université, je me lave dans un restaurant, comme les itinérants. Ce sont des ablutions que j'exécute comme un rituel de purification. Je sens que quelque chose va se produire et qu'Abraham et moi retrouverons notre dignité. C'est dans un état de confiance totale que j'arrive à la bibliothèque.

Je m'assois derrière un ordinateur, puis tape le mot de passe ainsi que le numéro d'utilisateur d'Abraham. Je reste là une heure ou deux, je ne sais plus, à lire des articles à propos de morts étranges. Comme cet homme trouvé dans un baril de vin, au beau milieu de son jardin, sous son poirier. Mêlées à cet enivrant nectar, il y a des pétales de rose et de la myrrhe. Quant à ses pieds, ils sortaient par le haut du baril. Les enquêteurs ont d'abord cru à un truc de cirque ou à une blague grotesque réalisée avec un mannequin. La photo dans le journal montrait des mollets dénudés émergeant du haut du baril, comme si le gars s'appropriait à balayer l'air en criant de le sortir de là.

Il y a aussi des cadavres aux flancs lacérés de coups qui ne peuvent être portés que par des sabres. Sans compter les cœurs tranchés en deux, traversés de coupes nettes comme celles que j'ai soignées et recousues à l'hôpital. Il faut ajouter cet autre type rongé par la lèpre dans son appartement. C'était raconté dans un petit journal imprimé il y a plus de quinze ans. Le pauvre mort n'était jamais sorti d'Espagne. Une vieille boîte de chocolat se trouvait à ses côtés et un livre reçu en cadeau était placé sur ses genoux. Dans l'article, on reproduisait le poème que l'homme avait reçu, selon les dires de sa nièce. La lèpre et la fatigue ont eu sa peau. Même qu'il en est devenu fou. Qu'a-t-il fait pour mériter cela ? Tout à fait dans la veine des poèmes de menaces, comme le dit si bien le savant Abraham :

Qu'en travers de ses joues court la lèpre

Que les offrandes lui tranchent la gorge

Que le chagrin et la fatigue pèsent sur ses bras

et que la faiblesse et la tristesse lui coupent les mains...

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce ne sont pas des vœux de bonheur. Enfin, je trouve un petit article traitant d'une femme vidée de son sang et couverte de poux et de tiques. Comme moi ! Vous pourriez dire que certains journaux aiment le sensationnalisme et vous auriez raison, sauf qu'ils relatent aussi des faits véridiques, quelques fois. J'en suis la preuve vivante ! Ma peau en est encore marquée, comme au fer brûlant. Des gens qui, comme moi, se trouvaient au mauvais endroit au mauvais moment, disaient les journaux. Des victimes apparentes de règlements de compte, assassinées par des tueurs qui ne manquaient pas d'imagination.

Je fais des photocopies et prends des notes. J'ai une certitude : je dois réveiller ces morts pour les faire

parler de ces meurtres absurdes et surtout, insolubles. Il faut transmettre toutes ces informations à Roberta !

La suite est drôlement souffrante ; il me semble que le temps s'est comprimé, comme pressé par les événements, sinon par la vie. Les heures qui me devancent ne seront que des hoquets de chapitres. Je me souviens de m'être levé pour aller à la toilette. Comme il s'agissait d'une urgence, je ne me suis pas méfié. Mon déjeuner était un peu trop copieux, me dis-je. Deux hommes arrivent pendant que je me lave les mains. Je m'apprête à leur céder la place lorsque je ressens une douleur dans le cou, comme si je venais d'être piqué par une grosse guêpe. À peine ai-je le temps de lever le bras que je me retrouve instantanément paralysé. Les types n'ont eu qu'à me prendre par le bras et me guider. Je me faisais bêtement kidnapper ! Durant tout le trajet en voiture, pas un mot n'est sorti de ma bouche. Si mes yeux avaient pu crier, je crois que les vitres de la bibliothèque auraient éclaté.

Je me réveille durant la nuit. Je suis sur le dos, dans un lit aussi douillet qu'un nuage. J'ouvre les yeux et n'ose pas bouger ; seul mon esprit voyage. Pendant quelques minutes, je crois rêver. Au plafond, des milliers d'étoiles scintillent. Je reconnais plusieurs constellations et au-dessus de la ligne d'horizon se pointe la Lune. Suis-je mort ? Est-ce mon corps astral qui plane ou suis-je dans un planétarium ? Petite différence. Je préfère la seconde option. Alors qu'une douleur terrible me tenaille la tête, je retombe dans le rêve empreint de souffrance.

Au matin, je suis dans une chambre dorée baignée de soleil. La plus belle dans laquelle je n'eus jamais dormi. Je n'ai pas besoin de me pincer pour savoir si je rêve, car ma tête veut éclater comme un melon qu'on remplit d'eau. Pendant qu'elle me ramène à la réalité, je souhaiterais la jeter au loin. Tout comme je voudrais dévisser mon cou pour soulager ce terrible torticolis.

Mes vêtements, bien qu'élimés, ont été lavés et soigneusement pliés sur une chaise, comme s'ils étaient confectionnés dans les tissus les plus fins. Au pied de mon lit, une chemise de lin ainsi que des pantalons à ma taille, de style mauresque, dont le fond de culotte tombe au niveau des genoux m'attendent. Le tissu est soyeux et richement coloré. J'enfile ces vêtements propres avec un plaisir coupable. Évidemment, je ne retrouve pas les articles que j'avais fait imprimer à la bibliothèque. Mais, ils n'ont pas été effacés de ma mémoire pour autant.

Je fais le tour de la chambre et caresse les meubles de mes doigts gercés. Des livres sont exposés ici et là, comme dans une salle d'exposition. Puis, j'arrive devant la porte. Je tourne la poignée, mais elle ne s'ouvre pas. La fenêtre, donnant sur la cour, est elle aussi bien fermée, mais la vue est merveilleuse. Il y a les montagnes au loin et d'immenses vases débordant de fleurs qu'un jardinier s'affaire à entretenir. Je le reconnais : c'est le bienfaiteur qui m'a si généreusement prêté sa voiture. Il a un gros pansement sur le nez. Le voyant lever les yeux vers la fenêtre, je le gratifie d'un grand sourire, mais fait vite de ravalier mon cynisme lorsqu'avec ses mains, il simule une tête qui éclate. La chambre dorée n'est finalement qu'une belle cage pour emprisonner un oiseau rare qu'on va peut-être sacrifier, comme les morts rapportés dans les journaux à l'université. Je ne tarde pas à imaginer les scénarios les plus horribles et surtout, les plus grotesques, tel : « un Canadien trouvé en train de mariner dans un baril de cornichons », ou encore : « homme enterré dans un terrain vague, mangeant les pissenlits par la racine ».

Après une attente insoutenable durant laquelle j'ai voulu tester la dureté de ma tête sur le beau mobilier, on vient enfin me chercher. Un homme chauve, plus grand que moi et portant de grosses lunettes, me fait marcher devant lui sans se méfier. L'insouciant : je suis déjà sorti de ce palais maudit et je peux le refaire. Je fais un pas de côté, telle une valse, et j'amorce une ébauche de course. Du coup, une mer de douleur me submerge. Le sbire s'approche de moi et me gronde en agitant son gros doigt boudiné devant lui. De l'autre main, il montre une toute petite télécommande qui ne présente qu'un seul bouton pour une unique fonction : souffrance, semble-t-il.

Il pointe un endroit dans le haut de mon cou. Je le tâte et découvre un épais pansement. Je comprends alors qu'ils m'ont inséré un injecteur chimique. Un injecteur qu'ils peuvent contrôler à souhait, comme un jouet télécommandé, pour mieux me farcir d'un produit qui n'a rien de l'endorphine. Dans Harry Potter, c'est le sortilège de la douleur. Je me résigne à le suivre aussi sagement qu'un chien qu'on électrocute au moindre grognement grâce à un collier servant à l'entraîner à ne pas japper.

Je le précède donc docilement, jusqu'à ce qu'il me tape sur l'épaule pour m'indiquer une épaisse porte que je devine blindée. D'un geste brusque, il m'écarte et approche son visage de ce qui semble être un œil électronique. Ayant oublié de retirer ses lunettes de soleil, il se cogne sur le dispositif. Alors qu'il les enlève, je tente en vain de réprimer un rire. Aussitôt, il me jette un regard noir tout en me montrant sa télécommande, ce qui me donne la curieuse impression d'être son jouet. Après avoir présenté sa rétine dans le capteur rétinien, un déclic provenant de la serrure se fait entendre et nous pénétrons dans un grand bureau vitré.

Un homme dans la cinquantaine est penché au-dessus d'un vieux livre, dont il tourne les pages dans le sens contraire. Vraisemblablement, il s'agit d'un ouvrage rédigé en hébreu ou en arabe : les deux frères, comme Caïn et Abel. Finalement, il n'y a qu'ici qu'ils se rejoignent : dans les écrits.

Celui qui est responsable de notre malheur et de plusieurs autres est là, dans cette pièce. Ses longs cheveux glissent de ses épaules et tombent devant lui. Il les rejette nonchalamment dans son dos, sans quitter son livre des yeux ou lever la tête vers moi. Dans son cou, il porte un pendentif semblable à celui de la rousse, avec trois cercles.

Des piles d'ouvrages anciens bordent son bureau, tandis que d'autres sont posés négligemment sur des tables de travail. Saisissant une grosse loupe pour en inspecter la couverture, il semble affairer à cataloguer le livre devant lui. Il le referme avec soin, retire ses gants blancs, lève les yeux et regarde son jardin par la fenêtre. Après quoi, il se penche pour caresser la tête d'un superbe guépard — que je n'avais pas remarqué — qui ronronne bruyamment. Je devine qu'il s'apprête à parler, car il inspire profondément.

— Salutations, M. Cohen, fils de Cohanim, m'adresse-t-il dans un français presque parfait.

— Abraham avait donc raison. C'est pour cela que je ne suis pas encore mort.

— Oui, il a vu juste, cet animal. Mais ne nous occupons pas de lui pour l'instant, fait-il en balayant l'air du revers de la main, comme si un moucheron s'était aventuré près de lui. Je suis allé vous chercher, car nous avons à parler. Inutile de vous faire remarquer que vous êtes mon invité, mais en tant qu'hôte, il m'est permis de vous écraser comme un insecte s'il m'en venait l'envie.

Je comprends alors que je ne suis pas sorti du bois, comme disait mon père. Je suis prisonnier. Et avec cet injecteur dans le cou, je ne suis pas en mesure d'argumenter. Il semble deviner ma pensée, car il poursuit :

— Considérant ce que vous avez fait à mon jardinier et à ce pauvre cuisinier que vous avez embobiné, sans compter la tête de Julio que vous avez fait éclater dans votre appartement, je devais trouver un moyen pour, disons, contrôler vos ardeurs. Et ce moyen, c'est cette laisse chimique... Une petite invention de mon équipe. C'est que pour l'instant, je ne peux faire confiance à personne, pas même à vous. Pour un jeune Canadien qui sort à peine des bancs d'école, vous ne vous débrouillez pas si mal. Votre mère doit être fière de vous. Je crois d'ailleurs qu'elle commence à s'inquiéter.

— J'aimerais bien savoir qui vous a informé...

— Il faut connaître nos ennemis potentiels, de même que leurs faiblesses. Vous avez fait la même chose en me rendant visite. Soit vous avez été courageux, soit vous avez été inconscient.

— Je ne suis pas venu ici.

— Cela vous aurait été difficile ; c'est l'un des endroits les mieux protégés de mon humble demeure. Non en raison de ses secrets, mais parce que ma collection de livres anciens s'y trouve, fait-il en pointant des vitrines près d'un mur. Et des pièces de monnaie. Voyez plutôt...

Il se lève en étirant les bras et roule ses épaules comme un lutteur. Outre un pantalon similaire au mien, il porte sous une veste bleue assortie une ample chemise écru. Il se dirige vers un présentoir et m'invite à approcher.

— Voyez celui-ci... C'est l'unique original existant, rédigé par un des plus grands poètes juifs de l'Andalousie islamique : Moses Ibn Ezra. Les autres ont été brûlés par les chrétiens. Ce livre a pour titre Kitab al-muhadarah wal-mudhakarrah. Cela dit tout, n'est-ce pas ? Ce qui est drôle, c'est que l'écriture arabe a été utilisée ! N'est-ce pas édifiant que des Juifs aient pu vivre en paix avec les musulmans ? Qui le croirait, aujourd'hui, avec les tensions politiques et raciales que nous vivons ?

— Encore ce Ezra ! Décidément, il est partout. Ce n'est pas lui qui a écrasé la tête du frère d'Abraham ? Celui qui aime jouer avec la craie et les rubis ?

— Quel trouble fête, il était celui-là ! Mais, ce n'est pas le même Ibn Ezra. Écoutez plutôt ce poème :

*Je vois les tombes des temps anciens ;
des jours éteints depuis longtemps,
dans lesquels un peuple dort d'un sommeil éternel.
Il n'y a aucune inimitié entre ces gens — ni d'envie ;
Pas d'amour et pas de haine ;
Et je ne peux discerner le maître de l'esclave !*

— Dans le contexte politique de l'Andalousie islamique, poursuit-il, je vois cela ainsi : Juifs, musulmans et chrétiens sont tous égaux sous terre. Ils sont tous réunis dans leur souffrance. C'est mon projet, mais dans le monde des vivants. Est-ce condamnable ? N'en soyez pas si sûre. Moi, Zéphyr Al-Mansur, j'ai ce rêve.

Je ne sais pas quoi répliquer. Il prend mon bras et me guide vers une bibliothèque vitrée. Visiblement, il ne montre pas souvent sa collection, car il prend un plaisir évident à vanter la richesse des couvertures.

— Voyez celui-ci : il aurait appartenu à un vizir de Cordoue et a été écrit par un mathématicien du nom de Maslama al-Madjriti. C'est l'un des plus importants ouvrages de chimie d'Al-Andalus, intitulé Rutbatû Al-Hakam. J'aime bien la chimie, comme vous pouvez le constater, dit-il en tapotant son cou. Ce livre a échappé aux feux de la fin de la capitale islamique de Cordoue... Il a été trouvé dans un souk de Fès en 1938 ! Ce n'est que récemment qu'il est réapparu lors d'une enchère. Je n'achète que des raretés, vous savez ! Je veux rapatrier ici le plus d'ouvrages possible imprimés durant le califat de Cordoue.

Je m'approche si près de la vitrine que mon haleine produit une fine buée sur sa surface. Le volume est ouvert et les deux moitiés sont soutenues par de petits coussins dorés. C'est un exemplaire magnifique. La page est ornée d'arabesques et d'une illustration lumineuse représentant deux savants discutant à côté d'une étagère remplie de contenants. Mon interlocuteur parle de ses livres d'un ton détaché comme s'il parlait à un enfant. Qu'en est-il de sa collection de morts ? Loin de se fatiguer, il me tire par le bras et m'entraîne vers un autre présentoir. Cette fois, ce sont des pièces de monnaie or et argent d'origine arabe. Certaines sont rondes alors que d'autres sont carrées. Il m'explique qu'elles ont été produites durant les Omeyyades et le califat d'Almohade. Visiblement, elles sont précieuses. Je devrais m'émouvoir, mais tout cela m'ennuie douloureusement. À tel point que j'émetts un bruyant bâillement.

— Vous me semblez manquer de sommeil, mon cher. Prenons l'air dans mon jardin, propose-t-il en m'invitant à franchir la porte ouverte par un serviteur. Cela vous réveillera. J'ai d'ailleurs une petite surprise pour vous.

Nous sommes suivis par le guépard qui jusque-là, somnolait sur son coussin.

— Parlant de chimie, ajoute-t-il en m'indiquant une chaise, comment aimez-vous mon nouveau médicament ?

— Très efficace. Je crois que vos entrées dans les hôpitaux et les laboratoires vous servent, dis-je en contemplant son jardin.

Autour de nous, il y a une profusion de plantes, de fleurs et d'arbres fruitiers. Des rosiers, aussi, les plus beaux que j'ai vus. Remarquant mon intérêt marqué pour les roses, Zéphyr, tout en regardant tendrement l'une d'elles, récite un poème :

*Devant elles s'inclinent les autres fleurs du jardin
et même les plus lointaines d'entre elles révèrent sa beauté.
Lorsque la rose apparaît dans le jardin,
certaines autres fleurs pâlisent de jalousie,
alors que d'autres se meurent.*

— C'est de Ben Abi'Abda, poursuit-il, un des poètes du Calife Abd-ar-Rahman, celui-là même qui fit de Cordoue une cité florissante, comparable à Bagdad. Un endroit où des jardins paradisiaques rivalisaient de beautés.

— Je vois que les plantes et les graines que vous importez vous inspirent...

— C'est fou l'information que l'on peut trouver sur Internet. Mais ne croyez pas tout ce que vous y lisez.

— Parlant de roses, pourquoi les pétales dans la bouche de votre pauvre servante ?

— Ah ! L'amour ! Elle vous est tombée dans l'œil, à ce que je vois. Moi aussi je l'aimais. Comme un père. Elle était ma plus belle fleur. Ma tendre rose... Talentueuse, discrète et efficace. Et surtout muette. Je trouvais poétique de lui mettre des pétales de roses blanches dans la bouche. C'est comme un double silence en musique. Elle a choisi une autre voie que la mienne, alors elle a été doublement punie. Cela m'a attristé, mais aujourd'hui, je referais la même chose. De toute façon, elle ne devait pas être retrouvée. Si elle l'a été, c'est à cause de ce pêcheur qui a jeté son filet dans la mer. Nous aurions mieux fait de l'enfouir quelque part et laisser le temps l'effacer. Mais en même temps, son action m'a révélé votre présence...

— Et l'homme noyé dans le baril de vin ? Il aimait le vin ? Et la femme vidée de son sang ? Elle aimait le boudin ? Et qu'en est-il des autres morts ? On dira ce qu'on voudra, ce n'est pas beau, tout cela.

— Votre visite à l'université a, semble-t-il, porté fruit, mon cher. Cela fut néanmoins une erreur. Je m'attendais à un peu plus de prudence de votre part. Quant à ces personnes sacrifiées, ils ne représentent rien à côté de mon projet d'un monde nouveau. Les poèmes sont des sources inépuisables de beautés, tout autant que de souffrance et de morts originaux. Maintenant, ils font partie de l'histoire. Des chants du cygne mémorables ; des odes à la mort ! Il faut joindre l'utile à l'agréable, n'est-ce pas ?

Une envie folle de le prendre par le cou me submerge. Je me lève d'un bond et tends les bras vers lui,

mais aussitôt, la douleur m'asperge et me transperce à nouveau. Le sourire aux lèvres, deux hommes postés en retrait me rassoient.

— Vous devez sûrement vous demander de quelles substances est faite cette drogue? demande Zéphyr sans élever le ton. Les médecins soignent les souffrances, tandis que moi, je fais l'inverse. Et si nécessaire, j'enlève la vie. Dans la mort, il n'y a plus de douleur. Pour l'illustrer, écoutez plutôt cet autre poème du 12^e siècle que je trouve tout à fait d'actualité...

— Vous revoilà avec votre poésie à la noix ! C'est une obsession, dis-je en essuyant mes larmes arrachées par la caresse de son injecteur.

— Oui, merci ! Ce poème de Ibn Zabara, né à Barcelone, dit :

Devenez un charlatan.

Vous tuez votre patient et prenez son argent.

Vous serez plus fort que l'ange de la mort :

Lui, il prend la vie pour rien.

— Moi, Zéphyr, j'ai ce pouvoir ; ma récompense viendra plus tard.

— Vous êtes fou... Et ce n'est pas une question, c'est une certitude.

— Je ne suis pas certain que ce soit une insulte. Certains fous ne sont que des visionnaires incompris, vous savez. Moi, j'ai compris la force des poèmes. Ce sont des messages divins. J'aime les meurtres poétiques ; ils sont plus acceptables, car divinement admis.

— C'est tordu comme raisonnement, que je réplique en massant mon cou. Quoique pas aussi tordu que ce que j'ai découvert dans le livre de poésie de Cabanyes.

Alors que Zéphyr hausse les épaules, je le sens tout à coup incertain quant à sa façon de réagir. Évitant mon regard un court instant, il riposte en disant :

— Vous bluffez. Il n'y a rien d'intéressant dans ce livre, pas même de message caché. J'y étais uniquement attaché parce qu'il faisait partie de ma collection.

— Il fait piètre figure à côté des trésors que je viens de voir. Et qui vous a parlé de message caché ?

Un sourire énigmatique apparaît un court moment sur son visage. Tout près, j'entends une fontaine, des oiseaux ainsi qu'un perroquet que je ne vois pas, mais lequel se trouve certainement à une petite longueur d'aile de moi, si j'en juge par le bruit qu'il fait avec son bec. Pendant que des papillons se vautrent dans les profondes corolles de fleurs, mon nouveau maître — je l'appelle ainsi puisqu'il me contrôle — se lève pour cueillir une orange dans un arbre. Il se rassoit et l'épluche, tandis qu'un serviteur m'apporte du thé à la menthe et d'appétissants petits gâteaux au miel. Nous restons silencieux quelques instants, durant lesquels j'ai le loisir de goûter la beauté des lieux.

— Ce que vous voyez ici est un avant-goût de la résurrection de Cordoue, reprend Zéphyr. Le Généralife, ou, si vous préférez, le jardin de l'Architecte qu'est Allah. Ou Yahvé, comme vous voulez. Du temps où la splendeur de notre royaume et de notre science faisait pâlir d'envie les pays occidentaux, nous avions les

plus importantes bibliothèques d'Occident et soixante mille livres par année y étaient édités ! Les plus grands savants étaient chez nous et nous représentions la capitale du savoir occidental. Je dis « nous », car musulmans et Juifs savaient alors se parler et s'écouter. Ensemble, nous avons fait les plus grandes découvertes de l'époque. Nous avons marqué l'histoire, et cela, je le répète... ensemble. Comme vous le savez, c'est dans la paix que je vais faire revivre ce royaume pour qu'enfin cessent les guerres de religion. Dans la sérénité, musulmans, Juifs, et chrétiens formeront le prochain monde civilisé. Ne croyez-vous pas que c'est un objectif louable ?

— Vous pouvez tuer au nom de l'histoire ?

— Parlant d'histoire, voici un conte de sagesse hébraïque, intitulé « Un dîner andalou » :

« Il y avait à Cordoue trois amis : un prêtre, un rabbin et un imam. Sans méchanceté, ils aimaient se taquiner au nom de leurs différences. Malgré leurs occupations, ils trouvaient toujours du temps pour échanger, boire du thé à la menthe et croquer des gâteaux, comme ceux-ci. Chaque année, ils se rencontraient pour une petite fête. À tour de rôle, ils se recevaient à leur façon. Une de ces années, c'était au prêtre de les recevoir. Il les accueillit donc chez lui en leur souhaitant la bienvenue en latin, puis en hébreu, en arabe et en espagnol. L'un ne pouvait manger la même chose que les autres. L'un ne pouvait avoir de femme et l'autre ne voulait pas boire de vin. Durant la soirée, les sages se taquinèrent sur ces différences. La fin du repas venue, les deux invités quittèrent la maison du prêtre. Quand ils se retrouvèrent sous les étoiles, l'imam mit amicalement sa main sur l'épaule du rabbin de demanda : « Sommes-nous trop bavard, mon ami ? » L'autre de lui sourire pour répondre : « Le langage des sages est un baume bienfaisant. »

— Dans leurs différences, explique Zéphyr, leurs paroles et leur sagesse les nourrissaient mutuellement. Ils se respectaient et tiraient le meilleur de chacun. Les discussions au sujet de religion, plutôt qu'être amères et empoisonnées, peuvent devenir des élixirs d'amitié et de collaboration. Mais tout ne se fait pas sans douleur. Pour construire une maison, il faut faire des sacrifices et détruire les assises pour en reconstruire de nouvelles. Et quelques fois, sacrifier quelques'un.

— C'est là que le bât blesse. Tout ne justifie pas les morts.

— Le catholicisme n'a pas hésité à tuer pour imposer sa tyrannie : les tortures, les bûchés, l'inquisition, les croisades... Ainsi, les cathares, nos alliés du nord de l'Espagne, ont payé chèrement leur hérésie, car les inquisiteurs ont éradiqué des villages entiers. Que représentent nos quelques morts insignifiants à côté de ces tueries ?

— Les cathares, maintenant !

— Vous ne le savez pas, mais pour survivre, un grand nombre de cathares sont devenus musulmans. Et des Juifs persécutés sont devenus musulmans. Nous sommes le résultat de plusieurs siècles d'histoires ratées. Mais ces unions secrètes et ces hybridations germeront bientôt, avec ou sans vous. Je vois une histoire prometteuse se profiler dans les étoiles... C'est même écrit dans le ciel. Pourquoi ne pourrais-je entrevoir et chercher la réalisation de ce Nouveau Monde et montrer à la face du monde notre sagesse et notre supériorité ? L'Espagne musulmane a été un monde idyllique qui a duré plusieurs siècles. Dans la paix, je vous le répète. Vous, de descendance juive, dont plusieurs ancêtres ont été persécutés, vous devez souhaiter un monde juste pour tous. En tant que descendant de Cohanims, vous avez de la chance. Vous êtes béni. Vos ancêtres ont participé à ce royaume de Cordoue. Avec les honneurs que cela vous conférerait, vous pourriez en faire partie....

Je reste silencieux ; il n'a pas tort, l'animal. Ses propos sont tordus, mais défendables. C'est cela le danger. Tuer pour une cause qui semble juste. Détruire un tissu organique et en greffer un nouveau. C'est un bon ingrédient à la discorde. Zéphyr semble lire dans la mince brèche qu'il a su ouvrir en moi, car il poursuit.

— Ce qu'il y a de beau dans la guerre, c'est qu'il y a toujours un gagnant. Et moi, je prendrai les moyens pour la gagner. Mais pour l'heure, il me reste quelques bases à installer. Il y a une place pour quelqu'un comme vous au sein de mon organisation, et c'est la raison pour laquelle vous n'êtes pas encore mort.

— Moi, je ne suis pas Cohanim.

— Sachez que ce privilège sacré se transmettait de père en fils. Votre famille fait partie des meilleures que l'Andalousie ait portées. Vous voyez, je suis attaché à ces rites qui enrichissent nos histoires. Vous serez la richesse de mon royaume à venir, où ces trésors rituels seront tous unis. Je crois à ces transmissions de pouvoirs ; c'est dans votre sang. La trahison d'Ozereth aura eu l'avantage de vous révéler à moi. Un peu comme un sacrifice. Nos histoires vont se rencontrer et donner naissance à quelque chose de plus grand, je vous le dis. C'est maintenant inévitable, car nous sommes partout. Depuis des siècles, nos racines ont creusé imperceptiblement dans la noirceur et bientôt, elles vont fructifier au soleil. Enfin, elles se rejoignent et créent des nœuds. Ou des cellules. Comme le mycélium des champignons. Vous pouvez entrer dans cette vie avec nous et redonner une nouvelle direction à l'histoire manquée.

En tant qu'humain, je ne peux justifier ces morts. Encore moins en tant que médecin. Soit je meurs, soit je vis. En attendant, je compte gagner du temps.

— Laissez-moi digérer cela, dis-je, car pour l'heure, j'ai la nausée.

— Passons alors à quelque chose de plus digeste. Je vous invite à un petit voyage dans le temps.

Sans se retourner, Zéphyr claque des mains et aussitôt, deux musiciens apparaissent tout près d'un citronnier. Habillé d'un vêtement traditionnel coloré, l'un semble caresser les cordes d'un étrange instrument, tandis que l'autre s'assoit avant de faire résonner un magnifique tambour. Ils portent chacun de petits chapeaux en plus d'arborer des barbes soigneusement taillées. Ce sont des virtuoses. Ils jouent les yeux fermés, donnant l'impression d'être en transe, pendant que leurs corps se balancent comme le ressac des vagues. Après quelques notes, j'étais déjà subjugué lorsque s'élève une voie céleste provenant du ciel. C'est alors qu'une femme portant une coiffure cachant ses cheveux se présente en chantant. Elle me fixe et chante en exécutant des mouvements gracieux, comme une délicate fleur au vent. Avec grâce, ses mains fines semblent mimer ses paroles, pendant que son voile et son foulard frémissent sous la brise. La nature s'est tue, comme si elle avait une rivale. À n'en point douter, cette femme est une déesse. Ce tableau, peint de couleurs vives, est en soi une œuvre d'art inoubliable.

Hypnotisé par sa voix et la musique qui l'enveloppe, je plonge dans ses yeux. Il me semble reconnaître quelque chose dans ce regard, mais je sais que cela est impossible. Peut-être n'est-ce que la mélancolie de l'océan qui m'appelle. L'environnement, la chaleur, les arbres, les oiseaux, les fleurs, le chant et les deux musiciens me transportent littéralement dans une autre époque. Je ne suis pas certain du temps écoulé durant ce concert intime : des minutes, sinon des heures.

Les dernières notes envolées, le silence tombe sur moi comme une chape. Il n'est rompu que par le perroquet, lequel s'est approché avec un morceau de carotte dans le bec, intrigué par ces anges venus du ciel. Même après le départ de la chanteuse et des musiciens, je regarde l'espace où ils se trouvaient, comme si je voulais retenir le présent. C'est finalement Zéphyr qui me ramène à la réalité.

— Cela vous a plu, M. Cohen ?

— Je ne peux rien vous cacher. Je crois que c'est assez évident. Qu'est-ce que c'était ?

Lisant l'émotion et un silence volontaire dans mes yeux humides, il rétorque :

— Vous venez d'entendre des chants judéo-espagnols. La drôle de guitare est un oud, tandis que le tambour est un zard. Ces notes sont imprégnées de siècles de particularités de l'Andalouse islamique. Le résultat d'influences judéo-espagnole, arabo-andalouse, iraquienne et nord-africaine. Les communautés juives étaient fortement implantées dans les émirats islamiques d'Espagne. Cette musique vient du fond des âges et est

née de la complicité entre des peuples devenus maintenant aussi incompatibles que la matière et l'antimatière.

Il n'en dit pas plus. Nul besoin, car je sais où il veut en venir : cette fameuse symbiose entre les trois ennemis ancestraux que sont musulmans, juifs et chrétiens et représentée par les trois lunes ; ce monde oublié que lui et ses fidèles veulent faire revivre. Pourquoi pas ? que je me demande. Peut-être est-ce réellement le seul remède aux conflits religieux ? Un mince voile sépare la matière de l'antimatière. Un voile que certains s'affairent à déchirer, quand ce n'est pas les chemises, ou les rideaux du temple de Jérusalem.

— Vous allez m'excuser. Vous comprendrez que j'ai des projets en cours et surtout, des engagements que je ne peux repousser, m'annonce-t-il en replaçant son lunaire pendentif. Vous aurez votre repas dans votre chambre. Puisque je ne peux encore vous faire confiance, vous restez mon prisonnier. Je ne vous conseille pas de tenter de fuir. Rappelez-vous que nous avons songé à cette possibilité, précise-t-il en tapotant à nouveau son cou. Pendant ce temps, pensez à ma proposition. Votre famille a un passé mémorable derrière elle et un futur tout aussi remarquable vous attend. Et qu'enfin l'histoire renaisse de ses cendres !

Il se redresse, suivi de son léopard, et regarde un arbre avant de se mettre siffler. Je lève les yeux et vois le superbe perroquet entrevu plus tôt se laisser tomber pour atterrir lourdement sur le bras tendu de son maître.

— Voici Carlos, me lance ce dernier, de son nom latin *Ara ararauna*, ou, si vous préférez, un macaw bleu et jaune. C'est un oiseau précieux et rare. Pour moi, il symbolise les riches jardins de l'Alhambra et des palais de Cordoue. Et lui, poursuit-il en pointant le léopard qui cherche son attention, c'est Adam. Le rescapé d'un trafiquant d'animaux exotiques. J'ai aussi des faucons. Si vous êtes sage, je vous les montrerai peut-être un jour, termine-t-il en me décochant un clin d'œil.

Alors qu'on me ramène dans ma chambre dorée, je ne sais quoi penser. Le choix devrait être pourtant simple : un Nouveau Monde plus harmonieux. Supposément. Peut-être est-ce que je préfère avoir un monde à guérir ? Mais à quel prix ? Aux prix de vies ? Je regarde par la fenêtre, les yeux dans le vide. Je suis fatigué de tout cela. Fatigué de vivre. Cela serait effectivement plus simple de se faire imposer une façon de vivre, un mode de pensée et une seule religion. Plongé dans mes réflexions, je n'entends pas la personne qui apporte mon repas. Un parfum de déjà-vu emplit mes narines et mon espoir.

Elle est là, que je me dis sans y croire. Le garam masala est au menu. Je me retourne, le cœur gonflé d'espoir ; ce n'est qu'un cabaret d'argent sur lequel repose un tajine et une carafe de vin. Sous le couvercle se trouve un couscous aux olives et aux épices. Malgré la douleur, c'est un délice avec ses olives presque caramélisées. Il y a aussi des carottes : encore Gzarim. Il a fait exprès, ou quoi ? Un de ces mots qui me ramène à mes racines, comme cette carotte.

Étant jeune, j'ai eu un chat roux que mon père avait appelé Gzarim. Ce dernier avait véritablement neuf vies. Sauf que sa dixième s'est terminée dans d'horribles douleurs, sur le bord de la route, alors qu'il avait la tête à moitié arrachée. Parions que je finirai ainsi. Si je compte tous les coups reçus et les souffrances endurées, je dois approcher du compte.

Ce couscous m'a transporté au début de mon voyage avec cette rousse inoubliable qui fut le début de mon cauchemar. Je mange sans appétit, avec pour seul compagnon cet injecteur de drogue qui n'entend pas à rire. Je tends l'oreille vers la porte pour vérifier si un gardien se trouve derrière. De prime abord, c'est le parfait silence, jusqu'à ce que j'entende un juron suivi d'une séance de grattage en règle. Je souris, je ris, puis pleure de fatigue et de tristesse. Je perds la bataille. C'est une cage dorée, mais est-ce que ma liberté est plus précieuse ? Cela m'a rappelé une phrase tirée d'un livre que possédait une de mes tantes : « Mieux vaut une prison bien tenue qu'une liberté empoisonnée. » Un livre d'Elizabeth Goudge. Elle ne pouvait pas si bien dire. Et si c'était vrai ?

Je ne réussis à m'endormir qu'après une séance de visualisation, comme je l'ai appris durant mes études de médecine. Je me suis imaginé bien en sécurité dans un cocon, bien lavé et parfumé. C'est important, pour moi, les odeurs, vous l'aurez remarqué.

Le rêve dépasse la réalité. Je suis accroché à une branche au soleil et le vent me balance tendrement. Puis, le cocon se met à rapetisser au point de m'étouffer comme un raisin au soleil. Mes poumons sont écrasés, pressés comme des citrons. Alors que je me débats pour sortir de mon enveloppe, les fils de soie me collent au visage. Je crie, mais personne ne me répond et mon cri me fait tristement écho. Puis, le miracle. Je rêve qu'une voix lointaine me ramène à la vie. Le cocon se déchire et mes ailes accueillent le soleil. Lorsque mes yeux s'ouvrent, je ne vois d'abord que la noirceur, et ensuite, un clair de lune. Cela provient de la fenêtre, baignée par le sourire de la pleine lune. La chambre ainsi baignée de cet éclairage, je me replonge dans la voie onirique.

Dans les nuages, je revois le visage de la rousse qui se confond au soleil du matin, devant la porte de mon appartement : tout est flou. Lentement, je reviens à la réalité. C'est comme si je me réveillais d'un cauchemar pour en commencer un autre. J'entends une voix qui me parle dans un mauvais anglais, entrecoupé de mots en catalan.

— Monsieur Cohen... monsieur Cohen ! Réveillez-vous ! Desperteu !

Les yeux ouverts, je souris bêtement. Je ne veux pas me réveiller. Puis la voix se met à me secouer et à me pincer.

— Ils ont mis une drogue dans votre repas, monsieur Cohen ! Vous devez partir d'ici ! Votre volonté faiblit ! N'abandonnez pas, vous méritez mieux !

Et moi de regarder béatement dans ses yeux humides. Elle parle, mais je ne comprends pas. Je n'entends qu'un bourdonnement, comme si c'était la voix d'un oiseau-mouche. Puis, je commence à bourdonner moi aussi sans pouvoir m'arrêter, comme si je voulais discuter avec elle au sujet des fleurs. Ses yeux s'agrandissent de façon si grotesque que je rie aux éclats. Elle lève la main et la laisse retomber avec force sur ma joue gauche. Cela a eu l'effet d'une bombe ; tout le voile se lève d'un coup et la brume se dissipe enfin, comme si un géant avait soufflé sur d'épais nuages. Avec l'écho de la gifle dans mon oreille gauche.

— Tu es revenu à toi ? Oui ? Je m'excuse si j'ai frappé un peu fort...

— Tu es réelle ? que je demande en me massant la joue. Comment est-ce possible ? Tu es morte noyée ! Je t'ai vue à la morgue ! Ou alors c'est un truc holographique de Zéphyr ?

Je touche son nez puis tire le lobe de son oreille et lance :

— Mais, alors, qui était l'autre rousse dans le tiroir ?

Elle semble comprendre quelque chose, car ses épaules retombent et ses yeux s'embuent. Pour retenir son trop-plein de tristesse, elle lève les yeux vers le plafond étoilé, pendant que je prends un coin de drap pour éponger son visage. Ce faisant, je sens la chaleur de ses larmes au travers du fin tissu.

— Alors il l'a tuée ? Il m'a menti ! lâche-t-elle en se laissant tomber au pied du lit.

— Je ne comprends pas...

— Je suis la sœur jumelle de celle que vous connaissez sous le nom de Ozereth. Elle m'avait parlé de

vous... du moins par signes et à l'aide de dessins. Je croyais que vous vous étiez enfuis ensemble. Zéphyr m'a dit qu'elle ne reviendrait pas et qu'elle voguait quelque part !

Pendant que je la regarde — contempler serait un terme plus approprié — essayer ses larmes au clair de lune, je me souviens du rapport de Roberta au sujet des sœurs jumelles que Zéphyr a voulu adopter il y a longtemps. Finalement, il les a gardées, sinon endoctrinées, ou simplement abreuvées de son venin. Si l'autre ne parlait pas, celle-ci a parlé avec son corps lorsqu'elle a dansé pour moi.

Puis comme une féline, d'un bond, elle se remet sur les pieds, les yeux injectés de rage. Fébrilement, elle fouille dans ses poches. Une arme ? que je me demande. Elle sort plutôt une petite bouteille de plastique qu'elle agite devant moi et, comme une enragée, débite :

— Avale ! C'est un antidote contre la douleur produite par l'injecteur. Si tu t'éloignes de quelques mètres de la demeure de Zéphyr, l'injecteur est programmé pour libérer de fortes doses de drogue qui te feront exploser le cerveau. Cela neutralisera la drogue durant une douzaine d'heures. Tu dois te rendre dans cette clinique dont voici l'adresse. Prends ce papier. Ne le perds surtout pas, car il est ton passeport pour la vie ! À cet endroit, tu diras que tu viens de la part d'Ozereth. Les hôpitaux sont infectés par les adeptes de Zéphyr. Prends cette carte magnétique : elle sert à ouvrir la clôture. Je l'ai subtilisée à un des hommes de Zéphyr. Utilise la porte de la cuisine que tu connais déjà. Je neutraliserai les caméras.

Je regarde les quatre gélules roses et me demande si cela en vaut la peine. Je pourrais participer aux lunes de Zéphyr et repartir à zéro avec un nouveau projet. Puis, pendant un instant qui peut tout aussi bien avoir été une éternité, je plane au-dessus de Gironne, puis je survole Barcelone. Je revois Abraham qui, dans son égout, dort d'un sommeil agité. Visiblement, il fait un cauchemar. Il est recroquevillé sur lui-même. Puis je fais un bond de géant et me retrouve à Montréal. Ma mère est au téléphone et pleure. J'en meurs de remords. Est-ce que cet injecteur permet le voyage astral ? Une seconde gifle me ramène dans la chambre.

— Mais ça va ! je râle. C'est une manie chez toi ? Ce n'est pas de ma faute si j'ai été drogué !

— Désolé, mais, vous n'avez pas le temps de rêvasser.

— Et je fais quoi, après ? Je cours jusqu'à Barcelone ? que je demande en prenant la carte magnétique et la clé qu'elle me tend.

— Bien sûr que non, idiot ! La carte, c'est pour la clôture, et la clé, c'est pour ma voiture ; c'est la Renaud rouge. Garde la carte magnétique ; je me débrouillerai. Mais surtout, n'oublie pas : douze heures, sans quoi ton esprit éclatera comme une baleine fermentée au soleil.

— Il te tuera comme ta sœur. Viens avec moi ! Cet homme est fou !

— Il a besoin d'être tempéré. Je réussirai bien à le distraire. Comme je fais depuis vingt ans. Il a des contacts partout, même dans la police. Comptez-vous chanceux d'être un Cohanim. Et n'eut été de moi, votre ami Abraham serait mort depuis longtemps. Moi, je n'ai rien devant moi. Vous avez aimé ma sœur un court instant, mais je ne suis pas elle.

— Pourtant, hier soir, je t'ai vue danser et je t'ai aimée. Tu es divine.

— Cela vous fera donc de bons souvenirs. Moi, je suis prisonnière de cette existence. J'ai passé toute ma vie ici à danser pour lui et ses invités de marque. Je ne pourrais pas vivre dans le monde extérieur. Vous devez maintenant partir. VITE !

Et elle ne veut pas de moi. Une autre peine d'amour, me dis-je, en avalant piteusement les gélules.

Mais qui est-elle, à part, peut-être, un autre beau papillon roux ? Et si je pouvais la sauver ? Si je n'ai pas pu sauver sa sœur, peut-être pourrais-je me reprendre avec elle. Elle dont je ne connais même pas le nom. Pourtant, elle a bien été à côté de moi, cette nuit. Une nuit mêlée de cauchemars et de rêves de bonheur. Elle me tire par le bras et me pousse dans le corridor avec une telle vigueur que je trébuche dans l'épais tapis et tombe. Devant mon visage se trouve celui de mon gardien, lequel est inconscient. Je me relève et me tourne pour la regarder une dernière fois, mais elle est déjà partie.

Dans la noirceur, je longe les corridors et arrive à la porte de la cuisine. Tout est désert. Zéphyr ne semble pas se douter que je puisse m'enfuir, ou que quelqu'un à l'intérieur de ses murs puisse m'aider. Je passe la carte magnétique devant l'œil électronique et la porte s'efface devant moi. Non loin, je trouve la petite Renaud rouge. Pour éviter de la démarrer et de réveiller les gardes, je la pousse jusqu'à la barrière que j'ouvre grâce à la même carte magnétique. Puis, je pousse la voiture sur l'accotement. La pente de la route la tirant, je démarre pendant la descente. Vive la gravité !

Et je file vers Barcelone pour une troisième fois. Je devrais retrouver l'enquêtrice Roberta, sauf que je crains maintenant qu'elle soit de mèche avec Zéphyr. Il faut que je trouve de l'aide pour retirer l'injecteur. Et si c'était un piège ? Avant toute chose, je décide de retrouver Abraham, car il est doit être mort d'inquiétude.

Douze heures, c'est peu et beaucoup à la fois. Le temps de dire adieu à Abraham au cas où ça tournerait mal, et suffisamment pour chercher la clinique. L'heure affichée dans la voiture est trois heures du matin. Si l'antidote dure réellement douze heures, j'ai jusqu'à... quinze heures demain après-midi. Non ! Je dois retrancher les minutes passées dans la chambre. Donc... disons quatorze ? J'aurais peut-être dû regarder l'heure plus attentivement, finalement... Encore la faute de la rousse. Mais tout de même, quatorze heures, cela devrait suffire. Je sens cependant ma paupière droite tressauter avec insistance, comme si elle voulait me dire quelque chose.

Je sais que l'armée de Zéphyr sera après moi dès la levée du jour. Dans la nuit noire, je roule à toute vitesse pour arriver le plus rapidement possible à notre terrier, tout aussi noir. Malgré cela, il m'apparaît aujourd'hui comme un phare éblouissant dans la tempête. En roulant, je vois la pleine lune. On dirait qu'elle me nargue. À la vue des étoiles, je voudrais m'arrêter sur le bord de la route et m'y blottir, comme le papillon s'abreuvant du nectar de la fleur. Mais je n'ai pas le temps. M'imaginant que ce Zéphyr est un être matinal, je dois m'éloigner très vite de ce supposé paradis.

Bientôt, je distingue au loin la ville de Barcelone ; la ville que je désirais visiter depuis mon enfance, avec les œuvres de Gaudi. Je pourrais bien mourir avant que mes yeux aient goûté cet architecte de génie, ou vu toutes les beautés que recèle cette Terre. Mais, j'aurais vu la caravane des mauvaises personnes que chantait le monsieur poilu de Montjuic. Et pas des moindres, je dois dire.

La route me ramène à la tragique réalité du moment. Dans peu de temps, les hommes de Zéphyr se lanceront à ma poursuite. Je n'ose imaginer ce qu'il adviendra de la jumelle d'Ozereth. Elle devra être futée pour ne pas éveiller les soupçons de son prétendu protecteur. Que j'aimerais connaître son nom ! Si le nom d'Ozereth ressemblait à un nom de fleur, le sien doit ressembler à un nom d'oiseau ou de papillon. Un papillon de nuit, peut-être, car ici, c'est encore la nuit.

Dans mon rétroviseur apparaît une voiture dont le conducteur fait clignoter les phares. Mon cœur frappe ma poitrine tout autant que mes tempes. J'imagine qu'un clou tente de se frayer un chemin vers mon cerveau, comme un cancer en phase terminale. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression que la drogue de l'injecteur recommence à faire effet. M'aurait-elle menti sur la durée de l'antidote ? Si tel est le cas, je risque de perdre le contrôle et de m'écraser en bas de la falaise qui surplombe l'océan. Je réalise soudain que j'ai le sens de la tragédie : tout est voué à la mort. Ce n'est pas si grave, après tout, car après la mort, il y a la mort.

Puis la voiture me dépasse et je vois une jeune femme qui fait des moulinets avec ses mains pour signifier que je suis fou. Elle ne peut pas si bien dire. Elle prend de la vitesse et s'éloigne, pendant que je me dis que j'ai peu de sommeil à mon actif, ces derniers temps. Je vis une vie avec Abraham la nuit et une autre le jour. La conductrice voulait me faire savoir que je zigzaguais sur la route. Mais hélas, je ne peux me permettre de m'arrêter pour roupiller. Je me donne quelques bonnes claques sur les joues et ouvre les fenêtres. Du coup,

le vent se met de la partie et me fouette le visage.

Tout cela à cause de ce livre de poésie que j'ai en quelque sorte hérité d'Ozeret, écrit par un obscur poète. Zéphyr a nié son importance, mais j'ai deviné les messages dans ses lettres. Merci à Google traduction parce que pour moi, c'était du charabia. Et maintenant, je viens d'hériter d'une vieille voiture. Ce cadeau pourrait bien être empoisonné, comme le couscous. Contrairement au livre, je ne pourrai pas la cacher dans ma poche. Et d'ailleurs, ce livre, je ne l'ai plus. Je l'ai laissé à Abraham. Bien caché entre deux planches de bois, dans son fidèle sac de plastique. Une cachette dans un égout humidifié par les eaux d'écoulement du cimetière de Barcelone qui, tel un ciel nuageux, se trouve juste au-dessus.

Malgré qu'il ait été farci aux somnifères, mon repas m'a sustenté. Une bonne marche me fera du bien. Je décide donc de laisser la voiture dans une rue obscure du quartier bordant le parc Güell. Obscure non pas à cause de la nuit, car elle s'écarte devant le soleil levant, mais parce qu'elle est bordée d'arbres qui forment une voûte magique. Dans la voiture, l'horloge indique maintenant quatre heures quinze du matin. Je me gare entre deux véhicules, me disant qu'ainsi, la petite Renault rouge attirera moins l'attention que si je l'abandonnais près de la plage. De là au terrier, c'est tout de même une bonne marche que j'ai sous-estimée. C'est ce que je réalise en arrivant à proximité du port de Barcelone, au bout de la Rambla. J'ai les pieds en feu et la tête qui semble vouloir se faire grosse. À moins que ce ne soit le stress.

Mentalement, je calcule la distance. Si j'en crois ma vitesse de marche, qui selon moi se situe à environ 5 km/h, et le temps écoulé, ce devait être un trajet de plus de 6 kilomètres. Moins que je ne le pensais, finalement. Cela m'a semblé 15 kilomètres. Le ciel s'assombrit de rose. Est-ce le présage d'un jour meilleur, ou un mauvais signe ? Le rose semble incertain de l'avenir. Le soleil qui va se lever pourrait bien me rapprocher de la nuit.

25e tableau

Je trouve suffisamment d'énergie pour terminer les quelques mètres qui me séparent de l'entrée de notre quartier général. Et même une hargne suffisante pour envoyer un gros rat contre un tronc d'arbre, à l'aide d'un coup de pied digne d'un footballeur. Mais j'ai aussitôt regretté ce geste gratuit contre un animal si mal aimé.

En arrivant dans le tunnel, je siffle, je frappe sur la paroi avec une pierre, puis j'appelle Abraham. Mais rien. Pas même une lueur d'espoir pour m'accueillir. J'avance tout de même à tâtons, car je jouis maintenant de quelques semaines d'expérience pour me déplacer dans ce tunnel maudit. Je sais que je dois franchir une vingtaine de pas à l'aveugle. Au bout de vingt : que le noir le plus noir et un silence qui n'est troublé que par la musique du vent dans ce didgeridoo de géant.

Reprenant mon esprit vacillant en main, mes doigts fouillent l'obscurité dans l'espoir de trouver l'abri de fortune de mon infortuné ami, mais je le fais aussi dans la crainte de trouver un corps inanimé criblé de balles. Quel vacarme cela a dû faire avec l'écho ! Sur le point d'abandonner ce vain tâtonnement d'un douloureux présent, ma main rencontre ce qui semble être tout ce qui reste de son monde : un bout de chandelle. Elle n'est pas seule, car un carton d'allumettes entouré d'un cellophane y est fixé avec une vieille ficelle. Je la redresse et tente de l'allumer nerveusement. Pour y arriver, je dois m'y prendre à trois reprises. La lueur de la bougie est éclairée par une myriade d'étoiles de poussière soulevée par mon souffle et mes mains. Outre ces artéfacts, tout a été nettoyé. Voilà qui me rappelle avec effroi les nettoyeurs des histoires d'espionnage. Bien entendu, pas de trace du livre. La lumière vacillante me permet de mesurer l'étendue du vide et la noirceur qui règnent tout autour. La fatigue me submerge, comme appelée par la nuit. Je m'étends sur le sol humide, la chandelle à ma droite.

Comme si je regardais les nuages dans le ciel, mes yeux suivent les contours des petites stalactites, des fissures et des incrustations dendritiques. Puis, des lignes se mettent à danser et former des lettres. En tremblant, je me redresse et approche la flamme de la surface du plafond : c'est une adresse. Je prends le papier contenant celle du médecin qui doit m'enlever l'injecteur et écrit avec le bout des allumettes brûlées : 312 c. de Corsega, Can Baro.

C'est noir comme un piège qui sent à des kilomètres à la ronde. Et le temps qui passe ! Il me faudra trouver l'endroit et donc, demander ma route. Si cette inscription est l'œuvre d'Abraham, il pensait peut-être que j'aurais un GPS et une voiture ? Quoi qu'avec de la chance, je pourrais retrouver la voiture cachée près du parc Güell. La marche m'a certes fait perdre des kilos, mais aussi, un temps précieux. Si je ne veux pas que ma tête explose comme un presto, je dois me remettre en route. J'ai déjà l'estomac dans les talons, mais hélas, je n'ai ni argent ni porte-monnaie.

Avant de partir, je retire mes souliers pour me reposer les pieds que je masse avec satisfaction, presque en ronronnant. Puis, sans crier gare, le sommeil me saisit. Une sieste sans rêve et surtout, sans cauchemar, cette fois. Je me réveille en sursaut et me frappe la tête sur le sommet de l'égout, avant d'être projeté sur le sol, comme si j'étais une balle de ping-pong. Ai-je grandi durant mon sommeil ? Ce n'est qu'après avoir récupéré mes esprits que je sors au grand jour. Les bras de Morphée m'ont fait manquer la chaleur de l'astre du jour, qui projette ses rayons dans le fond du tunnel. Regaillardi par ma sieste, c'est au pas de course que j'apparais au soleil, tout en protégeant mes yeux de son ardeur. Il est déjà haut dans le ciel et je réalise que j'ai eu le malheur de dormir trop longtemps.

En marchant d'un pas très pressé, je fais le point sur la situation. D'abord, rien ne semble avoir changé dans l'environnement immédiat. Les arbres ont la même dimension, comme celui tant aimé par Abraham, cet arbre douillet qui remplit — ou remplissait, devrais-je dire — son matelas de nuages. Et ce rat à l'oreille échanquée qui sort le museau du drain pluvial... Je n'ai donc pas dormi des années.

La tension me fait parler seul : en français, en catalan, en anglais et même en hébreu. Du moins, pour

les quelques mots que je connais dans cette langue. Je suis recherché par Zéphyr, peut-être même par la polizia, j'ai un injecteur dans le cou qui ne demande qu'à faire éclater ma cervelle, Abraham est peut-être mangé par les rats — non, j'aurais trouvé son corps —, et sans compter les mauvais coups que Zéphyr s'apprêterait à réaliser si j'en crois ce que j'ai trouvé dans le livre de poésie. Je l'avais oublié, celui-là. Je pense à ce livre comme s'il s'agissait d'une personne. Et puis je pense à Antonio Machado et Juan Manuel Serrat, dont j'ai vu la maison natale sur l'avenue du poète Cabanyes. Y a-t-il un lien entre ces trois êtres historiques ? Je dis trois, car je considère Manuel de Cabanyes comme un personnage bien présent. Le seul de ces trois encore vivant est Juan Manuel Serrat. Je serais bien curieux de me trouver devant lui pour le confronter.

Où est le livre, maintenant ? S'il y a quelque chose que je pouvais utiliser contre Zéphyr, c'est bien ce livre et ses passages secrets. Il a feint le désintérêt, mais je ne suis pas dupe. Je sais ce que j'ai vu autant que lu. Lorsque les mots parlent, ce sont des images qui nous assaillent.

Absorbé ainsi par mes pensées, je ne vois pas les kilomètres défiler sous mes souliers déjà usés. Ma semelle est rendue si usée, que je sens les moindres cailloutis que mes pieds croisent sur la route. Je marche rapidement en regardant sans cesse derrière moi. Puis comme une oasis, la voiture rouge apparaît devant moi. J'ai une soif terrible et un mal de tête douloureux. Mais je n'ai pas le temps de réfléchir à cela. C'est avec appréhension que je regarde l'heure sur le tableau de bord : 10 h 40 ! Je n'ai pas marché assez rapidement. Il ne reste qu'environ trois heures. Ce mot approximatif, « environ », me fait peur. Je ne marchais pas seulement sur le radar, mais sur le pilotage automatique. Cela devrait néanmoins suffire pour retrouver Abraham. À condition que ce soit bien un message d'Abraham et que l'adresse indiquée soit bonne.

Il y a heureusement une carte de Barcelone dans la voiture. Après de longues minutes à l'examiner, je trouve la rue de Corsega... dans le quartier Can Baro. Ce n'est pas très loin du parc Güell et j'y arrive rapidement malgré les sens uniques. Je passe lentement devant l'adresse et constate que les rideaux sont tirés. Comme mes traits, que je me dis en me regardant dans le rétroviseur. Je descends de la voiture et m'approche lentement de la porte. Préférant jouer de prudence, je regarde d'abord par les fenêtres ; je peux voir une petite lampe allumée sur une table. Je fais le tour du pâté de maisons et marche dans la ruelle, tous mes sens à l'affût. Je me faufile jusqu'en arrière en longeant la clôture et reconnais la voiture de service de Roberta qui est garée dans la cour. Jubilant, j'ouvre la porte de la maison sans m'annoncer et m'engouffre dans la pénombre de l'appartement. Puis une douleur, qui m'est maintenant si commune, suivit de la nuit, tout aussi familière.

26e tableau

Je suis réveillé, mais je garde les yeux fermés. J'ai peur de ce que je pourrais voir. Une douleur lancinante à l'occiput m'indique que quelqu'un m'a assommé par-derrière. Avec une certaine appréhension, je finis par ouvrir les yeux. Abraham est à mes côtés. D'abord, je ne le reconnais pas, car il est tout propre. Il a surtout la barbe bien taillée, de même les cheveux coupés et peignés. Seuls ses yeux rougis et ses longs cils le trahissent. Enfin, la clé qu'il porte autour du cou est devenue étincelante. Est-ce son avenir qui s'est embelli ?

Il me sourit et pendant un court instant, je crois me réveiller d'un cauchemar. Non sans douleur, je me redresse dans le lit. Tout mon corps est courbaturé, comme s'il avait été plié et placé dans une boîte trop petite.

— Tu as de ces façons d'accueillir tes amis, toi !

— Désolé pour le coup, mais nous te croyions mort. Roberta est venue me chercher. Elle a eu fort à faire pour me déloger, mais elle m'a convaincu, à la condition que je puisse laisser un petit mot discret, au cas où. Je me suis bien amusé à faire confondre les lettres avec les dessins de la moisissure. Je me suis senti créatif. Et maintenant, nous sommes en sécurité dans la maison de Roberta.

Parlant d'elle, la voilà qui arrive avec un bol de gaspacho bien froid. Un peu méconnaissable sans son uniforme, elle porte un vieux jean et un t-shirt du FC Barcelone. Elle dépose le bol sur la table de chevet et me dit :

— Je crois que ton ami Abraham y est allé un peu fort avec mon bâton de criquet.

— Pas besoin d'ennemis avec un ami comme cela !

Visiblement ils ne connaissent pas l'expression, car ils se regardent en haussant les épaules. Pour eux, il y a plus important : moi, et surtout Zéphyr.

— Alors ? Quelle est l'heure juste avec Zéphyr ?

— L'heure juste ? Je... euh...

La cuillère de la délicieuse gaspacho à un centimètre de ma bouche qui salive, je cesse de parler. Les yeux effarés, je cherche le temps. En me redressant, je tire le bras de Roberta pour regarder sa montre.

— 13 h 30 ! Mes pantalons ! L'adresse du vétérinaire de Zéphyr ! Dans ma poche ! La drogue de la souffrance ! Comme dans Harry Potter...

Ni l'un ni l'autre ne comprend mes balbutiements. Tout en me rhabillant, je tente de rassembler mes esprits. Sans jeux de mots... La bouche pâteuse, j'explique que Zéphyr a logé un injecteur dans mon cou qui n'attend que le moment de m'exploser la tête, soit dans une trentaine de minutes, si mes calculs sont exacts. Je pointe frénétiquement l'injecteur lové sous ma peau, bien protégé. Les deux le touchent en se regardant d'un air stupéfait, en souriant presque. Ils ne sont pas sûrs de bien saisir la gravité de ce que j'éructe. Je me lève et fouille dans les poches de mon pantalon. En découvrant que celui-ci est fraîchement lavé, mes épaules s'affaissent tandis qu'eux haussent à nouveau les épaules, comme pour s'excuser d'avoir voulu décontaminer mon linge. Je retrouve une informe boulette de papier coincé dans le fond d'une des poches et la déplie avec une infinie précaution, comme s'il s'agissait d'un parchemin de la mer morte. Ma paupière droite tressaillant avec insistance, je plisse les yeux pour masquer le tremblement et lis à voix haute :

— Elle a écrit : « Clinica Veterinaria Erotics ». Drôle de clinique, que je dis en me frottant les yeux d'une main.

Roberta saisit le papier en fronçant les sourcils et corrige :

— Non, c'est « exotique »... Clinique vétérinaire exotique, dit-elle en notant l'adresse sur son cellulaire : 423 Carrer De Balmes. Mais, pourquoi une clinique vétérinaire ? Pour tes animaux de compagnie ? demande-t-elle d'un air goguenard en feignant de se gratter. Et pourquoi pas l'hôpital tout prêt ?

Rassemblant à nouveau mes idées, je prends une grande inspiration je réponds :

— Vous ne comprenez rien ! Il y a un injecteur dans mon cou et la sœur d'Ozereth a demandé de m'y rendre pour me le faire retirer ! Trop dangereux de me rendre dans un hôpital. J'ai trente minutes devant moi, peut-être plus, peut-être moins ! Alors, pas de temps à perdre !

Comme s'ils avaient eu une révélation, ils tripotent encore une fois mon cou, l'air fasciné devant cet instrument de torture dernier cri. Semblant finalement de réveiller, Roberta reprend son cellulaire.

— C'est vers l'ouest. Nous aurons besoin de rouler vite et c'est l'heure de pointe du midi. Juste avant la sieste. Pour un conducteur normal, c'est trop court, dit-elle en me regardant gravement.

Puis elle se lève, se place devant l'escalier qui va au palier supérieur et crie :

— Felicia ! Tenim una carrera per fer !

— Qui est Felicia ? que je demande à Abraham qui lui, me soutient pendant que j'enfile une chemise à carreaux. Et pourquoi parle-t-elle de course ?

— C'est sa conjointe : Felicia. Elle est coureuse automobile et elle lui dit qu'il y a une course à faire, répond-il en souriant. C'est leur code. Viens ! Je l'ai vue à l'œuvre : c'est une championne. Ce sont eux qui sont venus me chercher. Nous allons tout t'expliquer.

Je me penche pour lacer mes souliers, mais soudainement, une onde de choc me cloue au sol. Une onde de choc... une vague... non, un tsunami. En proie à de violentes secousses, je tombe à la renverse. J'embrasse le parquet de céramique et me sens comme si j'étais aussi aplati qu'une feuille d'arbre à la fin de l'automne ; l'antidote commence à ne plus faire effet. Visiblement, j'ai sous-estimé le temps qui s'est écoulé depuis que je l'ai avalé. Je sens des bras me soulever, vois Abraham qui me regarde avec inquiétude et deux femmes en plein contrôle de leurs émotions. Je me sens léger comme une feuille de papier. Roberta donne des ordres à Félicia qui arrive en trombe. Je suis paralysé et il me semble que je survolerai mon corps d'un moment à l'autre.

Ils me transportent par les membres et m'installent dans la voiture de Roberta, sur la banquette arrière, à côté d'Abraham. Tout se bouscule. Félicia se retourne vers moi en conduisant. Avec ses gros verres fumés, elle ressemble à une énorme mouche. D'une voix douce, elle me parle en catalan, mais je ne saisis que de lointains échos. Elle enchaîne quelques mots en français, mais elle est loin d'être aussi douée que Roberta. À ses côtés, celle-ci lui transmet les indications, comme une copilote. À nouveau, tout se bouscule. J'entends les pneus crier au meurtre. Elles n'en sont pas à leur premier rallye, que je me dis cela en tremblant de tous mes membres. Je me vois sur le siège arrière. J'ai l'air d'un ridicule pantin en sueur. C'est comme si je commençais à mourir et à sortir de mon corps.

27e tableau

J'ouvre les yeux une nouvelle fois, irrité. Quand me laisserez-vous dormir ? Mon caractère commence à ressortir. Je vois un ciel bleu avec des nuages. Suis-je encore dans mon corps ? Est-ce que je suis mort ? J'approche dangereusement de ma neuvième vie, comme ce velu Gzarim. Je penche la tête et vois des murs avec des affiches, dont une montrant les principales espèces de perroquets : « Rarest parrots of the world ». Je reconnais l'oiseau de Zéphyr ; pas vraiment lui, mais sa race. Je réalise avec soulagement que le ciel bleu se trouve à être un plafond, tandis que les nuages sont peints. En fait, je suis couché sur une civière bordée par d'épaisses sangles de cuir. On dirait des courroies faites pour des gorilles.

Tout près, j'entends parler en catalan, langue qui m'est devenue familière. Prudemment, je palpe mon cou et constate qu'un gros pansement recouvre l'endroit où se trouvait l'injecteur. Comme je n'ai plus mal à la tête, je la tapote pour voir si elle est toujours là. Je ris intérieurement, car cela risque de devenir un tic nerveux : palper mon pouls, mon cou, ma joue, mon crâne, ma mâchoire. Que de coups reçus ! Puis je reconnais les voix d'Abraham et de Roberta qui discutent sur un ton amical.

Les yeux fermés, je récapitule : je ne suis pas mort ni en prison et j'ai des amis. Voilà de quoi me ressusciter ! Je me redresse vivement, prêt pour LE combat de ma vie. Prêt à en découdre avec ce Zéphyr. En me levant, mes jambes défontent et je m'écrase lamentablement sur le sol de céramique. Décidément, j'en prends une habitude. J'ai la tête entre une poche de biscuits pour chiens et un sac de graines pour oiseaux. De toute évidence, je suis dans cette clinique vétérinaire. J'entends des animaux miauler, japper, crier, grogner et chanter. Leur compagnie me rassure.

J'ai mon cerveau, mais pas toutes mes jambes, semble-t-il. Avec difficulté, j'essaie de me relever, mais mes muscles se rebellent, me jetant à nouveau sur le sol. Le bruit attire quatre personnes qui accourent aussitôt pour m'aider à m'asseoir sur une chaise.

— Ça va ? demande un homme en blouse blanche et arborant un gros écusson sur lequel figurent un perroquet et un lézard.

Je dévisage ce vétérinaire, vraisemblablement un ami d'Ozereth et de sa sœur. Proche, peut-être ? Le chanceux ! Je revois cette rousse avec qui tout a commencé. Alors que Roberta se penche pour me parler, je suis dans la lune, et cela, dans tous les sens du terme. Mais elle me brasse tant que je reviens sur Terre.

— Désolé. J'ai la tête qui tourne, un torticolis et mes muscles me font mal. C'est comme si j'avais couru un marathon et qu'on m'avait gratifié de la bastonnade au passage. Et j'ai la bouche comme une boule de pâte bien pétrie, dis-je en touchant mes lèvres. Mais à part ces désagréments, je vais bien.

— C'était moins une, en tout cas. Une minute de plus et vous deveniez aussi actif qu'une carotte, dit le vétérinaire en vérifiant ma température et le pansement. Xavier Valls, pour vous servir, se présente-t-il en tendant la main.

— Moi, c'est William Cohen. J'aime Gzarim ; c'est le mot hébreu pour carotte et c'est aussi le nom d'un chat que j'ai eu. Alors, il y a pire que cela.

— Vous allez bien ? demande l'homme en mettant sa main sur mon front pour vérifier ma température.

— William a vécu de grosses émotions. Il a eu de la douleur et sûrement quelques commotions cérébrales, dit Abraham en simulant un coup de poing sur la mâchoire.

— Je crois plutôt que ses nocicepteurs ont été un peu trop stimulés, indique Xavier en se tournant vers les autres.

— C'est que vous venez de parler de carotte, dis-je en prenant le verre d'eau que me tend Abraham, lequel en échappe volontairement la moitié sur mon visage... pour me réveiller, prétend-il en m'essuyant.

— Oui. Ce mot m'est venu spontanément. Vous étiez à un cheveu de devenir un légume, reprend le vétérinaire en passant une main dans ses cheveux. Certains animaux aiment les carottes. Je connais au moins un perroquet qui les aime. Et une rousse...

À l'évocation de cette couleur, je renverse l'autre moitié du verre d'eau sur moi. Disons que mes lèvres insensibles n'ont pas aidé. Je regarde ses cheveux et ma bouche se coince sans que je puisse articuler un mot.

— C'est à cause de l'anesthésie locale. Une dose pour un orang-outan. C'était peut-être un peu fort, finalement. Vous êtes grand et j'ai probablement surévalué votre poids... Qu'est-ce que vous regardez ainsi ?

— Vos cheveux... Ils sont roux. Comme les carottes... Comme Ozereth...

— Évidemment : c'est ma sœur ! Du moins, je le crois. Je ne lui parle plus depuis longtemps, mais quand même...

— Était...

— Pourquoi était ?

— Elle est morte noyée. Par Zéphyr... que je lui dis en mettant ma main mouillée sur son épaule.

Décidément, la famille n'est pas très connectée. L'air stupéfait, il regarde Roberta qui lui confirme mes dires par un triste hochement de la tête. Tournant le dos pour essayer une larme, il enchaîne en disant :

— C'est terrible ! Je savais que cela arriverait tôt ou tard. Je désapprouvais le projet utopique de Zéphyr et je n'aimais pas la façon dont il les traitait. Une servante et une danseuse... Des esclaves ! Je n'y allais plus que pour soigner ses animaux : un léopard, un perroquet, des faucons et d'autres. Il disait que j'étais le meilleur. Je continuais pour elles et pour avoir le plaisir de les entrevoir. Avec ses menaces à peine voilées, il ne me donnait pas le choix. Il pouvait détruire la réputation de ma clinique et me ruiner par la même occasion. Il m'a fait vérifier l'efficacité de sa drogue de la douleur sur certains de mes animaux. Des animaux malades...

— Et pour les humains ?

— La vocation de cette substance, c'est seulement de faire souffrir. Ce qu'elle fait très bien. Mais dans certains cas, cela peut tuer. Vous êtes passé à un cheveu du végétarisme et à une circonvolution de la mort.

— Belle image. Je confirme que cette drogue infernale est efficace. Et je suis curieux de savoir comment cela fonctionne. Vous semblez en connaître beaucoup à ce sujet...

— Ce sont de puissants stimulateurs de nocicepteurs chimiques. C'est fascinant ! Les nocicepteurs chimiques sont sensibles à une large variété de molécules. Un savoureux mélange de stimulants comme la capsaïcine, l'acroléine et de toxines d'araignées. On y trouve aussi un ingrédient chimique qui empêche la production des endorphines et de l'enképhaline. La drogue est d'autant plus efficace quand les hormones sexuelles sont en faibles quantités. Celles-ci protègent contre la douleur. Les recherches ont démontré un lien entre les deux... Sans vous offenser, je crois que Zéphyr a vu en vous un bon candidat. À l'heure qu'il est, il vous croit probablement dans un pot de terre.

— Pas mal pour un vétérinaire. En revanche, je ne crois pas que je vous confierais mon chien.

— J'ai eu un diplôme de la faculté de médecine vétérinaire puis un autre en chimie. Je dois dire que j'étais plutôt doué en science, dit-il en montrant les cadres accrochés sur le mur. Puis, j'ai répondu à une offre d'emploi qu'un de mes professeurs avait portée à ma connaissance. Je crois qu'il connaissait Zéphyr, car tout

a été très vite. D'ailleurs, il œuvrait déjà dans le domaine médical, alors il avait des contacts. Il m'a engagé et plus tard, avec son accord, j'ai fait venir mes deux sœurs d'Israël. J'ai travaillé à la mise au point de certaines armes chimiques, dont celle dont tu as fait l'expérience, termine-t-il en baissant la tête en signe de contrition.

— Comme Mengele et Hitler ? dis-je avec dégoût. Ce messie nouveau genre a utilisé les mêmes méthodes qu'Hitler !

— Tu es donc complice de Zéphyr ! l'accuse Abraham.

— Moi, je ne suis plus certaine de pouvoir lui faire confiance, dit Félicia. J'ai vu de belles araignées dans son vivarium et des scorpions aussi. Nous pourrions tester leurs venins sur lui pour le faire parler.

Approuvée par Roberta, l'idée est aussitôt entérinée par Abraham et moi. Du coup, les yeux de Xavier s'arrondissent, l'air de vouloir sortir de leurs orbites.

— Non, pas ça ! Je l'ai fait contre mon gré, je le répète ! Nous étions, mes sœurs et moi, comme des otages. Pourquoi Ozereth et pas Zamiar ? Zéphyr croit m'avoir sous son contrôle. Toute ma vie était hypothéquée par lui. Mais je n'attends que le moment de lui faire regretter tout ce qu'il nous a fait subir.

— Zamiar ? Vous voulez dire que c'est le nom de votre autre sœur ?

— Oui... C'est le mot hébreu pour chant. Car elle sait chanter et surtout, danser. Et comment avez-vous connu Ozereth ? Sauf en de rares occasions et seulement pour errer comme une âme en peine dans cette ridicule volière pour papillons vivants, elle ne sortait presque jamais... Je l'avais prévenue de faire quelque chose pour arrêter ce fou. Et elle a payé de sa vie, lance-t-il heureux de porter l'attention du groupe sur ses sœurs plutôt que sur lui.

J'ai le souffle coupé. Alors, elle a voulu arrêter Zéphyr en lui volant son livre si précieux. Pourtant, il a tant d'autres ouvrages infiniment plus précieux. Cela renforce mon idée à l'effet que ce livre cache un secret que j'ai partiellement décrypté. Et pourquoi moi ? Était-ce seulement le hasard ? Cela aurait-il pu être un autre ? Y a-t-il seulement eu quelque chose entre nous deux ?

— C'est d'ailleurs là que je l'ai vue la première fois, que je précise les yeux dans le vide. Elle m'a choisi. Après m'avoir vu avec les papillons et les fleurs, elle a peut-être vu en moi une âme sœur. J'aime le croire, car je suis un romantique. Sans savoir si je devrais lui en vouloir ou en être flatté, son parfum d'épices habite encore mon cœur. Elle a volé mon porte-monnaie et m'a retrouvé chez moi pour me remettre un livre. Elle a aussi volé mon âme...

Je réalise que j'ai peut-être parlé un peu trop en dévoilant un pan intérieur de ma personnalité et mon côté trop émotif. Une petite gêne s'installe au sein du groupe réuni autour de moi. Abraham, qui semble fouiller dans son encyclopédie mentale, lève timidement le doigt, comme pour rompre le silence :

— Cela me rappelle un autre poème de ce québécois, mort en 2009. Celui que j'ai rencontré au Québec lors d'un colloque...

— Le même que celui du vent du Nord avec ton didgeridoo ? Le texte de René Codère ?

— Oui. C'est de lui, répond-il avant de poursuivre de sa voix suave :

« La femme est une fleur qui pare le jardin.

De notre humanité, un sourire, un matin,

Une brise légère, un oiseau qui babille,

*Un papillon volage étreignant la ramille,
Un souffle de parfum, un baiser sur le front,
Une larme qui tombe, un regard qui dit non,
Une étreinte sauvage et un cœur qui palpite,
Un nuage qui passe avec le ciel pour gîte... »*

— Eh bien ! c'est ce que m'a laissé ta sœur : un parfum, un nuage et surtout un livre d'un obscur poète : Manuel de Cabanyes. Ce nom vous dit quelque chose ? que je demande à Xavier.

— Non, je ne connais pas... Mais Zéphyr a des pièces très précieuses. Peut-être faisait-il partie de sa collection ?

— Celui-là n'était pas si rare, selon ce qu'un libraire m'a dit. Il y a d'ailleurs une rue Cabanyes dans le quartier Poble-Sec. C'est étonnant que peu de personnes le connaissent. Puis des hommes de Zéphyr sont venus chez moi pour le réclamer. Je leur ai parlé de la rousse et elle est morte peu après... Puis, j'ai dit que je l'avais vendu à ce pauvre libraire. Et par ma faute, il est mort lui aussi. Je croyais bien que je serais le prochain.

— À propos de raretés, intervient Abraham, j'ai dans les miens un exemplaire pas piqué des vers.

— Tu parles de tes livres moisis et miteux ? Sans vouloir t'offenser, j'ai bien peur qu'ils ne vailent plus rien, mon ami.

— Celui dont je te parle n'était pas dans l'égout. Et sache que pour moi, ces livres valent plus que les étoiles. Je parle plutôt d'un recueil mythique écrit dans le califat de Cordoue. Avec cela, nous pourrions attirer Zéphyr...

— Et où est ce trésor ? que je demande, sceptique.

En nous montrant la clé à son cou, Abraham nous explique que le livre est en sûreté, dans un classeur de l'université. Il y est depuis quatre ans, dans le fond d'une voûte poussiéreuse utilisée pour garder des cartes et des microfiches. Il a fait promettre à un de ses collègues de l'y garder jusqu'à son retour. Le livre a été écrit par un médecin du nom de Hasday Ibn Shaput, qui a soigné le calife Abn al-Rayman III. Juif, il avait appris l'arabe, le roman et le latin, et jouissait d'une grande renommée chez les musulmans de Cordoue.

Il précise qu'être juif dans à Cordoue n'était ni une menace ni un malheur. En fait, dans l'histoire de la diaspora, c'est pendant les Omeyyades de Cordoue qu'ils connurent la plus longue période de tolérance. Pendant trois siècles, ils n'ont subi aucune persécution. C'est pourquoi Shaput a certainement une grande signification pour Zéphyr. Qui plus est, ce Ibn Shaput a retrouvé la formule d'une substance perdue depuis sept siècles : la thériaque, réputée pour soigner les douleurs les plus graves. Cette potion a réussi, semble-t-il, des guérisons dites miraculeuses. Ce remède était aussi un puissant contrepoison et les apothicaires disent que la thériaque guérissait les morsures d'animaux venimeux. Le livre, dont l'existence tient plus du mythe que de la réalité, est un traité de ce remède miracle. Si Zéphyr en connaissait l'existence, sûr qu'il ferait tout pour le posséder et nourrir sa fascination pour la médecine et les poisons. Même qu'il en perdrait la raison, d'autant plus que cet ouvrage rappelle la symbiose entre les juifs de Cordoue et les musulmans.

— Vous vous rendez compte ? termine Abraham en nous regardant. Un livre écrit par LE mythique Hasday Ibn Shaput ! Zéphyr a une fascination malade pour Cordoue, ses rituels et ses sacrifices. Jamais il ne pourra résister à cela.

— Son intérêt pour les cérémonies expliquerait pourquoi il me voulait dans son organisation, dis-je, sans réaliser l'importance de ce médecin de Cordoue. Il disait que j'étais un descendant des Cohanims et que

le pouvoir d'être Cohanim se transmettait de père en fils.

— Petit détail qui m'est revenu en mémoire : les Cohanims ne peuvent être en présence d'un mort. Si cela se produit, il est réputé impur. À moins qu'il ne connaisse d'anciens rituels de purification qui aujourd'hui, ne sont plus utilisés. Si Zéphyr l'avait su, tu serais mort depuis longtemps, et sûrement dans d'atroces souffrances.

Je reste silencieux pendant que ces quatre personnages atypiques me regardent. Seuls les cris d'animaux troublent ce moment. Roberta rompt le silence en disant :

— Tout cela est bien intéressant, mais nous reparlerons d'histoire plus tard. Je ne veux pas m'enraciner ici.

— Nous devons tous partir, renchérit Xavier. Nous devons trouver un endroit qu'ils ne connaissent pas, un endroit où nous pourrions décider ce qu'il faut faire pour l'arrêter. Toutes les suggestions sont acceptées.

— Et pourquoi ne pas utiliser Xavier comme otage ? suggère Abraham en regardant le Dr Douleur avec animosité.

— Vous savez, se défend ce dernier, j'aurais pu le prévenir de nombreuses fois depuis votre arrivée ! Surtout quand William dormait et que vous discutiez de religion et de politique. J'aurais même pu libérer la totalité de la drogue qui restait dans son corps. Sa tête serait devenue rouge comme une tomate, il aurait explosé comme un fruit trop mûr et ne serait déjà plus de ce monde.

— Il n'a pas tort, dis-je. Et nous ne pouvons pas rester ici. Comme il pourrait servir, nous l'amènerons avec nous. Sauf que nous n'avons nulle part où aller.

— Ils vous connaissent, dit Roberta. Surtout vous, William et Xavier. Abraham est méconnaissable et moi, je ne suis pas certaine qu'il me connaisse. Quant à Félicia, ils ne la connaissent sûrement pas, ajoute-t-elle en mettant une main sur l'épaule de sa compagne qui était restée silencieuse durant l'échange. Mais je ne suis pas sûre de vouloir lui faire courir ce risque.

— Pas de problème avec moi, rétorque Félicia. Je te suivrai partout, tu le sais bien. Qu'ils me rattrapent pour voir !

— C'est vrai ! Elle est la seule que Zéphyr ne connaît pas et moi je ne peux faire confiance à personne au poste de police. Pour l'instant, j'ai simplement dit que j'avais attrapé un virus. Sachant que c'était moi qui étais responsable du dossier d'Ozereth, il fouille peut-être déjà mon bureau. Quand je dis « il », c'est ce vendu d'Antonio. Si Félicia accepte le risque, nous pouvons aller chez elle. C'est dans la campagne...

— Seulement un détail : ils connaissent vos voitures et les numéros de plaques d'immatriculation, c'est certain. Il est maintenant près de 16 h 30, dit Abraham en regardant l'horloge, et le véhicule de Roberta n'est pas ici. On ne va tout de même pas aller chez elle en autobus.

Félicia, qui écoutait, s'avance pour dire :

— Cela peut s'arranger... On peut en prendre ou, disons... en emprunter une...

Voyant notre incompréhension, Roberta poursuit en lui prenant la main :

— Elle a quelques dons pour se procurer des voitures sans demander la permission... Les plus rapides étaient ses préférées. Et elle le faisait avec vitesse, ajoute-t-elle sans cacher son admiration. Je l'ai épinglée il y a quelques années alors qu'elle tentait de voler un bolide. Cela m'avait demandé des mois d'enquête et

d'interminables visionnements de caméras cachées. Elle a fait de la prison et à sa sortie, j'ai été son agente de probation. Nous sommes restés en contact, jusqu'à ce que nous tombions en amour. Ce ne sont pas des liaisons tolérées, c'est pourquoi nous tenions nos rencontres secrètes. Et je dois dire que cela nous excitait.

Nos regards se portent sur Félicia ; délicate, féminine malgré ses muscles, mais pas de tatouage ; elle ne laisse pas paraître son passé criminel. Ni le fait qu'elle soit l'amoureuse de Roberta.

— Alors pas de temps à perdre ! lance Xavier. Félicia devrait sortir par la ruelle et faire son choix. Il y a quelques bolides stationnés dans la rue et un garage qui semble être laissé sans surveillance. J'y ai vu des voitures sport. Elle en trouvera sûrement une à sa pointure et ensuite, elle viendra nous chercher à l'arrière. J'ai fermé ma clinique lorsque vous êtes arrivés et j'ai renvoyé les animaux et leurs maîtres... Preuve que je suis de votre côté...

— Peut-être vaudrait-il mieux attendre la tombée du jour, dis-je. Nous fermerons les lumières et la nuit nous donnera une longueur d'avance. Je commence à avoir de l'expérience dans la noirceur...

— Je confirme, laisse entendre Abraham.

— Pas de problème avec la conduite de nuit pour moi, dit Félicia. C'est mon moment préféré. Euh... C'était, je veux dire, précise-t-elle en jetant un clin d'œil à Roberta.

Comme c'est beau l'amour, que je me dis en me rappelant les yeux d'Ozereth. Pendant un court instant, un cafard m'attrape au tournant d'un souvenir éphémère. Semblant deviner mes espoirs déçus, Abraham me tape affectueusement sur l'épaule.

— S'ils ne viennent pas nous chercher avant, parce qu'il y a deux voitures devant la clinique, annonce Roberta en écartant discrètement les rideaux. Mais pour le peu que j'en sais, je pense que cela vaut la chandelle d'attendre la nuit. La lune nous guidera. Peut-être une idée de génie nous viendra-t-elle.

Xavier, pensif, ne dit rien. Après la nouvelle concernant sa pauvre sœur, il est apparemment encore sous le choc. Ou il joue le jeu. Pendant que nous attendons la tombée du jour, il s'éloigne en silence pour se rendre dans le quartier des animaux. Je l'entends traîner des objets. Puis, un cri d'étranglement inhumain se fait entendre. Du coup, nous figeons. Avec des images de suicide en tête, nous courrons vers la source du bruit.

— Chut ! Vous allez énerver mes malades, chuchote Xavier. Lui, il vient avec nous.

Sous une lumière tamisée, il a sur son bras, protégé par un long gant, un superbe oiseau de proie qui nous regarde de ses yeux perçants. Je trouve une certaine ressemblance avec le regard de Zéphyr. À côté de lui se trouve une grande cage. L'oiseau arbore de magnifiques striures noires sur un plumage blanc, et un bec puissant. Un bandage entoure une de ses ailes.

— Vous ne pensez tout de même pas que nous amènerons ce volatile avec nous ? Que je demande en osant effleurer une plume, au risque de recevoir un coup de bec.

— Ce n'est pas qu'un volatile ; c'est un faucon pèlerin. Il est particulièrement habile pour attraper des bécasses ou des grives en plein vol. Celui-là pourrait nous être utile, plaide-t-il en offrant un morceau de viande fraîche au bec acéré de l'oiseau.

— Pour chasser ? que je questionne pendant que nous nous regardons tous d'un air perplexe. Serons nous si isolés que nous aurons besoin de l'utiliser ? Une carabine ne serait pas plus simple ?

— Tu n’y es pas ! C’est un des faucons de Zéphyr ! Celui-là a eu une aile brisée... Zéphyr l’a poussé un peu trop. Il est guéri, maintenant, dit-il en retirant le bandage de l’oiseau qui se laisse docilement soigner.

— J’aurais dû y penser ! s’exclame Abraham. La fauconnerie est une des activités préférées des musulmans de l’Espagne andalouse ! Il est donc logique que Zéphyr la pratique aussi. Vous voulez le garder en otage ?

— On peut appeler cela comme cela. Je ne sais pas encore, répond Xavier en lui enfilant un chaperon pour le calmer. Je trouverai bien comment l’utiliser.

Après l’avoir mis dans une cage visiblement trop petite, nous le transportons près de nous, comme un animal de compagnie. L’oiseau ne semble pas apprécier l’exiguïté, car il mord les minces barreaux avec son bec.

— Il n’est pas un peu à l’étroit ? que je demande.

— Effectivement. Mais si je prends sa cage habituelle, nous ne pourrions jamais trouver une voiture assez rapide avec suffisamment d’espace. Nous sommes cinq... Il pourrait se blesser à nouveau, mais c’est un risque à courir.

Nous passons le reste de la soirée à murmurer dans un coin de la clinique, comme si nous redoutions qu’il y ait des microphones cachés. Abraham et moi expliquons à Xavier ces morts qui se cachent derrière les poèmes.

28e tableau

Le soir venu, Xavier remet à Félicia une petite lampe de poche. Alors que ses habits noirs se fondent dans l'obscurité, nous lui transmettons nos recommandations. Sauf qu'elle ne semble pas prendre en considération mon idée de nous dénicher une Ferrari : un peu trop voyant, selon elle.

— Quand tu auras trouvé, lui dit Roberta en chuchotant, tu m'enverras un texto. Pas besoin de mot. Juste une lettre ou un astérisque. Je saurai alors que tu arrives et nous irons te rejoindre dans la ruelle. Pense seulement qu'il faut de la place pour la cage.

Félicia dépose un baiser sur les lèvres de son agent de probation et la quitte en lui lançant un clin d'œil coquin. Elle ressemble à une enfant auquel on aurait donné la permission d'aller jouer au parc. Nous la regardons s'éloigner, jusqu'à ce que nous la perdions de vue. Pour la première fois, je vois la fragilité de Roberta.

Les minutes qui passent nous semblent une éternité. Puis le cellulaire de l'enquêtrice vibre. Elle sursaute et jette un coup d'œil :

— Je savais que ce serait un jeu d'enfant pour elle ! s'exclame-t-elle.

Au même moment, nous entendons un grondement dans le ciel ; un hélicoptère survole la maison. Puis nous entendons des crissements de pneus. Nous ouvrons donc la porte et courrons vers la ruelle en trébuchant bruyamment la cage. La voiture est là pour nous cueillir et nous nous y engouffrons pêle-mêle, comme de maladroitesses patates dans un panier. Alors que la voiture démarre en trombe, Roberta parvient tout de même à se faufiler aux côtés de Félicia, sur le siège avant. Elles se lancent de magnifiques sourires pendant que nous nous serrons derrière, sans ceinture ni banquette, avec un oiseau qui nous transperce les oreilles de ses cris perçants.

— Quelle chance nous avons ! Une Lancia Stratos ! crie Félicia pour avaler le vrombissement du moteur. Rien de moins que la meilleure de toutes les voitures de rallye ! Écoutez-moi ce moteur ! dit-elle en jubilant.

— Je pense que tu pourras la mettre à l'épreuve, car nous avons de la compagnie, dis-je en regardant par la vitre arrière. L'hélicoptère que nous avons entendu est là, dans le ciel.

— Mission acceptée ! lance-t-elle avec plaisir avant de s'engouffrer à toute vitesse dans une ruelle protégée par une voûte d'arbres.

Les pneus crient, le métal grinche et les maisons défilent à une vitesse folle. Alors que nous devons repasser devant la clinique en raison des sens uniques, j'ai le temps de voir le regard ahuri d'un des hommes de Zéphyr.

— Nous allons contourner le parc Güell ; les arbres y sont plus nombreux et l'hélicoptère ne pourra nous suivre. Du moins, en théorie, car pour l'instant, il semble deviner notre route.

— Et il y a moins de circulation dans ces endroits. Il ne faudrait tout de même pas écraser quelqu'un, fait remarquer Roberta en se retournant pour regarder un passant éviter de justesse le bolide. Ça va derrière ? s'enquiert-elle.

Nous sommes coincés les uns contre les autres, mais cela a l'avantage d'éviter que nous soyons ballotés contre les portes dénudées. Effrayé malgré son chaperon, l'oiseau essaie d'attraper de son puissant bec les doigts les plus près. Les miens en l'occurrence.

Roberta donne ses instructions grâce à la carte sur son cellulaire. Ces filles sont au même diapason : j'en suis fasciné. Au moment où nous pensions avoir semé l'hélicoptère, nous le revoions apparaître au détour d'une falaise. Tous en même temps, nous regardons le cellulaire et comprenons qu'ils nous suivent à la trace grâce à celui-ci. Roberta s'apprête à le balancer par la fenêtre, mais Xavier l'en empêche. Il le saisit et malgré les secousses, écrit tant bien que mal sur le clavier.

— Ce n'est pas le temps de visiter Facebook, que je lui fais savoir.

— Très drôle, mais ce n'est pas le temps de blaguer non plus, réplique-t-il sans lever les yeux du clavier. J'envoie un courriel à Zéphyr. Voilà ! C'est fait, termine-t-il en lançant l'appareil par la fenêtre. Il sera content...

Nous ne voyons rien, mais entendons clairement le téléphone se fracasser sur la chaussée. Qu'a-t-il écrit de si important ? Et s'il travaillait encore pour Zéphyr ? que je me demande. Je lui pose la question, mais le vrombissement du moteur et le crissement des pneus m'empêchent d'entendre sa réponse.

Après quelques dos-d'âne qui nous font visiter le grenier de la voiture, je me retourne pour regarder celle qui se trouve derrière : nos poursuivants se rapprochent. Un bras sort de la fenêtre et une main tenant ce qui semble une arme apparaît.

— Peut-on aller plus vite encore ? Ils vont nous tirer dessus ! que je cris à tue-tête.

En terminant ma phrase, je vois un éclair dans le noir ; une balle vient de frapper la carrosserie. Félicia accélère et nous enjambons le trottoir pour nous retrouver dans un champ raboteux parsemé d'oliviers qu'elle évite avec brio. Nos téméraires poursuivants tentent de nous suivre, mais visiblement en vain, car nous entendons leur voiture s'écraser contre un arbre. J'imagine avec plaisir une pluie d'olives tomber sur la carcasse fumante. Plus loin, les oliviers se raréfient, de sorte que nous sommes maintenant presque à découvert. Déjà, j'entends se rapprocher l'hélicoptère qui nous a repérés grâce à la voiture. Ce sera plus difficile, que je me dis en serrant les dents.

C'est à ce moment que Félicia décide d'éteindre les phares. Cela risque d'être encore pire que je le croyais ; nous risquons maintenant de frapper un mur ou un arbre. À la faveur du ciel nuageux et de la nuit, nous sommes certes difficiles à suivre, mais nous fonçons dans le noir. Après quelques secondes, j'arrive à me détendre : elle a l'habitude de rouler dans l'obscurité, ça se voit. Nous réussissons à distancer un peu l'hélicoptère, puis, plutôt que de ralentir, notre conductrice accélère et lance notre bolide vers une masse sombre dont les contours irréguliers se découpent dans le ciel noir. Nous nous regardons sans trop comprendre ; elle veut tous nous tuer, ou quoi ? Quelques secondes et une grande peur plus tard, Félicia envoie la voiture s'enfouir dans un épais bosquet. C'était cela, son plan : elle avait repéré la cachette avant d'éteindre les phares. Devenir invisible et disparaître de la vue. Ça ne doit pas être la première fois qu'elle utilise cette brillante tactique ; une ruse lumineuse.

La secousse est forte, mais cela en valait la peine. Nous sommes au milieu d'un buisson épineux aux denses feuillages, où nous tendons nos oreilles tout en retenant notre souffle. L'hélicoptère s'éloigne puis revient quelques fois pour survoler le champ. Nous ne le voyons pas, mais nous l'entendons.

Après de longues minutes d'attente durant lesquelles nous espérons qu'il n'atterrira pas, le bruit du moteur devient inaudible. Tous à l'unisson, nous poussons un soupir de soulagement ; pas un soupir inodore, car Xavier semble bien aimer l'ail... je le sens ! Odeur qui s'ajoute celles de litière à chinchillas d'exposition dont ses vêtements sont imprégnés.

Nous somnolons profondément lorsque Félicia redémarre le moteur pour faire marche arrière et émerger de notre cachette. Puisque nous ne voulons pas allumer les phares, Xavier offre de sortir avec sa lampe de poche pour nous diriger, question de s'assurer que l'hélicoptère ne s'est pas posé à l'écart pour attendre son heure, comme le chat devant un trou de souris. Il pose la cage sur mes genoux et sort, pendant que l'oiseau me regarde d'un œil menaçant. Félicia roule lentement tandis que Xavier lui indique la voie. C'est ainsi que nous débouchons sur une route de campagne.

Dès que nous y sommes, Roberta fait signe à Xavier de revenir, lequel hésite un court instant en regardant la ville au loin. Félicia repart en trombe sans attendre que la portière soit refermée. Les traces de civilisations étant disparues, nous prenons rapidement de la vitesse. Si celle-ci ne diminue pas, la tension, elle, au contraire, baisse radicalement. Félicia et Roberta lancent même des cris de joie bien sentis, comme si elles étaient dans un rodéo.

Sans prendre le temps de respirer, nous nous engageons sur un étroit chemin de montagne. Ce faisant, nous évitons de peu un profond ravin. Je n'ose plus regarder dehors. Les virages et la vitesse font échapper à Félicia de nouveaux cris appréciateurs. Au bruit des cailloux sur la carrosserie, sa copine et elle gloussent de plaisir pendant qu'à l'arrière, nos os crient de douleur. Puis, nous empruntons un autre chemin encore plus étroit et arrivons enfin à destination ; une charmante demeure en pierres des champs est devant nous. Quelques canards éclairés par les phares de la voiture dorment dans un étang artificiel à moitié asséché.

— Nous voilà chez nous, mes amis : ma cachette ! Je l'ai construite de mes mains avec les matériaux que les fermiers m'ont apportés, lance fièrement Félicia en sortant de la voiture comme si elle venait de faire une promenade du dimanche.

Lentement, avec des contorsions entrecoupées de grognements de satisfaction, nous nous extirpons de notre inconfortable habitacle. Après nous avoir indiqué un hangar délabré, Félicia nous ordonne de garder le silence.

Nous ouvrons les deux grandes portes de bois et poussons la voiture dans l'endroit désigné. Vu de l'extérieur, ce hangar est plus petit qu'il en a l'air. C'est que de chaque côté, des poules cordées sur des étagères dorment sagement sur leurs œufs. Des poussins dorment ici et là, serrés autour de leurs mères. Ailleurs, des orphelins ont été adoptés par une vieille chatte aux oreilles festonnées. Avec tout ce monde, il y a tout juste assez de place pour contourner la voiture. Félicia et Roberta ramassent des œufs qu'elles placent dans un grand panier d'osier. Ceci fait, nous refermons les portes derrière nous sans faire de bruit, après que Félicia eut donné une caresse à sa poule préférée. Nous comprenons qu'elle ne voulait pas les réveiller. À juger le nombre de volailles, cela aurait sûrement réveillé le voisinage et la faune à des kilomètres à la ronde. Elle nous explique à voix basse que pour égayer les fins de mois, elle vend ses produits dans les villages environnants. Cela dit, elle nous assure qu'elle déclare ses revenus à l'impôt.

— La course c'est bien, mais les poules c'est mieux. C'est notre rêve, à Roberta et moi, de nous établir ici, ajoute-t-elle. Dès que ma période de probation sera terminée, en fait. Nous comptons également avoir des lapins...

— Mon ventre gargouille, coupe Abraham.

— Maintenant que tu en parles, je meurs de faim moi aussi, dit Félicia en déverrouillant la porte de son chalet. Est-ce qu'il y a un volontaire pour faire la cuisine ? Les hommes ?

— Je veux bien ! dis-je en regardant les beaux œufs bruns encore tout chauds. Si j'ai de l'aide...

— Je ne demande pas mieux, répond Abraham avec entrain. Cela fait une éternité que je n'ai pas cuisiné des œufs frais ! Les derniers que j'ai fait cuire appartenaient à des pigeons qui nichaient dans la falaise derrière mon égout.

Félicia nous indique une chambre froide bien garnie avec tous les ingrédients souhaités : boudin noir frais acheté au marché La Boqueria, beurre frais et saucisse de lapin. Elle ouvre la porte de son réfrigérateur et sort cinq bières bien froides, offre que décline Abraham. Il accepte cependant un jus, tout comme il demandera une portion d'œufs sans boudin. Pendant que les deux femmes s'assoient à la table en dépliant une carte géographique, Xavier sort l'oiseau de la cage et inspecte son aile. Il retire de sa poche de veston une souris à demi-décongelée que l'animal happe d'un coup de bec. Je connais maintenant l'origine des odeurs de rongeurs senties dans la voiture.

Pour une des rares fois depuis des semaines et même des années, je me sens bien. Avec des amis, dans la campagne catalane, à des lieux de tout danger. Un doute par contre me turlupine : Xavier.

— Au fait, que je lui demande, qu'est-ce que tu as écrit à Zéphyr ?

— Il aime les messages de mort, n'est-ce pas ? Je connais un peu la Bible, moi aussi, et il s'y trouve quelques menaces qui ne sont pas piquées des vers. L'occasion est trop belle.

— Génial ! Je n'y avais pas pensé. Tu avais son adresse de courriel personnel ?

— Tu oublies que je soignais ses animaux. À cause d'eux, il voulait garder un contact étroit avec moi. Comme les parents avec les gardiens de leurs enfants. Et ce faucon est un de ses enfants les plus chers, termine-t-il en regardant affectueusement l'oiseau, occupé à arracher la tête de la souris. Il le considérait comme son fils.

— Et ton message parental ressemblait à quoi ? je demande encore en ouvrant un paquet de saucisses d'agneau qu'Abraham a trouvé dans le réfrigérateur.

Xavier lève les yeux, prend le temps de se remémorer les mots et répète :

*Il fit sortir les habitants, et il les plaça sous des scies,
des herses de fer et des haches de fer,
et les fit passer par des fours à briques ;
il traita de même tous les fils de Zéphyr.*

— C'est de l'Ancien Testament, poursuit-il. Dans la version originale, ce sont les villes des fils d'Ammon. Disons que j'ai légèrement modifié le texte. Si je me rappelle bien, ce joyau provient du deuxième livre de Samuel. L'analogie va lui sauter aux yeux.

— Pas très tendre, en tout cas.

Durant le repas, nous discutons des événements passés : d'Ozereth, du livre, de Zéphyr, du frère d'Abraham, de l'Andalousie, de la musique, de la poésie et de la mort qu'elle transporte, sans oublier Zamiar, cet autre papillon rare. Ce n'est que trop tard que nous convenons qu'il faut à tous une bonne nuit de sommeil. De toute façon, je dors debout. Et Abraham, qui n'est plus habitué aux longs repas, bâille à la lune, que l'on peut voir par la fenêtre alors qu'à l'extérieur, ulule un hibou. Nous sommes en sécurité et rien ne peut arriver. Du moins, le pensons-nous.

29e tableau

Les fidèles zéphyriens sont rassemblés dans une salle ronde dont les murs sont décorés de dessins géométriques de style arabe et d'images de menora. Au milieu se trouve une petite estrade sur laquelle sont disposées trois chaises. Zéphyr est assis sur l'une d'elles. Derrière, sur ce qui semble être un autel, repose un brûle-parfum richement décoré d'une écriture constituée de caractères arabes et hébraïques : c'est le trône de Dieu. Zéphyr se lève et s'adresse à ses sujets.

— Mes enfants, nous sommes ici pour recevoir l'Esprit de Dieu ; le Dieu des trois lunes. La trinité, c'est nous. Prions pour que notre Royaume advienne. Comme vous le savez, les poèmes sont des paroles sacrées. Voici un petit texte écrit par Ibn Sa'id al-Maghribi, vers 1250, tiré d'un de mes livres. Ces mots instilleront la confiance dans notre cause et nos armes divines.

Zéphyr se rassoit, puis un homme s'installe derrière un lutrin et ouvre le recueil de textes devant lui. Il s'éclaircit la voix et lit à voix haute :

Dieu !

Les bannières de tes Chevaliers entourent tes ennemis

comme des oiseaux de proie.

Leurs lances ponctuent les mots écrits par les lames de tes sabres.

La poussière comme le sable fin sèche l'encre.

Le sang le parfume.

Le lecteur, vêtu d'une robe bleue, se rassoit, un sourire empreint de plaisir au visage. Les membres de l'assemblée, vêtus pour leur part de robes blanches, se recueillent pour mieux goûter ces divins mots. Pour peu, on se croirait dans un saint monastère. Zéphyr s'apprête à se lever pour clore la cérémonie lorsque son téléphone cellulaire vibre, le ramenant à la vie terrestre. Normalement, il ne répond pas. Mais avec la fuite de William et son vétérinaire disparu, il n'a pas le choix.

Il s'agit du message envoyé par Xavier, dans la voiture. Zéphyr le lit en serrant les dents, puis la rage le submerge. Pour la première fois, on le met au défi. Sa cause est trop importante pour ne pas réagir. Comme le lion de Salma qui se réveille, il va sortir les griffes. Ses fidèles, qui attendent le mot de la fin, le regardent bouillir sans comprendre. Un craquement résonne dans la salle et des morceaux de cellulaire, ainsi que quelques gouttelettes de sang, tombent sur le sol. Ses fils et lui-même sont menacés.

30e tableau

Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner aux œufs, nous nous installons autour de la table. Nous comprenons que le temps de passer à l'action est venu. Xavier nourrit l'oiseau qui visiblement, trouve sa cage trop petite. Il pousse des cris stridents en tentant de déplier les ailes.

— Je crois que nous ne pouvons pas le garder ici. Ses cris pourraient attirer des curieux, dis-je en me débouchant une oreille. Ne pourrait-on pas le laisser partir ?

— J'y ai pensé. Je crois même qu'il pourrait trouver son chemin jusqu'à chez lui. Ces oiseaux ont un très bon sens de l'orientation, et celui-ci a été utilisé pour envoyer des messages à certains des fidèles disciples de Zéphyr. La viande le motive.

— Il ne va pas le mener à nous par la suite ? s'enquit Felicia.

— Pas de risque de ce côté. Ils retrouvent leur aire, mais ne se retournent pas pour voir leur sillage, comme dirait Machado.

— Bien dit. Cela me donne une idée, enchaîne Abraham. Puisque c'est dans l'air du jour, nous pourrions attacher un petit message d'amour à sa patte et lui donner sa liberté en échange ?

Étant tous d'accord, Abraham s'installe avec un crayon et un papier. Visiblement, il ne trouve pas les mots qu'il faut, car son crayon n'écrit que de l'air.

— Qu'est-ce qu'il y a ? que je lui demande. En panne d'inspiration ?

— Un peu. Vous avez des suggestions ? Zéphyr a déjà utilisé les poèmes les plus parlants.

— C'est mon tour ! Il se trouve que je connais quelques Fleurs du mal de Charles Baudelaire qui pourraient l'aiguillonner. Ça le changera de ses textes d'Al-Andalous, que je réponds. Il faut qu'il ouvre ses horizons, après tout !

Abraham me tend le crayon, et pendant que je m'applique à écrire sur le petit bout de papier ce dont je me souviens d'un poème de mort de Baudelaire qui n'a rien de joyeux, les autres semblent plongés dans de profondes rêveries de paix retrouvée. Abraham me regarde d'un air absent en tirant sur les poils de sa barbe. Je dois écrire très petit pour tout entasser sur ce porteur de haine. Nul doute que je dois ressembler à un moine copiste qui écrit à la lumière d'une faible chandelle.

— Voilà, dis-je triomphalement en tendant à Abraham le message destiné à notre meilleur ennemi. J'ai choisi les couplets les plus féroces. Ça lui fera l'effet d'un boulet de canon.

Abraham le saisit d'une main incertaine et approche le papier tout près de ses yeux. Il plisse les yeux, mais ne semble pas arriver à lire. Les mots collés, écrits en petits caractères ne se laissent pas apprivoiser par lui. De loin, on dirait des petites balles. Comme des tirs de mitrailleuse. Visiblement, les années passées dans la noirceur ont affecté sa vue, car il n'arrive pas, malgré ses grimaces, à déchiffrer mes mots. Félicia lui apporte une grosse loupe qu'il saisit avec satisfaction. Ainsi équipé, il lit silencieusement, approuve en hochant la tête, et le passe le papier aux autres. Tous semblent impressionnés par les quelques lignes, si petites soient-elles. De vraies crottes de mouche bien senties.

Avec un recueillement religieux, nous regardons Xavier ficeler le message à une patte de l'oiseau. Ensuite, avec une dernière lanière de viande, il attire le rapace sur son avant-bras, préalablement enveloppé d'une vieille couverture. Nous le regardons gober d'un coup de bec sonore sa récompense et nous suivons Xavier à l'extérieur. Visiblement, notre messenger involontaire veut prendre le large, car dès qu'il sent le vent traverser ses plumes, il donne de vigoureux coups d'aile. Sans attendre, Xavier lui chuchote un mot d'adieu et donne une poussée dans les airs avec son bras. L'oiseau, ainsi encouragé à retrouver sa liberté, se donne un élan et monte rapidement vers les nuages. Il tourne quelques instants autour du chalet, semble retrouver son orientation et disparaît de notre vue. Nous le regardons s'éloigner vers les nord, vers les montagnes de Zéphyr.

31e tableau

Zéphyr est devant sa voilière et regarde avec tristesse le vide causé par l'absence de son fidèle chasseur et messenger. Sa rage encore vive appelle la viande fraîche et la victoire. Il devra peut-être devancer le grand moment, car des siècles d'attente ne sauraient être jetés dans le néant. Et que sa lumière soit reléguée à une période obscure de l'humanité plutôt qu'une nouvelle ère fructueuse et que son nom soit synonyme d'échec.

S'apprêtant à donner de nouvelles instructions à ses lieutenants, il entend un cri strident. Il lève les yeux vers le ciel et voit un rapace arriver du sud, puis tourner en rond à la manière des oiseaux de proie. C'est lui. Il descend des nuages en planant et se pose lourdement sur son perchoir qui se trouve tout près. Son dresseur accourt et lui sert une récompense, comme c'est le rituel dans ces circonstances. Il est plus fiable qu'un pigeon : il sait se défendre, lui.

Zéphyr s'approche, lui tapote la tête et vérifie l'état de son aile. Il remarque tout de suite le papier soigneusement enroulé autour de sa patte. Il ne peut provenir que de William et de ses nouveaux soldats. Il le déroule en masquant son anxiété pour ne pas montrer sa faiblesse. Jamais on n'a osé le mettre ainsi au défi. Il approche le message de ses yeux et pose ses verres de lecture sur son nez, mais en vain. Il va s'isoler dans son bureau, sort sa loupe et demande à ce qu'on ne le dérange pas. Les lettres sont si serrées qu'il a peine à suivre le courant des mots.

« Je te frapperai sans colère et sans haine, comme un boucher, comme Moïse le rocher. Et je ferai de ta paupière, pour abreuver mon Sahara, jaillir les eaux de la souffrance. Mon désir gonflé d'espérance sur tes pleurs salés nagera comme un vaisseau qui prend le large. Dans mon cœur qu'ils souleront, tes chers sanglots retentiront comme un tambour qui bat la charge !

Je suis la plaie et le couteau ! Je suis le soufflet et la joie ! Je suis les membres et la roue. Et la victime et le bourreau. »

Une bouffée de chaleur submerge son cerveau, comme une vague incontrôlable. Ses verres de lecture s'embuent de l'ivresse de la haine, une ivresse qui aveugle. Le lion gronde dans le cœur de la montagne et ses crocs ne porteront pas un message de paix.

32e tableau

Le faucon haut dans le ciel projetait une ombre furtive sur le sol. Avant que notre regard l'égare, nous rentrons dans notre repaire, inconscients des combats à venir. Nous passons les heures suivantes à écouter les nouvelles et lire les journaux accumulés par notre hôte pour allumer le feu de foyer, cherchant des indices pour connaître les projets de cet illuminé de Zéphyr. Pendant ce temps, Xavier fait tous les mots croisés qu'il déniche tandis qu'à l'extérieur, Félicia parle à ses poules.

Nous flânon et lézardons toute la journée, de même que la journée suivante, sans vraiment faire de plan. Nous sommes dans des cocons à l'intérieur desquels il fait bon dormir. Le silence apparent de Zéphyr nous endort encore plus. Roberta émet des doutes sur les projets de ce dernier, et ce, malgré la poursuite en voiture et l'hélicoptère. De notre côté, Abraham et moi convenons que nous devons sortir de notre torpeur et agir.

— Où est le livre ? que je demande finalement.

— Dans le lave-vaisselle, répond simplement Abraham.

Je fronce les sourcils et fais remarquer que ce n'est pas une bonne idée. Félicia m'assure du contraire en me disant que l'appareil est brisé et que l'ouvrir est aussi ardu qu'ouvrir la caverne d'Alibaba. Alors qu'elle s'y affine, j'entends des bruits de métal et des vociférations. Finalement, elle m'apporte triomphalement le livre.

— Tu vois. Il était en sécurité !

Je le place sur la table, le retire cérémonieusement de son écrin de plastique, et tourne les pages comme s'il s'agissait d'un livre rare. Comme si j'avais peur que s'enfuient les mots menaçants cachés dans ses fleurs. Xavier s'assoit à mes côtés pour m'assister, se vantant d'être hors pair pour déchiffrer des messages codés, fruit de sa collaboration involontaire avec son tristement célèbre client. Quant à Abraham, il est trop heureux de mettre à profit ses connaissances encyclopédiques sur la littérature.

— Il sent l'eau de vaisselle à la papaye ! dis-je, en approchant mon nez du livre. Quelle drôle d'idée !

— Ah oui ! monsieur Nez ! me taquine Roberta.

Cela me rappelle avec douleur le parfum de garam masala d'Ozereth, alias la Rousse. Une couleur qui claironne des odeurs d'épices comme la cannelle et le curcuma. Je suspends mes mouvements et tombe en état de stupeur, comme si tous les événements tragiques des dernières semaines venaient de me frapper en plein visage. Roberta le remarque et s'approche de moi.

— Désolée William. Je ne voulais pas te mettre cela sous le nez.

— Tu te moques encore de moi, dis-je en la regardant avec tristesse. Ce n'est pas vraiment le moment.

— Désolée, c'était un mauvais choix de mots, réplique-t-elle en masquant un rire dans le cou de Félicia.

Xavier, qui ne comprend rien de ce que nous disons, me demande de l'éclairer.

— C'est vrai... Je ne t'ai pas parlé de ma rencontre avec ta sœur. J'ai vu sa photo dans le Vanguardia et la police cherchait des informations. Je suis donc allé au poste pour l'identifier. À la morgue, je n'ai pas eu

à voir le visage ; je n'ai eu qu'à le sentir à travers le drap blanc : il sentait le garam masala. Et Roberta s'était moquée de moi. Comme aujourd'hui, la jalouse. Ta sœur avait aussi des pétales de rose dans la bouche. Mais cela ne sentait pas, car elles étaient délavées. Puis Abraham m'a lu ce poème d'une servante noyée dans un nuage odorant.

Xavier prend une mine sombre et explique qu'Ozereth faisait le meilleur couscous au garam masala d'Espagne. Elle collectionnait même ces parfums d'épices. Elle en commandait de différentes parties du monde arabe et de l'Inde. Zéphyr lui laissait cette lubie, à condition qu'elle accomplisse ses tâches correctement. À défaut de le mettre dehors assez souvent à son goût, elle mettait son nez partout, y compris dans les chaudrons. C'était pour elle un moyen de s'évader.

— Peut-être pourras-tu éclairer ma lanterne ? je demande. C'est que j'avais l'impression que le garam masala était un mélange d'épices de l'Inde, comme le tikka masala et le tandoori masala.

— Le garam masala a été exporté des pays musulmans vers l'Inde à l'époque du fameux commerce des épices. Il y a des musulmans en Inde, ainsi qu'en Chine, et toutes ces saveurs se sont mélangées au cours des siècles. Ma sœur, c'était cela : une passionnée prisonnière...

— Qu'est-ce que tu dirais si je sacrifiais deux de mes chères poules en mémoire d'elle ? demande Félicia en posant une main sur son épaule. Elle mérite bien cela.

— Je dirais qu'elle serait bien contente. Et surtout, ne lésine pas sur les épices ; c'est en tout cas ce qu'elle disait lorsqu'elle était près des fours. Évidemment, elle ne parlait pas, mais savait se faire entendre. Par exemple, quand elle avait quelque chose à indiquer à un cuisinier, elle tapait avec une grosse cuillère sur les chaudrons. Quel vacarme cela faisait, certains jours ! D'ailleurs, bien des employés ont démissionné pour cette raison...

— Il ne manque que le garam masala !

— Grâce à Ozereth, je sais maintenant qu'il existe des centaines de versions. Idéalement, il faut utiliser des épices entières et les moudre au pilon. Mais dans notre situation, je crois que tu pourrais te contenter de mélanger 2 ½ cuillerées de cannelle en poudre, 1 cuillerée à café de girofle en poudre, du poivre noir, ¾ de fenouil en poudre, tu peux aussi moudre une feuille de laurier et ajouter une gousse de cardamome noire, si tu en as.

Comme si elle allait en mission, Félicia prend un tablier, saisit un couteau, l'aiguise et va dans le poulailler en nous demandant de ne pas la suivre. Elle revient rapidement avec deux volailles qu'elle tend fièrement au bout de ses bras, les yeux rougis.

— Deux poules pas de têtes ! qu'elle annonce en pleurant.

Cela se veut une bonne blague, mais ses larmes ne mentent pas.

— Elles sont presque halal, ajoute-t-elle. Je les ai égorgées, et elles se sont vidées de leur sang, face à La Mecque. J'avais une amie musulmane, en prison, qui m'a expliqué comment. Pas avec une vraie poule, évidemment, mais avec un oreiller... Je ne sais pas si j'ai fait cela correctement. J'avoue que depuis, j'ai oublié la formule à réciter...

— Ne t'en fais pas... La nécessité fait loi, la rassure Abraham.

Félicia se mouche bruyamment et se rend à ses fourneaux. Pendant ce temps, nous nous penchons sur

le livre maintenant parfumé à la papaye. Ce qui me semblait évident ne me saute pas tout de suite aux yeux. C'est l'éclairage. Il est trop vif. Il chasse la noirceur.

— Apportez-moi une lampe, que je demande en prenant un crayon et une feuille de papier. Lentement, je décapite avec eux le livre de poésie, comme je l'avais fait plusieurs semaines plus tôt, mais cette fois, avec un regard nouveau et quelques notions de catalan. Toute la journée, sous la direction de Xavier et des commentateurs d'Abraham, nous enfilons les mots comme une macabre brochette. Puis l'image prend forme, au même titre que cette image de tajine au garam masala que préparent nos hôtes.

Pendant que Félicia s'affaire dans la cuisine, en tapant volontairement sur les chaudrons, Roberta s'approche et nous voit hocher la tête d'incrédulité.

— Qu'avez-vous trouvé, cette fois-ci ? nous demande-t-elle avec un petit sourire en coin.

— Regarde cela, que je lui dis en montrant notre feuille de travail. Tu as ici les mots selon des séries de sept phrases. Cela donne :

Dans le cœur de la montagne, un Soleil brûle d'impatience

pour illuminer le Nouveau Monde de sa lumière.

Sauver les fidèles qui suivront le nouveau chemin et ne regarderont pas derrière. Car des morts naîtra une nouvelle Vie.

Les sacrifices illumineront nos existences

Un nouveau Royaume.

Une nouvelle Harmonie.

Nous nous regardons et relisons plusieurs fois le texte, afin d'en saisir tous les sens cachés.

— La nécessité fait loi... chuchote Abraham, sidéré. Nous avons tout essayé. Puis les suites de sept mots ont révélé ces phrases. Pourquoi sept ? Peut-être en raison de la menorah des Juifs : ce chandelier à sept branches. Toute son organisation tourne autour de l'hybridation des religions musulmane et juive. Et les chrétiens sont invités à la fête... à contrecœur, semble-t-il, si j'en crois ce que William m'a rapporté. Selon Zéphyr, les chrétiens, malgré ce qui se dit aujourd'hui, n'ont pas été les plus tendres dans l'histoire des religions ; il suffit de penser aux bûchers allumés joyeusement par eux. Et sur ce dernier plan, je suis d'accord avec lui.

— Pour avoir autant de mots sombres dans son livre, il ne devait pas être très joyeux, comme homme, fait remarquer Félicia.

— Effectivement, approuve Abraham : il était désillusionné et mélancolique. Beaucoup de poètes ont cette humeur. Le regard qu'ils portent sur le monde est défaitiste. Au début, il a été comparé à Lord Byron, un écrivain anglais. Il est mort en 1824, je crois. Il a écrit un très beau texte sur la noirceur. Le soleil était éteint ; la terre glacée dans un espace sans lune ; des forêts en feu, des volcans...

— Si ces mots de meurtres et de désastres sont nombreux, cela augmente tout de même les probabilités d'agencement qui pourrait sembler volontaire. Vous ne pensez pas ? demande Roberta.

— Mais ici, indique Abraham en tapotant la page de son index, il y a les traces d'effacement, dans le papier, qui nous guident, comme l'a noté William. Pour cette raison, je crois que cela est volontaire ; il soulignait les mots ou les lettres qu'il choisissait — peut-être à l'occasion d'un rituel conçu par son cerveau tordu — et ensuite, il effaçait tout pour repartir à zéro quand c'était le temps d'une autre menace ou lors de l'élaboration d'une prière. Pour Zéphyr, les messages sont divins, d'où les lettres majuscules. Il ne peut pas

résister à ces écrits. Tout comme il ne peut pas résister à un vieux livre. Cela me donne une idée ! Donnez-moi une feuille de papier et une enveloppe, termine-t-il en prenant mon stylo.

— À quelle montagne fait-il référence, d'après vous ? demande Roberta, en regardant Abraham écrire une lettre, les yeux plissés.

— Sa résidence ne trône-t-elle pas sur une montagne ? je rétorque. Je vous rappelle que j'ai vu des hommes entrer dans une petite bâtisse et j'ai entrevu un escalier qui descendait. En tout cas, ce n'était pas un simple hangar. Ils mijotent quelque chose de grave.

— Et il y a un étrange bâtiment à flanc de montagne, renchérit Xavier, avec des lumières et une serrure à combinaison électronique. Je l'ai vu en cherchant un des perroquets de Zéphyr qui s'était enfui. C'était en pleine forêt, au milieu de nulle part, près du barrage.

— Le problème, c'est que c'est trop peu pour déterminer qu'une base est cachée dans la montagne de Zéphyr. Nous ne sommes tout de même pas dans un film de James Bond, laisse entendre Roberta. Il nous faut des indications plus claires à l'effet que des activités subversives ont lieu chez lui. C'est énorme, ce que vous suggérez ! Au point où je me demande si je ne me suis pas fait embarquer dans une fabulation collective...

— Peut-être que des photos aériennes nous indiqueraient des structures sur cette montagne ? Je suis certain que nous trouverons des traces de cela ! dis-je sans passer de remarque sur les derniers propos de Roberta.

— Peut-être pourrait-on essayer avec Google Earth ? suggère Xavier. Félicia a un vieil ordinateur qui devrait faire l'affaire et une connexion Internet pour surveiller les résultats des courses.

Nous nous précipitons sur ledit ordinateur. Il est effectivement un peu ancien, mais bientôt l'image du nord de l'Espagne prend forme. De nombreuses icônes apparaissent ici et là, indiquant des compétitions passées. Alors que Félicia s'approche pour pointer l'écran à l'aide d'une cuisse de poulet, je m'écarte pour ne pas attraper la salmonellose.

— Ici, rallye de 50 km mémorable tenu l'année dernière, dans des vallons. Mes disques étaient en feu ! Et mon moteur, aussi ! J'ai terminé en cinquième position seulement, mais quel paysage ! Nous passions tout près d'un barrage. Tenez ! On le voit justement... C'est le barrage de Boadella.

— C'est tout juste au nord-est de la montagne de Zéphyr, que je fais remarquer. Il fait partie de la municipalité de Darnius. Peut-être y puise-t-il de l'eau ? Et même de grande quantité... Ce serait l'emplacement parfait.

— Vous imaginez s'il arrivait quelque chose au barrage ! s'inquiète Xavier. Le réservoir pourrait se déverser vers le sud et inonder Barcelone !

— Pas de danger, le rassure Roberta. Le site a été choisi de telle façon, que si quelque chose se produisait, comme un séisme ou une explosion, l'eau emprunterait le vallon menant vers l'océan. Je le sais, car j'ai participé aux études de sécurité et évalué les risques. C'est pour cette raison qu'il fait face à l'océan. Évidemment, ce n'est qu'en théorie puisqu'il n'y a pas eu d'essai : seulement des simulations avec des maquettes. Et puis, les ingénieurs ont ajouté au dossier des tonnes de calculs soutenant la solidité de leur barrage.

— Je me souviens effectivement des études environnementales, dit Abraham en plaçant la lettre à Zéphyr dans un livre. C'était il y a une vingtaine d'années. J'étais un professeur tout frais. Un collègue cartographe a travaillé sur ce projet. La firme d'ingénieurs pour qui il travaillait avait soumissionné à la suite d'un appel d'offres. Ils rejetaient le site proposé par le concurrent pour en suggérer un autre plus en aval, en insistant sur le fait que la pierre était friable et qu'il y avait des failles en amont. Ils s'appuyaient surtout sur un rapport géologique pour affirmer que c'était trop instable. Il est vrai que les études reposaient sur des notions un peu dépassées, mais tout de même... Quoi qu'il en soit, le projet de l'autre firme a rapidement été approuvé

par le gouvernement, pour soi-disant assurer l'indépendance électrique de la Catalogne. Mon ami ne s'en est jamais remis. Depuis, il croupit à l'Université de Barcelone en photo-détection.

— Je me demande si Zéphyr n'a pas eu son mot à dire dans tout ceci, je réplique. Ce n'est pas tout le monde qui veut avoir un tel réservoir dans sa cour. Ou qui a besoin de tant d'eau. Il y a anguille sous roche...

— Eh bien ! trouvez-moi autre chose ! tranche Roberta.

Nous faisons une recherche sur Google pour voir des photos de la cérémonie de la première pelletée et, avec un peu de chance, celles de l'inauguration du barrage de Boadella. En peu de temps, nous trouvons une scène montrant des dignitaires coupant un gros ruban bleu.

— Cet homme, vous ne trouvez pas qu'il ressemble à Zéphyr ? je demande et indiquant un type en arrière-plan. Il veut passer inaperçu. S'il pouvait se cacher derrière son ombre, il le ferait.

Roberta s'approche, imitée par Xavier.

— Il y a plus de vingt ans de cela, dit ce dernier. Il a changé... il n'avait pas de barbe, à ce moment. Et on dirait que son nez était plus gros. Mais effectivement, il lui ressemble. Mes sœurs auraient dû être présentes, mais je ne les vois pas. Quant à moi, j'étais étudiant.

— Elles étaient déjà en Espagne dans ces années-là ?

— Bien sûr. Et même qu'elles devaient avoir autour de vingt-cinq ans à ce moment. Et si on sait calculer, elles auraient aujourd'hui... quarante-cinq ans.

— Ozereth ne faisait pas son âge, en tout cas...

— Parle pour toi. Je me demande ce que tu lui trouvais, d'ailleurs... cela dit, malgré l'affection que j'avais pour elle.

— Ses yeux, son cou, ses mains, ses beaux cheveux roux, son regard mystérieux...

— Je vois que tu la regardais avec les yeux du cœur. Moi, ce que je voyais, c'était des paupières tombantes qui lui donnaient un air éternellement triste. Cela la complexait beaucoup. Et des cernes profonds, comme si en plein jour on regardait le soleil se languir. Ses mains étaient fatiguées et gercées, et ses cheveux étaient crépus et piquants comme de la laine d'Alpaca.

— Moi, William, je te comprends, intervient affectueusement Roberta en me tapotant l'épaule. Elle était jolie : son cou, ses cils roux, sa bouche fine et sûrement, une aura particulière... Dommage que je ne l'ai connue que morte.

Nos réflexions sont aussitôt ramenées sur Terre par Roberta qui reporte son attention sur la photo.

— C'est peut-être bien lui, dit-elle. Mais sa seule présence ne prouve rien. Il était déjà riche, à cette époque, et il a probablement contribué financièrement au projet grâce à sa fortune naissante. S'il avait de grands besoins d'eau ? Il a peut-être un laboratoire tout à fait légal sur ses terres. D'ailleurs, il faudra que je vérifie cela. Et si ce réservoir était simplement pour irriguer ses jardins, ses cultures, ses fontaines, son vignoble, ou je ne sais quoi d'autre ? Vous avez un peu trop d'imagination, les enfants.

Nous nous regardons, Abraham et moi, surpris par son scepticisme. Et si elle nous avait amenés ici,

dans cette oasis, pour nous garder à l'œil ? Pourtant, la présence du barrage tout prêt et l'implication probable de Zéphyr dans ce projet sont autant d'indications de sa dangerosité et même, de sa toxicité.

Nous ne sommes pas sortis du bois, finalement. Je réalise que nous n'avons pas pris l'air depuis l'envol du faucon. Bizarrement, un madrier a été mis en travers de la porte et un cadenas empêche de le retirer ; pour nous protéger dit-elle. Je décide de tester Roberta, tandis que Xavier continue d'explorer virtuellement la montagne.

— Je sors prendre un peu de soleil, dis-je en m'éloignant de l'ordinateur et en amorçant un pas vers la porte.

— Je ne te le conseille pas, dit Roberta. J'ai entendu un hélicoptère passer au-dessus, tout à l'heure, pendant que vous somniez. Ils cherchent du mouvement. Et ne pense pas à la nuit : ils auront certainement des caméras infrarouges, cette fois.

Abraham et moi réalisons que nous sommes prisonniers. Semblant lire dans ma pensée, il s'avance à son tour vers la porte.

— Moi aussi, je veux sortir. J'ai été trop longtemps dans le noir et l'humidité. Mes os me font mal et j'ai besoin de lumière... C'est le Dr Cohen qui l'a dit...

Il vérifie en vain la solidité de la barre puis nous nous tournons vers Roberta qui, les bras croisés, nous regarde durement. Nous décidons de lui prendre par la force la clé qu'elle a accrochée à sa ceinture, persuadés qu'à nous deux, nous devrions réussir. Elle nous esquive et se retourne pour nous prendre par la taille avec ses deux bras et nous couche sur le sol avant de s'asseoir sur nous en affichant un air triomphant. Félicia la félicite pour cette prise en tapant des mains. Roberta est maintenant couchée sur nous, chacun de ses bras nous enserrant le cou. J'essaie de me dégager, mais elle resserre son emprise. Ce faisant, je sens mes vertèbres cervicales craquer. Abraham n'apprécie visiblement pas, car en plus d'avoir le visage aussi rouge qu'une tomate, ses veines temporales forment de jolis méandres bien gonflés de sang. Ses yeux semblent vouloir sortir de leurs orbites. Je ne pense pas être plus beau, mais je n'ai pas de miroir pour le savoir.

— Vous n'allez quand même pas tout gâcher pour des caprices d'enfants, nous lance-t-elle en relâchant un peu la pression lorsqu'elle voit un filet de bave sortir de la bouche d'Abraham.

Xavier s'approche d'un pas incertain, ne sachant trop comment réagir. Entre les dents, j'arrive à émettre quelques sons :

— Pourquoi t'entêtes-tu à nier ? Tu penses encore que nous sommes fous ? Que Zéphyr est un saint ? Ah ! je sais : tu travailles pour lui et si ça se trouve, il viendra nous cueillir !

— Idiots ! Vous n'allez pas tout gâcher avec vos doutes existentiels tout de même ! Êtes-vous conscients de l'organisation à laquelle vous avez affaire ? Moi, je le sais. Je crois que le moment est venu de vous mettre au parfum : je le surveille depuis dix ans et les morceaux du puzzle commencent enfin à se mettre en place ; je ne veux pas avoir à recommencer ! Toi, William, quelqu'un d'autre que moi t'aurait fait arrêter depuis longtemps et tu croupirais déjà en prison. J'espère que tu réalises que tu étais drôlement suspect. Du moins, jusqu'à cette histoire de tiques et de puces, et des contacts que j'ai établis avec d'autres enquêteurs canadiens.

J'arrête de me tordre et réfléchis à ce qu'elle vient de dire. Oui, j'aurais facilement pu être inculpé de deux meurtres. Je me suis retrouvé plusieurs fois entre ses mains et elle m'a toujours laissé partir. S'assurant que je me suis calmé, elle me libère et m'aide à me relever.

— Je vois ce que tu voulais dire, au poste, à propos de tes adversaires de rugby qui te craignent, dis-je, en faisant pivoter mon cou pour vérifier son état. Tu es forte. Et qu'ont eu à faire mes bestioles là-dedans ?

— Les tiques étaient les plus grosses que nous ayons jamais vues. De vraies bêtes de somme ; de beaux spécimens *d'Ixodes scapularis*, selon l'entomologiste. Cela n'a pas été du gâteau, car nous ne trouvions rien. C'est fascinant : on m'a dit que le volume de la femelle adulte, lorsqu'elle se gonfle du sang de sa victime, augmente de deux cents fois trois jours après son repas ! Même après une petite nuit comme celle que tu as vécue, les tiques grossissent tout de même de façon spectaculaire. De vrais gloutons ! Mais ce qui est encore plus fascinant, c'est qu'il est aussi appelé tique du cerf, lequel vit bien tranquille en Amérique du Nord. Ils deviennent gros comme des petites olives !

— Alors, il a des ramifications au Québec ? dis-je, pour masquer ma surprise et mon réel dégoût.

Instinctivement, je me frotte les cheveux et le ventre, comme pour chasser des tiques imaginaires, et me remémore le corps trouvé dans un bloc de glace sur l'île Sainte-Hélène. Tout à fait dans les cordes de Zéphyr.

— Tu sais, poursuit Roberta en m'époussetant le dos, j'ai eu du mal à contenir ma joie quand tu es venu dans mon bureau me parler de la rousse. Et plus encore lorsque j'ai découvert que sa sœur et elle s'étaient retrouvées sur un formulaire de parrainage signé par Zéphyr. Et mon bonheur a atteint son comble en lisant le rapport d'identification de tes tiques. Vous étiez les maillons manquants de mon enquête. Je t'ai cherché, Abraham, pour que tu me parles de ton frère et de ses activités. J'ai vu qu'il préparait un reportage sur Zéphyr. Sauf qu'il a creusé trop loin et ce faisant, il a fini par creuser sa propre tombe. Et le pauvre l'a creusée dans un cimetière... Désolée pour ce jeu de mots un peu facile, Abraham... Mais ce n'est qu'un mort parmi d'autres, le dernier étant le libraire. La boîte qu'il a reçue et qui contenait les petits amis venimeux était partie du bureau de poste de Darnius. Lorsque j'ai découvert qu'un des livres contenait un poème de vipères et de scorpions, j'ai commencé à voir le jour où ce diable de Zéphyr serait derrière les barreaux. Et qu'ainsi cessent ces messages prétendument divins.

— Il faudra que je pense à faire analyser mon sang pour la maladie de Lyme, dis-je en faisant craquer mon bras.

— Sois tranquille de ce côté : tes ravissants arthropodes n'étaient pas porteurs. Il s'agissait probablement de tiques de laboratoire. Donc, produites dans des lieux stériles. Dans quel but ? Pour qui ? Sûrement en prévision d'autres menaces...

— Alors vous étiez sur le cas de mon frère ? interroge Abraham, ému.

— Lui et tous les autres. À divers moments, tous se sont retrouvés en contact avec cet illuminé de Zéphyr. Il fallait être aveugle pour ne pas le découvrir. Ou à sa solde. Je ne pouvais pas vous laisser agir seuls comme des gamins et risquer de tout faire échouer. Le succès de cette enquête, que j'ai menée en solitaire, ne tenait qu'à des cheveux roux et des livres miteux. Pour l'instant, on me croit alitée à cause d'un virus, alors j'ai les coudées franches. Vous êtes chanceux de vous être retrouvés sur mon chemin. Et toi aussi, Xavier, car tu aurais pu être accusé de complicité. Puisque tu sembles avoir été manipulé, disons que tu es en probation, pour l'instant.

Abraham et moi nous assoyons autour de la table pour digérer ces dernières informations, alors que Xavier, songeur, retourne s'asseoir derrière l'ordinateur.

— Regardez... Le nom de la montagne sur laquelle est construite la demeure de Zéphyr s'appelle l'Asabica, dit-il après quelques minutes de lourd silence. Je ne le savais pas et j'y suis allé je ne sais combien de fois. Ce mot me rappelle quelque chose, mais je ne sais plus quoi ?

— L'Asabica ! s'exclame Abraham en se levant d'un bond. C'est là que se dressait l'Alhambra, le palais du califat de Cordoue ! Cet animal a donné ce nom à sa montagne... Il faut le faire !

— Oui, mais en attendant, on ne voit rien d'utile avec Google Earth. En tout cas, rien qui sort de l'ordinaire, souligne Xavier. Tout est caché par les arbres. Ce ne sont que des photos de satellite, après tout.

— Si c'était une ville importante, on aurait plus de détails. Il nous faudrait survoler les lieux avec un avion, s'exclame Abraham !

Roberta le regarde, sans trop savoir s'il s'agit d'une blague ou d'un éclair de folie.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, je crois que j'ai serré un peu fort. Tu vas bien ? dit-elle en lui touchant le front. Est-ce que tu t'es cogné la tête sur le plancher ?

— Je vais très bien, même que je ne me suis pas senti si bien depuis des lustres ! Je repense à mon ami qui travaille en photo-détection et qui en veut à Zéphyr en raison de l'octroi du contrat. Je suis certain qu'il a gardé les photos aériennes prises en 3D avec des appareils derniers cris... du moins, pour l'époque. C'était un vrai malade d'informatique ! À cette heure, il doit être encore dans son bureau à travailler devant ses écrans et ses cartes. Je pourrais lui envoyer un courriel ; je suis sûr qu'il se fera un plaisir de m'aider. Il croira que je suis un revenant. Si je me souviens bien, son adresse était Joan.Dulot@ebu.edu. Ce n'est pas difficile à retenir : son nom avec l'identifiant de l'Université de Barcelone. Un pur catalan indépendantiste et amateur de poésie, lui aussi. J'ai d'ailleurs dans mes livres un vieux recueil qu'il m'a donné en cadeau : *Antologie catalana*, édité en 1933, je crois. Je peux aller le chercher, si vous voulez. J'ai tous mes livres avec moi ; Roberta m'a permis de les apporter, mais elle a regretté sa décision quand elle les a vus...

— Une autre fois, lui dit Xavier. Écris plutôt à ton ami.

— Les photos, si elles existent encore, et surtout si elles ont été numérisées, comme je le crois, étaient extrêmement précises. Joan a même imaginé des filtres pour déceler les différences dans la végétation. Comme les lentilles pour les caméras. C'est un génie ! Et il y a aussi les clichés pris par satellite, mais pour la télé-détection, avec l'infrarouge et toutes sortes d'instruments. Ce que je comprends, c'est que les objets comme les plantes, les maisons, les surfaces d'eau ou les masses d'air émettent ou réfléchissent du rayonnement à différentes longueurs d'onde et à différentes intensités, selon leur état. Et je suis certain qu'il y en a de plus récentes. S'il n'est pas déjà mort, car Zéphyr doit aussi surveiller la voie du ciel. Quoique la photo-détection se fasse maintenant à l'aide de satellites...

— Alors, si des prises d'air ou d'aération sont présentes sur la montagne de Zéphyr, nous serons en mesure de le voir ?

— Avec un peu de chance, oui. Par contre, il voudra savoir pourquoi je veux voir ces photos. Je suis impatient de lire sa réaction. Et le connaissant, cela ne devrait pas être long. Chez lui, il a des ordinateurs partout, même dans sa salle de bain !

— Fais attention à ce que tu écriras, le prévient Roberta. Ses courriels sont peut-être surveillés. Je n'aime pas ça.

— Elle n'a pas tort, dis-je. Quand je suis allé à la bibliothèque de l'université, je me suis connecté avec le numéro d'utilisateur d'Abraham, malgré son avertissement. C'est ainsi qu'ils ont su où j'étais. Et ils sont venus me cueillir comme un petit poulet. En prime, ils m'ont farci avec un injecteur. Je ne serais pas surpris qu'ils emploient les mêmes méthodes qu'aux États-Unis. Comme Big Brother.

— Pour éviter que le message attire leur attention, je vais me servir d'un code que nous avons pour nous pour nous donner rendez-vous. Je suis certain qu'en lisant ce message, il va me reconnaître, précise Abraham en se penchant sur une feuille blanche pour écrire. Quant à eux, ce qu'ils verront, c'est un courriel d'une certaine Félicia. Voilà ce que je vais lui envoyer, dit-il en posant son crayon : « Salutation, vieille branche ! Tu sais, l'étang derrière la montagne magique ? Il fuit. Les castors s'en donnent à cœur joie. Si tu te souviens, nous avons une superbe vue et nous avons pris des photos en montgolfière. C'était avant qu'ils ne percent

notre ballon et qu'ils plantent des piquets... »

Puis avec notre accord, il transmet le message. Comme il avait prévu, quelques minutes suffisent pour qu'un son indiquant l'arrivée d'une réponse se fasse entendre. Abraham nous regarde avec un grand sourire et nous nous approchons de lui.

— Il répond à l'aide de son téléphone intelligent plutôt que de répondre avec le réseau de l'université. C'est donc dire qu'il a compris le message, dit-il en s'approchant de l'écran pour prendre connaissance du courriel. Je vous le lis :

« Tiens ! Un revenant ! Je te croyais mort et enterré. Je crois que je sais de quel étang tu parles. J'ai effectivement des clichés récents pris avec une grande définition. Mais cela va me demander quelques recherches dans mes dossiers. Tout est un peu à l'envers, ici. C'est que récemment, durant la nuit, un visiteur a pénétré par effraction. Drôle de coïncidence que tu me contactes aujourd'hui. Tu sais, j'ai encore ton classeur dans le fond de la voûte de la cartothèque. Il t'attend. »

— Je crois que je peux tout lui dire, nous assure Abraham pour faire taire nos objections. Ce projet de barrage, c'était son rêve et il a des comptes à régler, lui aussi. Et les bons comptes font les bons amis. Déjà, à l'époque, il se doutait que Zéphyr n'était pas étranger à la décision du ministère de confier le contrat de construction du barrage à une autre firme. Je vais lui dire que j'ai été témoin d'un délit et que je collabore à une enquête concernant les vices cachés de ce barrage. Tiens ! je lui écrirai que nous enquêtons sur des histoires de pots-de-vin remis par certains hommes d'affaires. Il fera le lien avec notre illuminé et ne se fera pas prier pour me transmettre ses données digitales. Voilà ! J'envoie le message.

La connexion Internet étant lente, nous prévoyons que le téléchargement des photos prendra des heures, sinon toute la nuit. Nous convenons que nous ne pouvons rien faire de plus qu'attendre et manger les merveilleux poulets au garam masala que Félicia a préparés.

33e tableau

Je me lève durant la nuit et trouve Abraham devant l'ordinateur. Il a les yeux plissés, comme presque toujours depuis qu'il a quitté l'égout.

— Tu vas te fatiguer la vue, lui dis-je.

— C'est fait, répond-il en fixant l'écran, et mes paupières chauffent. Je crois que le soleil trop fort et la noirceur trop opaque ont eu raison de mon acuité visuelle, autrefois si précise. Quand tout cela sera fini, j'irai voir un optométriste. Mais pour l'instant, il y a plus important. Nous avons reçu des gigabits de photos, cette nuit. Si nous attirons l'attention, ce sera en raison de l'explosion de la transmission de données. Sûrement que Félicia a dépassé son forfait. Joan a dû les scinder en plusieurs messages avant de les compresser. Nous sommes chanceux ; tu te rappelles qu'il a écrit quelque chose à propos d'un visiteur indésirable dans son local ? En réalité, ce sont les disques durs contenant les photos de la montagne de Zéphyr et des fichiers entiers qui ont été détruits. Eh bien ! paranoïa oblige, il avait des copies de sauvegarde cachées chez lui. D'ailleurs, il télécharge de là-bas.

Je me penche au-dessus de l'écran et il me montre une photo en mosaïque, colorée de différentes teintes. Abraham me dit que c'est de l'infrarouge et qu'avec ce type d'images, on peut voir les différentes essences d'arbres. Effectivement, des zones rectangulaires suspectes au sommet de la montagne présentent des différences de température significatives comparativement à celles qui se trouvent aux alentours. Ailleurs, des secteurs chauds de forme circulaire, susceptibles de correspondre à des moteurs, sont identifiables. Enfin, une surface plane dépourvue de végétation peut être vue à proximité. Abraham indique qu'il pourrait s'agir d'une piste d'atterrissage camouflée.

— Peut-être pour un hélicoptère, je suggère, parce que cela me semble petit pour un avion. Mais si tel est le cas, pourquoi le cacher ? C'est son droit, après tout. À moins de ne pas vouloir attirer l'attention...

— Et ici, d'autres secteurs affichent des teintes indiquant qu'il y a de la chaleur, comme s'il s'agissait de bouches d'aération. Tu te rends compte ? De la ventilation dans une montagne ! Ce n'était pas visible avec Google Earth. C'est fantastique ! Roberta sera ravie. C'est comme si l'Asabica était aussi vide qu'un coquillage, lance Abraham en se frottant les yeux.

Puis il va s'étendre sur le divan avec un livre et s'endort sans même avoir lu une seule page. Le matin venu, Roberta ne tient effectivement plus en place, maintenant convaincue qu'il se passe quelque chose sur l'Asabica. Comme si quelqu'un avait sonné le clairon, la demeure de Félicia est transformée en poste de commandement. Sans savoir ce que nous allons faire par la suite, nous réunissons des articles pouvant être utiles : pics, cordes, trousse de premiers soins, gants de travail, clous, thermos, couvertures...

— Nous travaillons mal. Nous ne savons même pas encore ce que nous allons faire, fait remarquer Xavier à juste titre. Toi, Roberta, ne pourrais-tu pas demander de l'aide ? Nous sommes cinq fourmis contre toute l'armée des fous de Zéphyr. Et croyez-moi, j'ai été suffisamment près de lui pour connaître ses forces.

Roberta regarde autour et réalise le ridicule de la situation. D'un air nostalgique, elle réfléchit quelques instants, donnant l'impression d'être plongée dans ses souvenirs. Alors qu'elle passe une main dans ses cheveux et cache ses yeux, Félicia s'approche et lui demande tendrement :

— Tu repenses à ton militaire ?

Sans comprendre cette question qui vraisemblablement faisait référence au passé, nous nous regardons. Fixant sa copine, Roberta laisse entendre un soupir, comme pour dévoiler un pan de sa vie sentimentale.

— Avant de travailler pour la police explique-t-elle, j'ai été deux ans dans l'armée. Il y a de cela bien longtemps. Les années ont passé et je serai bientôt à la retraite. Il y avait un militaire du nom de Gustavo Romero, arrivé en même temps que moi. Durant notre formation, nous nous sommes mutuellement soutenus et encouragés. Puis il est tombé amoureux de moi. Je dois dire qu'il ne me laissait pas froide. Je l'appelais mon Roméro. Il n'était pas comme les autres. Il paraissait intègre et respectueux. Je n'étais pas encore certaine de vouloir cela... De pouvoir aimer un homme, je veux dire. Ce que je suis, je le suis depuis mes premières années à l'école. Mais, en romantique un peu brusque, je me disais qu'avec lui, ce serait possible. Quand je dis romantique, je veux dire jouer au rugby avec lui, aller à la pêche et boire... Comme deux hommes quoi ! Mais ce n'était pas possible. Il a fini par se douter de quelque chose, car il ne me trouvait pas très féminine. Il faut dire que dans l'armée, c'était normal. Mais quand nous avons nos permissions, c'était une autre histoire. Les autres le taquinaient et lui demandaient s'il allait s'habiller en femme pour compléter le couple. C'est comme cela dans les Forces armées : toujours du harcèlement et aucun droit à la différence. J'ai donc fini par lui avouer ce qu'il soupçonnait déjà. Inutile de dire qu'il a été très déçu. On le serait à moins. Il valait mieux pour nous deux que je quitte son monde. Ce milieu n'était pas pour moi.

— Qu'est-il devenu ?

— J'ai su qu'il était maintenant général : général Romero. Il doit être proche de l'âge de la retraite, lui aussi. Je l'ai revu lors d'un colloque traitant sur les nouvelles armes destinées à la vision nocturne. Il ne s'est jamais marié et m'a dit qu'il ne m'avait jamais oubliée. Nous avons échangé nos adresses courriel. C'était avant que je rencontre Félicia. Il me souhaitait du bonheur. Il semble qu'il ait été très occupé, car il ne m'a jamais écrit. J'aime croire qu'il n'adhérerait pas aux idées de folies de Zéphyr.

— Vous pensez qu'il pourrait nous aider ?

— J'espère que oui, mais je ne mettrais pas ma main dans le feu. Il savait où il allait, en tout cas, et il se donnait entièrement à son travail. Peut-être un peu idéaliste, mais qui ne l'est pas ?

— Sûrement qu'il pourrait nous aider à nous procurer ce qui nous manque, dit Abraham. Comme des explosifs pour le barrage !

— Tu veux tout faire sauter ? s'exclame Xavier. Mais tu perds la tête ! C'est bien trop risqué.

— J'ai regardé les photos et le plan détaillé que mon ami a envoyés. Je lui ai même demandé, cette nuit, s'il y avait un point faible à la base de la digue de béton. Et comme je m'y attendais, il m'a répondu qu'une brèche pourrait être créée dans la pierre friable du lit de la rivière, sans toucher à sa structure. Et en examinant la topographie, je crois qu'une autre charge de dynamite bien placée à la base de la montagne, près des prises d'eau de Zéphyr, pourrait créer une autre brèche dans laquelle les flots s'engouffreraient. Si c'est ce que je crois, elle est devenue une coquille vide. Croyez-moi... Cela peut paraître excessif, mais comparé à ce que Zéphyr veut faire, ce serait un moindre mal. Sans compter que l'eau détruira sa base avant de s'écouler gentiment vers l'océan, comme l'a dit Roberta. Et puis, vous avez vu les horreurs annoncées que nous avons découvertes dans les poèmes de ce Cabanyes ? Ce gars-là, il ne rigole pas.

— Eh bien ! si c'est notre seule chance de vaincre Zéphyr... Nous n'avons pas le choix, car nous ne pouvons les affronter tête baissée, lui et son armée. Et si ça se trouve, Roméo pourra certainement faire plus que de fournir de la dynamite, suggère Roberta.

— Ne serait-ce pas une bonne idée de le tester ? suggère Abraham. Je veux dire, lui envoyer une perche pour voir s'il va la saisir. Si nous avons le moindre doute, nous pourrions toujours partir durant le temps qu'il prendra pour nous retracer.

Malgré nos réticences et les risques que notre cachette soit repérée, force est d'admettre que nous de-

vons essayer quelque chose. Roberta se décide enfin à écrire un courriel à Romero. Elle a vite fait de réaliser sa naïveté lorsque dans l'heure qui suit, le général lui répond : « Tu t'es mis dans le pétrin Roberta. Je le sais. Joins-toi à nous. »

— Il est déjà trop tard, proclame solennellement Abraham. Lui aussi est gangrené.

Elle laisse entendre que nous interprétons mal sa réponse et que nous ne sommes pas encore certains qu'il est à la solde de Zéphyr. Nous arrivons à la convaincre que cette réponse ne laisse aucune équivoque. Roberta est anéantie, car l'un des derniers hommes en qui elle avait confiance est lui aussi atteint par ce mal instillé par Zéphyr. Abraham et moi lui tapotons affectueusement le dos tandis que Félicia l'enlace par-derrière. Son regard est las et toute la tristesse se lit dans ses yeux.

— Fuyons ! lance Xavier. Nous avons la Lancia, alors rendons-nous à Darnius ! Nous devons le faire payer. Nous avons encore le temps. Mais nous devons faire vite, car ils sont peut-être déjà en route pour nous réduire au silence. Un barrage démoli n'est rien comparé aux terreurs qui marinent dans la tête de Zéphyr.

— Inutile, dit tristement Roberta. Depuis notre escapade, la police — moi en l'occurrence — a été avisée du vol de la Lancia. Et maintenant, les hommes de Zéphyr la reconnaîtront à des kilomètres à la ronde.

— Alors, c'est l'heure de réveiller Carlos ! suggère Félicia en lui adressant un clin d'œil. Tu sais, celui qui nous attend dans la grange en arrière. Nous avons encore le temps de partir. Nous allons continuer de nous battre et leur montrer de quel bois on se chauffe !

Devant notre air interrogateur, Félicia nous apprend que Carlos est un vieux camion réfrigérant que nous utilisons pour livrer les œufs. Elles lui ont donné ce nom, nous expliquent-elles en rigolant, parce qu'il est vieux, obstiné, et sent les œufs pourris. Et il pète, aussi. Entendant cela, nous leur suggérons de le rebaptiser en lui donnant le nom de Roméro, ce qui semble redonner un peu de bonne humeur à Roberta. Le hic, c'est qu'étant brisé, le compresseur ne peut plus être utilisé. Pour cette raison, l'agence de la santé publique leur a dit qu'elles ne pouvaient plus s'en servir, ce qui ne l'empêche pas de rouler.

Après avoir écouté les instructions de Roberta, nous sortons de la maison. Bien accroupis et les oreilles aux aguets, nous nous rendons vers l'arrière. Cette fois, il n'y a pas de poules, mais un vieux camion. Ses défauts, c'est qu'il boucane, car il brûle beaucoup d'huile et il produit des pétarades aussi tonitruantes qu'odorantes.

— Il est tout rouillé... Aucune chance avec cela ! dis-je. Je ne pensais pas qu'il était si vieux.

— En apparence, rétorque Félicia en tapant sur le capot, c'est un camion qui semble à des kilomètres d'une voiture de course, mais grâce au moteur que j'ai refait moi-même, nous avons maintenant un super bolide déguisé en boîte à savon. D'accord, il est bruyant, mais attend de le voir à l'œuvre avant de rouspéter. Et puisqu'il n'attirera pas l'attention des poursuivants, cela sera parfait comme couverture ! Il faut joindre l'huile à l'agréable, ajoute-t-elle, fière de son calambour. Tu te rappelles comment il roule bien malgré tout, dit-elle à l'endroit de Roberta. Et quand nous faisons le tour des villages pour livrer les œufs ?

— Oui, c'est vrai. C'est peut-être une bonne chose, finalement, car cela nous oblige à ne compter que sur nous. Il pensait peut-être que je sauterais sur son offre... Allons-y, maintenant ! Ça me fera plaisir de jouer un petit tour à ce raté de Roméro, termine Roberta en esquissant un faible sourire.

— Avant de partir, dit Félicia en tapant dans les mains, embarquons une petite cargaison odorante dans le camion pour parfaire notre couverture. J'ai justement quelques douzaines d'œufs qui ne sont plus frais : cela pourrait nous servir.

Cette nouvelle agitation semble rendre notre bonne humeur. Nous choisissons rapidement quelques vieux vêtements et embarquons dans le véhicule. Pendant que nous roulons hors du garage, nous entendons

les pales d'un hélicoptère qui fend l'air. Selon ce que nous apprend Roberta, il s'agit d'un hélicoptère militaire, mais celui-ci n'est pas encore visible dans le ciel, malgré nos efforts pour le voir.

Alors que nous partons en trombe vers l'autre versant de la colline, nous apercevons, au loin, un point noir qui s'approche pesamment de la maison, comme une grosse mouche pleine d'œufs d'asticots. Heureusement, nous nous en éloignons aussi rapidement que l'hélicoptère s'en approche et le couvert forestier plus dense nous masque à sa vue. En arrivant en haut de la colline, je saisis les jumelles que nous avons trouvées chez Félicia et suis à même de voir un éclair sortir d'un des canons de l'engin volant. Du coup, la maison de rêve de Félicia et de Roberta explose. En raison de la distance, je n'entends rien, mais je vois la maison s'embrasser. Quant au poulailler, il est emporté par le souffle de l'explosion. Les poules courent dans tous les sens ; certaines volent maladroitement, par bonds, tandis que quelques-unes sont transformées en météores fumants. Heureusement, la grande majorité s'enfuit dans les buissons. À en croire, du moins, les points blancs comme des flocons qui s'évanouissent dans le décor.

En entendant l'explosion à retardement, nous sursautons tous, pendant que Félicia laisse échapper un cri de stupeur. Sa peur est mêlée à la tristesse de voir s'envoler un rêve en fumée. Roberta ne peut croire que Romero ait donné l'ordre de faire une telle chose. Mais la présence de l'engin militaire ne laisse pas de doute.

— Je te promets que nous reconstruirons tout, déclare-t-elle en passant la main dans les cheveux de sa conjointe.

34e tableau

Nous nous rendons dans un village suffisamment loin pour nous cacher dans un vieil entrepôt abandonné que Félicia avait déjà utilisé pour cacher des voitures volées. Une fois là, Roberta nous convainc que la seule solution consiste à retourner au poste de police, où nous pourrions trouver des explosifs et des armes. Elle est décidée à aller jusqu'au bout. Pour elle, pour nous, pour arrêter Zéphyr, et pour venger leur rêve envolé.

Pour l'instant, nous ne sommes que des fous sans moyens que Zéphyr pense avoir éliminés. L'heure durant laquelle ils chercheront nos corps nous fera gagner un temps précieux pour réaliser notre plan. Nul ne se doute que nous voulons faire sauter le barrage, ce qui apparaît effectivement comme une folle entreprise. En y réfléchissant bien, je me demande qui, de Zéphyr ou de nous, sont les plus fous.

Abraham, qui connaît les bienfaits de la nuit, nous encourage à attendre la tombée du jour. Quant à Roberta, elle croit avoir toujours accès au poste de police. Nous décidons donc d'attendre la noirceur, qui est encore loin, car nous ne sommes qu'en fin d'après-midi. Pour passer le temps, je fais une sieste inconfortable sur le siège avant de la camionnette. À mon réveil, Abraham n'est pas là. Ce n'est qu'après de longues minutes que je le vois entrer.

— Où étais-tu ? J'étais inquiet.

— Je suis allé au bureau de poste. Je sais ce que tu vas dire : c'est dangereux, les hommes de Zéphyr sont peut-être à l'heure qu'il est dans les environs à fouiller les villages, et blabla. Cela est probablement vrai. Mais je voulais absolument envoyer la lettre que j'ai écrite à Zéphyr ce matin. J'ai payé le plein tarif pour qu'il la reçoive dès demain...

— Oui, je me souviens. Je pensais que tu écrivais à ta famille...

— Je n'en ai plus, tu le sais. Est-ce que tu connais les tendelles ? me demande-t-il d'un ton mystérieux.

— Je n'ai aucune idée de ce que c'est, je réponds, intrigué par sa question.

— Ce sont des pièges à grive, cachés dans les buissons. On y place des baies de genièvre. Elles sont aussi irrésistibles pour ces adorables petits oiseaux que le sont les livres anciens pour Zéphyr. Tu te rappelles de l'ouvrage d'Hasday Ibn Shaput ? Eh bien ! je lui ai dit que je l'avais en ma possession et qu'il était à vendre.

— Il ne mordra pas. Il voudra le voir, comme la grive voit la tendre baie de genièvre pour pouvoir mieux saliver.

— J'y ai pensé. Même que j'y pense depuis longtemps. Si quelque chose peut le faire réagir, c'est bien ce genre de trésor. Tout comme tu sais maintenant qu'un Cohanim peut aussi le faire bouger. J'ai demandé à mon ami Joan d'aller ouvrir mon classeur. À défaut de la clé, qui ne sert plus à rien depuis hier, je lui ai donné la permission d'utiliser une barre à clous. Il a eu fort à faire, car depuis quatre ans, des tonnes de cartons et de vieilles cartes se sont empilées dessus. Il a pris des photos très précises et je les ai imprimées hier.

— Tu en as parlé à Roberta ? que je demande en baissant la voix. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. C'est trop risqué et les hommes de Zéphyr ne nous donneront même pas le temps de lever le petit doigt, dis-je en ajoutant le geste à la parole.

Roberta qui était dans la pénombre approche, pose sa main sur mon épaule et dit :

— Oui, il m'en a parlé hier soir et je suis d'accord. Ce n'était pas dans nos plans, mais cela peut nous donner un petit avantage. Ou une carte mystère. Je veux arrêter ce Zéphyr et Abraham a un compte à lui rendre. Et c'est aussi ton affaire, car tu es dans le même bateau que nous. Voilà comment nous voyons les choses :

Abraham lui a dit que la transaction devait être secrète. La raison évoquée a été que le livre appartenait à une banque d'archives d'une antique bibliothèque gérée par des franciscains de Paris qui cherchaient à ramasser des fonds pour des rénovations. Ce qui est vrai en partie.

— Leur bâtisse avait besoin de réparation et ils n'avaient pas d'argent. Ils seraient accusés de dilapider un trésor national si cela se savait. Heureusement pour moi, ils ont fait un encan qui n'a pas été suffisamment médiatisé. Quand j'ai vu le livre et analysé les gravures, j'ai compris que j'avais affaire à quelque chose d'exceptionnel. Comme trois autres personnes ont misé dessus, j'ai dû puiser dans toutes mes économies et même plus pour l'acquérir. À ce moment, ils ne connaissaient pas la valeur de ce livre, car il était écrit en arabe. Je n'y croyais pas quand j'ai réalisé ce que c'était. Puis pendant des années, je l'ai caché comme un voleur enterre son trésor.

Xavier et Félicia, qui écoutaient la discussion, s'approchent pour nous indiquer qu'il y a beaucoup de va-et-vient dans le village et qu'il ne faut pas s'attarder.

— Alors votre plan est de l'attirer et de le ligoter ? interroge Xavier en s'étirant.

Abraham raconte qu'il a encore l'arme que nous avons volée au sbire de Zéphyr dans mon appartement. Roberta s'assure qu'il sait s'en servir et elle le laisse poursuivre.

— Et nous serons là, car lui il ne viendra pas seul. Il ne me reconnaîtra pas. D'ailleurs, lui-même ne m'a jamais vu. J'ai apporté une boîte dans laquelle j'ai placé un de mes vieux livres sans importance. Il croira que c'est celui d'Ibn Shaput. Il en sera persuadé, car j'ai spécifié à Joan ce qu'il devait photographier. Et croyez-moi, il a l'équipement pour prendre des photos très précises. Je me rappelle des enluminures comme si je les avais sous les yeux. Si l'ordinateur de Félicia est lent, son imprimante a le mérite d'être haute définition. La rencontre aura lieu seulement après que nous aurons posé les explosifs. Nous le menacerons de tout faire sauter, y compris son château et ses précieux livres, s'il ne renonce pas à ses plans. Ce ne sont pas des poules blanches qui s'envoleront, mais ses pages remplies de venin.

— Mais pour cela, interrompt Félicia, nous avons besoin des explosifs et si nous ne partons pas, nous n'en aurons pas. Il faut partir au poste de police le plus tôt possible si nous voulons tous faire cela cette nuit. Après demain, Zéphyr recevra la lettre et nous serons prêts. Nous agirons alors en plein jour.

La nuit venue, après avoir répété nos rôles respectifs, nous ouvrons avec précaution les portes de l'entrepôt, embarquons dans notre bolide, et roulons les phares éteints à la faveur de la pleine lune. En cette nuit de dimanche, les routes sont désertes, mais la boîte du camion est terriblement inconfortable. La poésie de mes premiers jours à Barcelone est maintenant loin. Malgré les secousses incessantes, je me remémore chaque moment d'enfer passé en Espagne, non sans espérer me réveiller dans mon lit ou déguster un expresso sur le bord de la plage et m'endormir au murmure des vagues.

Absorbé par mes vœux de bien-être, Abraham me secoue lorsque nous arrivons à Barcelone au milieu de la nuit. À notre suggestion, Félicia emprunte les petites rues. Nous étions inquiets du bruit que son camion était susceptible de produire, mais elle change les vitesses avec grand soin, de sorte que les pétarades sont devenues de simples étouffements. Après avoir laissé Roberta à un pâté de maisons du poste de police, nous sommes rassurés de la voir s'y rendre comme si elle se rendait à une journée de travail normale. Nous savons qu'Antonio, en qui elle n'a aucune confiance, pourrait lui causer des problèmes. D'ailleurs, il l'a déjà fait, car il a piraté son courriel lorsqu'il a demandé en son nom de faire brûler la boîte de livres du libraire. Masquant son angoisse, Félicia encourage Roberta en levant le poing pour célébrer la victoire à venir. Nous avons tous reçu l'ordre formel de rester terrés dans le camion aux œufs pourris.

Roberta s'approche sur la pointe des pieds et lorsqu'elle s'apprête à tourner le coin, le tract la saisit. Elle s'arrête, respire profondément et nous fait signe de la main que tout va bien. Les deux grandes portes qui permettent aux véhicules de police d'entrer et de sortir sont closes, mais celle permettant l'accès des employés

est éclairée. Elle tape son code et pénètre dans le vestibule vitré, avant de croiser un de ses collègues.

— Alors, Roberta, ça va mieux ? Tu reprends du service cette nuit ?

— Oui, le repos m'a été salutaire. Et puis, j'ai trop de cas à régler.

— On peut dire que tu choisis bien ton moment. Je doute que tu aies le temps de jouer dans ta pape-rasse, car il paraît que des fuyards sont recherchés. Ils auraient commis des meurtres. Peut-être ceux qui fi-gurent dans tes dossiers, si ça se trouve.

— Ah ! Oui... peut-être ! Je vais voir cela, dit-elle en passant une main dans sa chevelure.

Elle s'aperçoit que son geste a pu trahir sa nervosité, car ses cheveux sont trop courts pour qu'elle ait à se soucier de leur esthétique. Sans se presser, elle tente de se diriger vers son bureau. Normalement, au milieu de la nuit, les activités sont plutôt réduites au poste. Aussi, devra-t-elle attendre un peu avant de se rendre à l'entrepôt des munitions.

Tout en feuilletant distraitement ses dossiers, elle jette des coups d'œil rapides dans la salle. Après quoi, elle se penche sous son bureau et vide son sac de sport pour y mettre le matériel qu'elle s'apprête à sub-tiliser. Ceci fait, elle s'assoit et tente de retrouver son calme. Heureusement, son chef ne semble pas être là. Autrement, il se serait certainement informé de son état de santé.

Lorsque la voie apparaît libre, elle se précipite vers la salle des explosifs et pianote son code d'accès tout en regardant derrière elle. Une fois à l'intérieur, elle enfouit la dynamite, des détonateurs et une com-mande à distance dans le sac. Son cœur bat à ce point la chamade, qu'elle doit à nouveau respirer à fond pour se calmer. Un mal de tête commence à poindre. Jamais elle n'a vécu un si grand stress, elle qui pourtant se vante d'être imperturbable dans les situations les plus critiques. Elle quitte la salle et sursaute lorsqu'elle croise un agent en civile qui fait sa ronde de nuit.

— C'est pour notre cas, dit-elle en lui montrant son sac, devançant ainsi sa question.

— Ah oui ! Ils ne perdent rien pour attendre, ceux-là ; ils ont tendu un barrage près de Figueres, sur l'autoroute. Vous aurez vraiment besoin de tout cela ? Ce n'est pas un peu excessif ?

— C'est pour faire sauter le pont par où ils passeront. C'est qu'ils préparent un grand coup, à ce que j'ai su. Ils sont dangereux !

Les yeux de l'agent s'arrondissent de façon ridicule. Il marmonne quelques paroles et se dirige vers son bureau pour travailler sur son ordinateur. Alors que Roberta approche de la porte de sécurité, quelqu'un lui saisit le bras. Encore une fois, elle sursaute et se retourne.

— Bonsoir, Roberta.

— Tiens... Antonio ! bredouille-t-elle. Toi aussi tu travailles tard ?

— Oui. Tu sais ce que c'est... Maintenir la paix, les criminels et tout : c'est une vocation. Tu vas faire du sport ? Tu es rétablie ?

— Non. Oui. Pourquoi ?

— Parce que c'est le sac que tu prends lorsque tu vas jouer au rugby.

— Tu t'intéresses à mon emploi du temps, maintenant ?

— Je m'intéresse à l'ordre social, lui chuchote-t-il en s'approchant d'elle.

— Et l'ordre spirituel, aussi ? Comme celui de Zéphyr ? Et ce, quoiqu'il en coûte ? dit-elle en enlevant la main de son interlocuteur sur son bras.

— Je ne sais pas de quoi tu parles, répond innocemment ce dernier.

— Tu le sais très bien. Le frère d'Abraham tué par Zéphyr et toutes ces autres morts bizarres... Tous des anciens dossiers dont tu avais la charge et que tu as glissés sous le tapis, sinon déchiquetés. Ou mieux, brûlés comme les livres empoisonnés que Zéphyr a fait envoyer à ce pauvre libraire. Qu'est-ce que tu espères en retour ? Qu'il te couronnera ? Tu crois vraiment qu'il t'épargnera lorsque son royaume aura été instauré ? termine-t-elle en soulignant le mot royaume avec ses mains. Tout ce qu'il veut, c'est que tu te salisses les mains avec la sale besogne.

— Peut-être bien que c'est vrai, peut-être que non. Mais cela ne changerait rien, car de toute façon, personne ne te croirait. Nous sommes partout, maintenant. Je suis un des hommes de confiance de Zéphyr, tu sais, et cela, depuis le début.

— Un de ses laquais tu veux dire...

— Sache que tu auras des comptes à rendre quand le temps sera venu. Toi et tes amis n'êtes rien pour nous.

— Le coût sera énorme. Zéphyr veut faire exploser le pays. Il a même des armes de destruction massive dans le cœur de sa montagne. Des milliers de personnes pourraient mourir pour une lubie d'illuminés.

— Tu as regardé trop de films, ma petite Roberta, et lu trop de livres. Jamais il ne ferait cela. C'est un grand sage et un visionnaire ! Il est encore temps pour toi de venir de notre côté.

— Outre la mort, qu'est ce que tu as à offrir ?

— Je peux te faire arrêter et t'envoyer en prison. Ou te faire mettre dans un cercueil, comme tu dis. Écoute... ton énergie m'a toujours impressionné. Nous pourrions former une équipe du tonnerre. Montre-moi seulement que je peux te faire confiance. Zéphyr a besoin de gens comme nous. Les guerres de religion doivent cesser et il sait comment s'y prendre. Il faut réunir les grandes confessions une fois pour toutes. Tu ne vois pas que le monde ne va nulle part ? Et crois-moi, Zéphyr ne veut pas semer la mort sur sa route. Je ne parle pas des pertes collatérales. Celles-là étaient et seront inévitables et nécessaires. Toutes les grandes démocraties ont passé par là. Alors ? Qu'est ce que tu décides ? La prison ou la gloire ?

Roberta feint d'y réfléchir pour gagner du temps. Elle doit sortir du poste le plus rapidement possible et le seul moyen est de bluffer. Elle lui tend donc la main pour lui signifier qu'elle accepte, mais plutôt que de répondre à son geste, il entrouvre son sac de sport pour voir ce qu'il y a à l'intérieur. Juste avant qu'il y plonge les yeux, elle le prend par la taille, l'embrasse devant les caméras et l'amène dans un angle mort. Agréablement surpris, il ne résiste pas. Elle profite du moment pour lui envoyer un superbe coup de genou dans l'entre-jambe et l'assomme en lui frappant la tête sur le comptoir de la réception, heureusement inoccupé à cette heure tardive. Avant qu'il ne s'écrase sur le carrelage, elle le saisit par la taille et le traîne jusqu'à un placard situé tout près. Elle sait maintenant que les heures sont comptées : quand il se réveillera, sûr qu'il lancera la planète à sa poursuite. Elle choisit donc de le soutenir et l'entraîne à l'extérieur, comme s'ils formaient un couple.

— Viens, mon chéri, dit-elle en sortant la langue de dégoût.

Puis elle émet un sifflement, signal qu'attendait Félicia pour démarrer le moteur et approcher de l'entrée. Une fois le camion devant elle, Roberta ouvre la porte arrière et y largue Antonio sur le dos. Abraham, qui le reconnaît, le tire par les mains jusque dans le fond du véhicule, comme s'il s'agissait d'un sac de patates.

— Attachez-le avec les cordes et bâillonnez-le ! nous crie Roberta sans fournir plus d'explication. Puis

elle va s'asseoir à côté de Félicia et lui lance :

— Roule ! Il faut éviter l'autoroute, car il y a un barrage routier. Nous devons emprunter les routes secondaires.

— C'est qui, ce mec, dans le camion ? demande Félicia en tournant le coin.

— Tu te souviens de ce macho fini dont je t'ai parlé ? Eh bien ! c'est lui. D'ailleurs, je crois même que tu l'as rencontré lorsque tu es sortie de prison. Je n'ai pas eu le choix. J'étais à deux doigts de me faire arrêter par lui. Il allait tout faire rater, cet abruti !

— Tu as du front ! L'assommer dans le vestibule de ton propre poste de police ! Avec des barrages routiers à l'horizon, un enlèvement, des explosifs et l'armée qui nous attend peut-être... Merci Roberta !

— Tu peux encore choisir de ne pas t'en mêler, tu sais ! Je ne t'en voudrais pas.

— Tu veux rire ? Je ne me suis jamais autant amusée !

35e tableau

Pas un son ne vient troubler la longue route vers le barrage, sauf celui émis par ce ripou de policier qui ronfle à côté de moi. On dirait une mitrailleuse. Du sang doit certainement obstruer ses grosses narines, que je me dis.

Nous sommes dans de beaux draps. Espérons qu'ils ne deviendront pas nos linceuls. Est-ce que notre combat est un prétexte à la destruction ? Est-ce que les États-Unis étaient en droit (et quel droit !) de lâcher une bombe atomique sur Hiroshima ? Et d'envahir l'Iraq avec des arguments bidon ? Est-ce que la fin justifie les moyens ?

La lumière blafarde passant par la petite fenêtre de la porte éclaire nos visages fatigués. Nous devons ressembler aux soldats avant le débarquement en Normandie. C'est à ce moment que je remarque qu'Antonio saigne abondamment. Et pas que du nez, lequel, je le rappelle, est passablement gros. Sur son front, il y a une entaille partiellement cachée par ses cheveux. On peut dire qu'elle a eu la main lourde et qu'elle y a mis du cœur. Je me lève, regarde sa blessure, fouille dans notre boîte de premiers soins que nous avons eu la bonne idée d'apporter puis, aidé de Xavier qui vient de se réveiller, appliquons des agrafes et un gros pansement. Voyant cela, Abraham lève la tête et dit :

— Bien fait pour lui. Il a enterré mon frère en délaissant l'enquête. Il ne peut quand même pas tout détruire pour une utopie !

— S'il meurt au bout de son sang, nous aurons un vrai mort sur la conscience. On ne parle pas du gorille qui a eu le crâne défoncé dans mon appartement : celui-là c'était de la légitime défense. Quant à la destruction, n'est-ce pas ce que nous nous apprêtons à faire en voulant mettre des explosifs à la base du barrage ?

— Aux grands maux les grands moyens ! Regarde tous les meurtres et les plans de nouvelle ère que nous avons trouvés dans les poèmes de Zéphyr... et tout ça au nom de son idéologie toxique. Hitler lui-même n'aurait pas conçu un meilleur scénario.

— Tu réalises ce que nous allons faire, Abraham ? Nous nous apprêtons à placer des explosifs au pied d'un barrage qui retient soixante et un milliards de litres d'eau ! Ça, c'est du liquide ! Créer une brèche à la base de ce monstre, c'est comme aller chercher une artériole sur l'orteil d'un géant haut de cent mètres avec une aiguille ! Et ce géant nous enverrait au paradis avant même que nous ayons levé le petit doigt.

— Ce que tu veux dire, c'est qu'il s'agit d'une mission pour un chirurgien ? Je te l'ai dit, c'est un moindre mal. On n'enlève pas un cancer sans excision.

— Un chirurgien de la dynamite, oui. Ce que je ne suis pas.

— Joan m'a expliqué précisément où, en théorie, il faudrait mettre les explosifs. Dans la pierre, il y a un ensemble de failles sous pression qui sautera comme un bouchon de liège si nous plaçons le paquet au bon endroit. Ensuite, l'eau va s'engouffrer directement dans les installations de Zéphyr. Nous serons aux premières loges quand ça explosera, car nous avons un détonateur à distance. J'ai hâte de voir le visage de Zéphyr lorsqu'il verra sa base se transformer en une outre bien pleine. Et puis, selon mon ami de l'université, un tremblement de terre pourrait tout aussi bien faire sauter ce même bouchon. Nous ne ferons qu'utiliser cette faiblesse pour notre cause et révéler un important défaut de conception.

Cela semble facile, expliqué ainsi. Mais la théorie est souvent loin de la pratique. Si tout se passe comme prévu, notre l'histoire se terminera là. La menace sera écartée et nous retournerons à nos vies. Abraham pourrait retrouver son poste à l'université de Barcelone, Xavier retourner à sa clinique et Zamiar pourrait danser à cœur joie devant de vrais spectateurs. Quant à moi, je retournerais aux études, loin de l'autre rousse

dansante. Je la vois encore lors ce fameux soir chez Zéphyr. Une visite marquée par la douleur en raison de l'injecteur, mais empreinte du bonheur de l'avoir vu danser dans cet environnement enchanteur. Je me rappelle ses yeux humides, une fois la nuit tombée et son triste regard quand elle m'a dit qu'elle était prisonnière. Espérons que l'inondation que nous nous apprêtons à créer la délivrera.

Antonio se réveille et revient tranquillement à lui. Il tousse bruyamment et crache du sang à demi coagulé. Il s'assoit, puis demande qui nous sommes et où nous allons. Nous lui parlons des plans de Zéphyr, ce qu'il nie catégoriquement, exactement comme nous le pensions. Selon sa version, Zéphyr ne souhaite que refondre la société dans un nouveau moule, mais sans coup d'État et avec un minimum de morts. Pour lui, il s'agit simplement d'instaurer une politique agressive pour vaincre une maladie tenace. Nous lui parlons alors de sa secte qui cherche à rétablir la magnificence du royaume de Cordoue en unissant les musulmans et les juifs par tous les moyens ; des drôles de messes que tient Zéphyr ; des messages contenus dans le livre de poésie de Manuel de Cabanyes et des armes de destruction massive qui se trouvent au château. Le voyant sceptique, nous lui parlons de la base dans la montagne de Zéphyr, de la présence de carburants radioactifs, puis lui montrons les photos que nous avons fait imprimer chez Félicia. Xavier poursuit en l'entretenant au sujet des drogues de la douleur qu'il a découvertes, de l'injecteur qui a été implanté dans mon cou et du bunker à flanc de montagne qu'il a vu.

Voyant qu'Antonio est incrédule, je me dis qu'il est peut-être de bonne foi. Je mets tant de détails sous son nez bouché qu'il se tait, donnant l'impression qu'il vient de réaliser qu'il a été berné par un fou. Tout ça, pour le pouvoir que Zéphyr lui faisait miroiter.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Quel gâchis, finit-il par dire en hochant la tête.

Au petit matin, Roberta ouvre la petite fenêtre qui sépare la boîte du camion de la cabine et nous informe que nous avons réussi à éviter les barrages routiers et que nous arrivons bientôt. Ce faisant, elle voit Antonio, le regard dans le vide.

— Tiens ! Il est réveillé, celui-là ? dit-elle en le regardant dédaigneusement. Gardez-le attaché. Et donnez-lui une baffe s'il veut faire le malin !

— Ce ne sera pas nécessaire, rétorque Antonio. Je réalise que je me suis laissé embobiner par Zéphyr. Je pensais que c'était seulement de la politique. Il a un style un peu agressif, j'en conviens, mais sans plus. Comme il s'en fait souvent, d'ailleurs...

— Le mot est faible, signifie Abraham.

— Je suis désolé. Je suis avec vous, maintenant, enchaîne le policier en frottant le sang séché sur la joue à l'aide de son épaule.

— C'est ce que nous verrons, laisse entendre Roberta. Je crois que tu as développé de grands talents pour le mensonge et le narcissisme. Sans compter que tu t'es rendu complice de plusieurs meurtres.

— Je suis prêt à faire face à la musique. Mais en attendant, laissez-moi vous aider.

Sans rien répondre, Roberta referme violemment la fenêtre coulissante. Peu après, nous empruntons un petit chemin d'accès mal entretenu qui serpente le long de la Muga, la rivière que le barrage a harnachée. La fatigue du voyage et l'inconfort nous empêchent de bien nous tenir et les trous de la route nous jettent sur les parois. Se tenant la tête d'une main, Antonio émet des grognements de douleurs. Nous nous arrêtons pour jeter dans le fossé notre cargaison d'œufs pourris, car plusieurs se sont cassés et leurs effluves sulfurés nous lèvent le cœur.

L'accès aux installations hydroélectriques est entravé par une barrière et un bâtiment de la compagnie qui en fait l'entretien. L'aurore pointe, mais nous sommes près du lit de la rivière, de sorte que la lueur du so-

leil ne nous parviendra que plus tard. À voix basse, nous nous demandons ce que nous allons faire d'Antonio, lequel étire le cou pour tenter de comprendre ce que nous disons. Semblant faire le lien avec le barrage et notre présence sur ces lieux, il s'exclame :

— Je sais maintenant ce qu'il y avait dans ton sac, Roberta ! Vous voulez réellement tout faire exploser ? Mais c'est de la folie ! Vous êtes aussi fous que Zéphyr, finalement !

Abraham lui présente alors la situation géologique à la base du barrage, en joignant les gestes à la parole, comme s'il donnait un cours. Il lui explique que les installations de Zéphyr qui se trouvent au cœur de la montagne seront inondées et détruites. À cela, il ajoute que l'eau suivra gentiment le vallon jusqu'à l'océan, vers l'est, et que l'unique but recherché est de détruire la base de Zéphyr. Il termine en précisant que toute façon, il y a d'importants vices de conception et que ce n'est qu'une question d'années avant que tout s'écroule. Antonio argumente encore un peu et se met à réfléchir. Son regard va du barrage au mont Asabica, puis se reporte sur la rivière.

— Je pourrais vous être utile, dit-il enfin, je suis expert en la matière. Si vous êtes prêts à me faire confiance, bien sûr, car après ce que j'ai fait, je sais que cela vous sera difficile.

Roberta nous signale qu'au poste de police, il est effectivement le spécialiste des explosifs, ce qu'il confirme fièrement en indiquant qu'il peut faire sauter un rivet pour ouvrir des portes d'entrepôt sans que rien ne paraisse. Alors, faire sauter un bout de rocher friable serait pour lui un jeu d'enfant.

— Si nous avons fait confiance à Xavier qui a concocté la drogue de la souffrance pour Zéphyr, pourquoi ne pas faire de même avec Antonio ? que je demande.

Abraham est encore méfiant. Ses yeux semblent vouloir percer le cœur du policier. Après tout, c'est lui qui a enterré la mort de son frère. Finalement, nous convenons qu'il peut nous être utile et décidons de l'amener avec nous, mais en le gardant bien à l'œil. Au départ, sa démarche est chancelante, mais il prend rapidement de l'assurance après s'être abreuvé à même la rivière. Une fois qu'il a nettoyé le sang séché sur son visage, nous lui donnons des analgésiques, car il a mal à la tête.

Devant nous s'élève la paroi du barrage. J'ai le souffle à la vue de ces cent mètres de ciment verticaux et toute cette eau qui se trouve derrière. Si nous nous trompons, nous serons assurément aux premières loges. Avec Félicia à ses côtés, Roberta nous fait signe de marcher sur le parapet menant à la base du barrage. Visiblement, ce n'est pas un endroit où les gens peuvent venir se prélasser. C'est humide et sombre, de sorte que je dois sortir la lampe de poche pour nous guider. Abraham nous précède avec un diagramme fourni par Joan. Durant tout le parcours, nous combattons les mouches et les moustiques qui pullulent en raison des flaques d'eau persistantes. Le risque d'en avaler est si grand, qu'ouvrir la bouche nous apparaît impensable, même pour parler.

— Regardez... lance soudainement Abraham. Les trois failles sont bien visibles et il y a des concrétions de minéraux aux contacts des roches. Les infiltrations à la base de ces failles ont favorisé ces dépôts de calcite. Mais là, je ne fais que répéter ce qu'a écrit Joan. Ce sera un jeu d'enfant. Vous voyez ? Je me demande même comment cela peut tenir encore. C'était irresponsable de construire ça ici.

Roberta se penche et tâte les strates de schistes friables. Elle sort les explosifs du sac pendant que Xavier et Félicia montent la garde. Antonio et Roberta discutent de la stratégie en regardant les lits de pierre et me demandent de creuser une cavité avec le piolet. J'y arrive sans trop de difficulté et bientôt, à la jonction de deux failles obliques, deux niches d'une trentaine de centimètres sont prêtes à recevoir l'explosif enveloppé dans un sac de plastique étanche. L'affaire est expédiée rapidement et nous recouvrons le tout avec les déchets végétaux jonchant les environs.

— Ce devrait être largement suffisant, dit Antonio en replaçant une mèche de cheveux. Et nous n'avons pas tout mis...

Ne nous attardons pas ici, recommande Félicia qui scrute l'horizon. La lumière du soleil levant va bientôt atteindre la base du barrage et nous serons visibles. L'océan est par là, précise-t-elle comme si elle pouvait le voir au loin.

— « Nos vies sont des rivières qui se vident dans l'océan », lance Abraham. C'est d'Antonio Machado, ajoute-t-il en voyant notre regard interrogateur. Ou plutôt, d'un poète médiéval nommé Jorge Manrique, qui a inspiré Machado. Selon Joan, l'eau du barrage devrait en théorie se drainer vers l'océan, et, espérons-le, mettre un terme aux plans de Zéphyr.

— J'ai une petite idée, réplique Xavier en regardant le mont Asabica. Vous rappelez-vous que si nous montons à flanc de montagne quelques minutes, nous devrions trouver une des entrées cachées de la base de Zéphyr, celle-là même que j'avais vue ? Pourquoi ne pas aller y mettre ce qu'il nous reste ? Ainsi, l'eau s'y engouffrera plus facilement.

— Hum... Merci, mais je ne tiens pas à recevoir un autre de tes injecteurs dans le cou. Et il y aura sûrement des gardiens, dis-je.

— Ce n'est pas une si mauvaise idée, dit Abraham. Lorsque la roche sautera, nous n'aurons pas le temps de revenir ici pour finir ce que nous avons commencé, car les fourmis vont fuir la fourmilière. Je pense que ça vaut le risque. Il faut le faire tout de suite et de ce fait, nous devons prendre la décision dès maintenant.

À demi penchés, nous entreprenons rapidement l'escalade de la colline. Roberta est devant avec le pistolet, tandis que Félicia est tout juste derrière elle avec en main, une branche d'arbre d'une grosseur disproportionnée par rapport à sa corpulence. Les sous-bois sombres nous obligent à marcher lentement pour ne pas tomber dans les rochers dont ils sont parsemés.

— Là ! chuchote Xavier qui a visiblement de meilleurs yeux que nous. Une ombre avec une carabine monte la garde. Il n'est sûrement pas seul. Ils circulent toujours par deux...

— Comme les cathares, chuchote Abraham.

Sans comprendre le sens de ce qu'il vient de dire, nous nous accroupissons dans le sous-bois tandis que Roberta se dirige sans hésiter vers l'homme. Elle l'assomme d'un coup de crosse, pendant que Félicia repère l'autre et l'envoie au pays des songes en le frappant derrière la tête. Quant à Xavier et moi, nous soignons leurs blessures, ce qui nous vaut les railleries d'Abraham.

Félicia grimpe habilement dans un arbre et oriente la caméra de surveillance vers la forêt. Pendant ce temps, Antonio, Roberta et moi inspectons la porte blindée derrière laquelle devait se trouver un corridor plongeant dans le cœur de la montagne. Nous collons notre oreille sur la surface de métal et percevons de fortes vibrations : ce ne sont pas celles d'un atelier de couture ! L'installation semble convaincre Antonio de la véracité de nos dires. Les bras ballants, il contemple la montagne, comme s'il se trouvait à côté du ventre d'un énorme monstre.

À même la pierre, tout aussi friable que celle du lit de la rivière, ils creusent un petit trou sur le côté de la porte et y entrent la dynamite restante. Selon Antonio, l'explosion créera une brèche d'une quinzaine de mètres de circonférence, ce qui devrait, encore selon lui, faire avaler à la montagne une quantité d'environ 100 000 m³ d'eau à l'heure. Il explique qu'il le sait, car il a dû calculer le débit du ruisseau coulant dans son vignoble.

Après avoir camouflé le tout, Félicia réoriente la caméra de surveillance sur la porte et nous redescendons pour rejoindre la voiture.

— Pourquoi ne pas simplement tout faire exploser immédiatement ? demande Xavier. Il ne pourra continuer son projet et ses installations seront découvertes.

— Si nous faisons cela, répond Abraham, Zéphyr se sauvera et échappera à la justice. Je suis certain qu'il a un plan de fuite en cas de pépin. Nous devons donc le faire venir à nous en l'attirant avec le livre de Shaprut. Il ne pourra résister, comme la grive prise dans la tendelle. Il sera au rendez-vous, je vous le garantis. Nous jouons nos dernières cartes. Si nous laissons passer cette chance, il n'y a aura pas de reprise.

36e tableau

Dans un quasi-recueillement, nous descendons jusqu'à la rivière et retournons au camion. Plus que jamais, nous sommes près du dénouement de notre aventure. Nos actions me semblent une suite d'improvisations futiles. Peut-être n'en aurais-je jamais entendu parler si j'étais tout simplement retourné chez moi, au Québec. Zéphyr n'aurait été qu'un personnage local original, chef d'une secte, comme Raël.

En arrivant à destination, Abraham s'assoit sur le bord du camion et exhibe la boîte de bois censée contenir le livre de Hasdai ibn Shaprut.

— Espérons qu'il va mordre à l'hameçon, dit-il. Chez toi, Félicia, j'ai choisi un contenant ayant une dimension semblable. La photo était suffisamment précise pour que Zéphyr n'ait pas de doute. Mon ami Joan s'est surpassé. Regardez ! lance-t-il en nous tendant la photo. Selon mes instructions, il a photographié des détails difficiles à contrefaire, comme ces personnages devant des pots d'onguent...

Nous nous approchons et voyons une couverture de bois cousue de fils d'or et soutenue par des pentures d'argent. Une autre prise montre ce qui semble être un scientifique du Moyen-Orient, coiffé d'un turban, devant des fioles. Abraham nous pointe le nom de Hasdai ibn Shaprut, écrit en arabe au-dessus du médecin. Les enluminures faites d'arabesques islamiques très fines sont magnifiques. Il nous explique encore que, selon la légende, le livre se trouvait dans un coffre en bronze à combinaison, fabriqué en Perse au 12e siècle.

— Zéphyr ne voudra pas manquer cette occasion, d'autant plus que si Hasdai ibn Shaprut était juif, il parlait et écrivait arabe. Deux lubies de Zéphyr. Comme vous le savez maintenant, les Juifs étaient traités comme les égaux des musulmans.

Nous entourons Abraham comme des étudiants posant des questions, insouciants de la gravité de la situation. Roberta, nerveuse, s'impatiente et nous dit qu'il ne faut pas s'éterniser, d'autant plus que l'absence des deux gardiens sera remarquée tôt ou tard. Ils devaient être de guet pour la nuit et bientôt, on viendra les relayer.

Aussitôt dans le camion, Félicia file sur le chemin cahoteux. Par la petite fenêtre de la porte, je peux voir un rideau de poussière soulevée par les pneus. Nous croisons un véhicule de la compagnie d'électricité, puis nous retournons au village où nous nous étions cachés, qui est le lieu de rendez-vous convenu avec Zéphyr.

Mon cœur bat à tout rompre, car je serai, pour la seconde fois, tout près de celui qui est responsable de notre enfer et qui a en a envoyé plus d'un au ciel. Nous convenons que je resterai dans le camion avec Xavier, puisque Zéphyr nous connaît. Seul Abraham, méconnaissable avec sa barbe bien taillée et ses cheveux fraîchement coupés, ira le rencontrer, accompagné de Roberta et de Félicia. Elles neutraliseront les deux hommes et Abraham s'occupera de Zéphyr. Roberta vérifie l'arme ; cette fois, elle n'hésitera pas à tuer. Pas plus que d'elle, Zéphyr ne se méfiera de Félicia.

— Récite-moi un poème, que je demande à Abraham, pour oublier.

— Si tout va bien, tu en entendras un très beau bientôt, répond-il en serrant les dents.

37e tableau

Roberta et Félicia nous déposent, Xavier, Antonio et moi, à un coin de rue du lieu de rendez-vous. Les suivant de loin, nous pouvons les voir s'arrêter près de l'entrepôt, devant lequel est garée une grosse Mercedes noire. Zéphyr est là, debout. Vu de derrière, il est reconnaissable à ses longs cheveux grisonnants et son dos légèrement voûté.

Abraham s'avance vers lui, la boîte du livre devant lui, qu'il soutient avec cérémonie à l'aide de ses deux mains. Derrière lui, ses deux amies le suivent de près. D'abord sur ses gardes, Zéphyr semble se détendre à la vue des deux femmes et de cet homme fragile, apparemment inoffensif. Alors qu'Abraham le salue, il s'approche avidement sans se méfier.

— Voyons si c'est bien le livre de notre divin Shaprut.

— Vous avez vu la photo ? Alors, c'est bien lui : le célèbre médecin du Califat de Cordoue et dont on doutait même de l'existence.

— Je veux bien payer le prix demandé, mais pas aveuglement. L'argent est dans la voiture. Je vous assure que cette pièce sera pour moi aussi précieuse que la prune de mes yeux. Vous n'avez pas idée de ce que représente ce livre.

Abraham le sait, au contraire, mais il se garde bien de le dire. Il ouvre la boîte, tandis qu'imperceptiblement, Roberta s'avance. Elle appuie le coude sur la crosse de son arme, coincée entre sa ceinture et sa taille. Zéphyr, savourant ce moment, soulève le tissu de satin pour caresser de ses yeux ce chef-d'œuvre datant de plus de mille ans. Le trésor qu'il s'attendait à contempler n'est qu'un vieux livre à la couverture élimée. Bouche bée, il émet des mots indistincts. « Qu'est-ce que...? » Ses yeux semblent vouloir sortir de leurs orbites. Vive comme l'éclair, Roberta lève son revolver et abat les deux hommes qui attendaient derrière Zéphyr. Ceci fait, Félicia et Abraham saisissent ce dernier, sans toutefois parvenir à l'empêcher de glisser une main dans sa poche. Craignant qu'il cherche à s'emparer d'une arme, Roberta lui saisit le poignet et la retire, pour constater qu'il tient une plaquette munie d'un bouton. Tout en essayant de se dégager, il hurle :

— Ils seront bientôt une armée, ici, pour me délivrer ! Ils vous poursuivront jusqu'en enfer !

Il allait continuer quand Xavier, Antonio et moi apparaissons. Il se croit sauvé lorsque ses yeux reconnaissent deux de ses anciens collaborateurs.

— Ah ! Euh... vous voilà déjà ? Avec son injecteur, Xavier va s'occuper de vous ; il y a tout ce qu'il faut dans la voiture. Et lâchez-moi, impurs !

Antonio s'avance et lui brise la main afin de lui retirer le transducteur qu'il écrase violemment du talon. Après quoi, Xavier lui balance un coup de poing dans l'abdomen.

— Ça, c'est pour ma sœur Ozereth ! Et ça, c'est pour Zamiar ! lance-t-il en lui envoyant un coup de genou dans les parties sensibles. Tu as le souffle coupé, n'est-ce pas ? Toi qui te plaisais à vanter le doux souffle du zéphyr... Je dirais plutôt un zéphyr brûlant.

À mon tour, je m'avance et lui prends le visage à deux mains.

— Vous savez, je n’aurais jamais pu être votre Cohanim, car j’ai été en contact avec la mort. Et deux fois plutôt qu’une. Je suis donc impur et vous aussi, dis-je pendant que nous le tirons de force vers le camion. En passant mes mains sur vos joues, j’essuie la mort sur votre visage.

— Vous n’aurez nulle part où vous cacher, râle-t-il en tentant de se défaire de l’emprise de Roberta. J’ai toute une armée de fidèles à mon service, et beaucoup d’amis. Je dispose de missiles qui peuvent tout réduire en cendres, comme cette ridicule petite maison dans la forêt...

—... Comme vos armes dans le ventre du mont Asabica ? Oui, nous savons. C’est pourquoi nous avons cela, réplique Roberta en montrant la télécommande. Vous avez le pouvoir d’empêcher cela...

— Empêcher quoi ? s’inquiète Zéphyr.

— Nous avons mis des explosifs au barrage. Votre base sera détruite et vos hommes noyés comme des rats dans un égout. Les restants seront à peine bons pour une vente-débarras.

— Vous bluffez ! Vous ne feriez jamais cela. Il faudrait être fou pour cela.

— Je crois qu’à ce chapitre, vous n’avez pas de leçon à nous donner, dis-je.

Nous l’embarquons dans la camionnette et roulons jusqu’à un haut promontoire, face au barrage. Alors que nous le sortons sans le ménager, Zéphyr semble avoir vieilli de trente ans en une seule matinée. Nerveusement, il demande ce que nous faisons là. Sans lui répondre, nous l’installons debout, les cheveux au vent. Durant le court trajet, le ciel s’est assombri et la pluie s’est mise à tomber, comme autant de coups de couteau. Devant lui, à sa gauche, on peut voir le mont Asabica et sa demeure qui se trouve en contrebas. Rien ne paraît de ses installations, mais nous savons qu’elles sont là. À sa droite s’étend l’immense bassin en amont du barrage de la rivière Muga. Au loin, nous voyons des hélicoptères sillonner le ciel. Alors que nous sommes à un saut de sa base, Zéphyr a perdu de sa superbe. Roberta s’avance avec le détonateur, le lui montre et dit :

— Tu peux empêcher cela. Tu n’as qu’à donner l’ordre de détruire tes installations. Ainsi, tu sauveras des ouvriers. Nous savons que tes hommes vont bientôt arriver. Tu as encore le temps de te montrer humain, si cela est possible.

— De quoi parlez-vous ? De quelles installations ?

— Nous les avons vues sur les photos de télédétection prises par Joan, mon ami de l’Université de Barcelone. Cela fut très instructif. Vous n’aviez pas tout effacé, car il avait mis des copies en sécurité. Xavier nous a montré une de vos voies d’accès dans la forêt et William a lui aussi vu des choses. Nous savons tout de vos projets. Alors ? Un petit poème, maintenant, Zéphyr ? demande Abraham. Non ? Et bien ! je vais tout de même vous en citer un. Un petit bijou d’Avraham Habedershi, un Juif andalou ayant existé dans les années 1330 et que tu connais sûrement :

J’ai pu contempler le mal et le bien du monde

au cours de la nuit, du jour et des saisons.

Mais la pire chose que j’ai trouvée est la détresse du poète,

Quand il est rempli de haine et ne peut l’évacuer.

— Votre mont Asabica est une pustule gonflée de l’infection de la haine, poursuit-il.

— Et nous allons le crever, dis-je. Je connais cela, les abcès. Ne craignez rien. Cela sera sans douleur et la pluie cautérisera la plaie.

Roberta s'avance avec le détonateur à distance. Elle s'approche de Zéphyr et lève le bras. Au même moment, quatre voitures noires arrivent en trombe. Plusieurs personnes en émergent, protégées par les portières, les armes aux poings. Alors que Roberta saisit Zéphyr par le cou tout en montrant le détonateur à ses hommes, nous reculons lentement vers le camion.

— Cela ne sert à rien de bluffer. Je sais que vous ne le ferez pas. Rendez-vous tout de suite avant qu'ils ne vous criblent de balles. J'ai recruté les meilleurs tireurs de l'Europe, vous savez, et ils n'attendent que mon ordre. Même si je meurs, d'autres viendront et...

Roberta resserre son emprise sur la trachée de Zéphyr, de sorte que malgré ses efforts, il n'arrive plus à émettre que des gargouillis. D'une main, elle remet le détonateur à Antonio qui, hésitant, fait un pas de côté avant de lever les yeux vers son ancien maître. Aussitôt, Zéphyr arrive à se dégager suffisamment du bras de Roberta pour ordonner à ses hommes de tirer.

Des balles partent et Antonio est atteint. Se servant de Zéphyr comme bouclier, Roberta tire à son tour et fait tomber trois attaquants. Antonio se traîne derrière un rocher, une main sur son ventre. Sur l'ordre de Roberta, il trouve l'énergie d'appuyer sur le détonateur. Pendant une demi-seconde, seul le son des balles résonne sur les montagnes, ainsi que les gouttes de pluie frappant le métal des véhicules. Puis tel un coup de tonnerre, une formidable explosion se fait entendre, suivi de près par une autre détonation. Une lame d'eau naît de la base du barrage, comme une hémorragie silencieuse, en raison du kilomètre qui nous sépare du déluge. Il faut quelques secondes au son pour voyager jusqu'à nous, de sorte que nous entendons maintenant le fracas des lames rugissantes s'engouffrant dans le lit de la rivière. Quant à la seconde explosion, celle-ci a détruit une portion du flanc de la montagne, ce qui permet à l'eau de pénétrer dans la base. Impuissant, Zéphyr regarde le désastre : son échec. Surpris par le vacarme d'enfer, ses hommes cessent de tirer, se consultent du regard et décident de fuir. Durant un moment, celui a voulu jouer au Messie a le souffle coupé et est muet de stupeur. Puis il finit par articuler :

— Non ! Qu'avez-vous fait ? Vous empêchez une Terre meilleure de voir le jour ! Un monde annoncé par le royaume de Cordoue ! C'était écrit dans le ciel... Dans les étoiles... Dans les poèmes... Sur les murs de ma demeure...

— Ce que nous avons fait, rétorque Abraham, c'est vous piéger dans une tendelle, grâce à ce livre que vous ne verrez jamais. Vous connaissez sûrement ces pièges à grives...

Les cheveux mouillés collés sur son visage, Zéphyr relève la tête. Le regard perdu dans les lourds nuages, il fixe le ciel, de sorte que la pluie le fait cligner des yeux. La mâchoire pendante, il semble à la recherche d'une porte. À moins que ce ne soit dans sa mémoire. Puis sa bouche articule quelques mots : « La grive... Le poème... »

La chair et les os...

Ces caillots de tendelle pâles de grives

Accrochés comme des marquises

À l'arbre penché...

Ces mots énigmatiques attirent l'attention du notre petit groupe qui se rapproche de lui. Abraham approuve en hochant la tête, du fait qu'il y voit là le dénouement qu'il espérait depuis quatre ans. Zéphyr s'accroupit, une main dans la boue, semblant assommé par l'échec, et en guise de diversion, feint de fouiller

dans sa veste de l'autre main. De peur qu'il n'en sorte une arme, les autres se penchent pour l'en empêcher. Un sourire énigmatique mêlé de folie traverse son visage. Il lève les yeux vers le ciel et s'élance sur un pied pour attraper une échelle en corde traînée par un petit hélicoptère, dont le bruit était couvert par celui de l'eau. Sans que nous ayons le temps de le retenir, il s'enfuit vers le ciel, propulsé par son pied, comme lors de l'Ascension de Mahomet. Laissant une trace de pied dans la boue, il s'envole.

— Il faut l'empêcher de fuir ! hurle Abraham en courant vers l'échelle qui s'élève lentement avec Zéphyr.

— Non, Abraham ! Nous le retrouverons ! lance Roberta en prodiguant les premiers soins à Antonio. REVIENS ! Nous le retrouverons et il sera jugé.

Mais trop tard. Abraham, s'étant donné un élan, l'a déjà rattrapé et se balance maintenant au-dessus du sol. Il grimpe rapidement l'échelle et rejoint Zéphyr, qui lui donne des coups de pieds. Lentement, Abraham resserre son emprise sur son ennemi juré, lorsque l'inévitable se produit : les deux tombent dans le vide et s'écrasent dans les rochers. L'hélicoptère fait deux tours et s'éloigne.

Rongé par la soif de vengeance et l'usure de la nuit, Abraham vient de gagner sa liberté. Impuissant, je regarde les deux corps qui se trouvent en bas. Celui de Zéphyr, désarticulé et empalé dans un arbre desséché, comme la grive, et celui de mon ami, gisant sur le rocher, comme s'il dormait à poings fermés. La pluie ruisselant sur mon visage se mêle aux larmes et épanche la peine de perdre un grand ami. Une si grande âme, porteuse de mots, de sagesse et de musique. Une contradiction coupable naît dans mon cœur : les pleurs de douleur deviennent également libérateurs, comme après une douloureuse naissance.

Soutenu par Félicia et Xavier, Antonio s'approche et en compagnie de ces derniers, contemple le vide. L'air triste, Félicia hoche la tête. Pendant ce temps, Roberta trouve un cellulaire sur le corps d'un des soldats de Zéphyr. Tandis qu'elle appelle des secours, mon regard se porte vers le mont Asabica. Je peux voir les hommes de Zéphyr fuir, comme des fourmis abandonnant la fourmilière. D'ici, ce ne sont que des points irradiant de sa base. Après quelques minutes d'accalmie, dans un gigantesque nuage de poussière noire, la montagne s'écroule comme un château de cartes. Elle a été évidée de son contenu, tel un gigantesque abcès. Puis le feu se met de la partie, comme pour cautériser cette plaie. Du repère de Zéphyr, rien ne semble subsister. Il ne reste que des cendres et des morceaux de métal tordus.

Zamiar aura certainement eu le temps de fuir elle aussi, que je me dis. J'ai eu le vague désir d'aller la chercher, mais le souvenir encore vif d'Ozereth m'a retenu. Ma peine d'avoir assisté à la mort de mon ami d'infortune a arrêté le temps et effacé tout le sillage que j'avais si bien tracé à force de souffrance et d'espoir.

Comme l'avait prévu Joan, l'eau du bassin en amont du barrage s'est déversée pour ensuite retrouver son frère l'océan. Le tout, sans causer trop de dommage, sauf aux cultures qu'elle a ravagées sur son chemin.

Pendant que je m'occupe d'Antonio, Xavier et Félicia sont assis dans le camion, les yeux dans le vide. Puis arrivent des ambulances et des voitures de police.

— Prier pour que ma sœur ait pu s'échapper à l'inondation, que j'entends dire Xavier.

38e tableau

J'ai su plus tard que la brèche avait été colmatée et la faiblesse structurelle de la roche-mère corrigée par des tonnes de ciment. Au grand plaisir de Joan, les dirigeants de la firme de génie-conseil qui l'avait conçue ont été écroués pour fraude. Puis une chasse aux sorcières s'en est suivie au sein du gouvernement, de l'armée jusqu'aux plus petits fonctionnaires. Quant à moi, j'ai écoulé quelques jours de repos avec Roberta et Félicia, moments durant lesquels j'ai savouré des heures et des heures de sommeil bienfaisant.

Peu avant mon départ pour Montréal, j'ai donné rendez-vous à Zamiar dans un café de Barcelone. Je suis à une petite table, les yeux fermés, goûtant la douceur du soleil. Je ne sais pas si elle viendra. Peut-être préfère-t-elle, et à juste titre, tourner la page sur un trop long chapitre de sa vie.

— Alors, on fait la sieste, monsieur Cohen ?

J'ouvre les yeux. Elle est là, devant moi, les cheveux roux au vent, tout aussi crépus que ceux de sa sœur. Un sourire illumine à ce point son visage, que le soleil, derrière elle, brille de jalousie. Une robe simple, légère, tombant jusqu'au mollet, bat la cadence au rythme du vent.

— Disons que j'ai du soleil à rattraper, lui dis-je en l'invitant à s'asseoir. Je ne pensais pas que tu viendrais. La dernière fois que je t'ai vue chez Zéphyr, cette fameuse nuit où tu m'as permis de fuir, tu n'étais pas très réceptive...

— J'étais sous le choc. Je le suis encore d'ailleurs, mais ça va mieux. Non seulement tu venais de m'apprendre que ma sœur était morte, mais la vie se refermait sur moi comme un étau. Grâce à toi et tes amis, j'ai été libérée de l'envoûtement de Zéphyr.

— Sache que tu as été l'actrice anonyme de ce que nous avons accompli. Si tu ne m'avais pas aidé à m'évader de la demeure de ce fou et si tu ne m'avais pas donné l'adresse de la clinique de ton frère pour faire retirer l'injecteur, je serais un légume cuit, comme l'a si bien dit Xavier.

— C'est vrai. Et moi je serais encore prisonnière de ses lubies. Nous sommes tous les deux redevables l'un envers l'autre.

Elle m'explique qu'elle aide maintenant son frère dans sa clinique vétérinaire et qu'elle vit avec lui pour l'instant. En guise de sentence pour sa participation aux folies de grandeurs de Zéphyr, il doit faire des travaux communautaires ; il a choisi de soigner les animaux des itinérants de Barcelone, et cela le comble de joie. De temps en temps, Roberta et Félicia passent leur rendre visite.

Encouragée par son frère, elle entretient le rêve de faire partie d'une troupe de danse arabo-andalouse. Elle a d'ailleurs quelques auditions de prévues. Rien n'est garanti ni facile pour elle, car comme sa sœur, elle a grandi en marge de la société, dans un faux paradis.

— Je peux te confirmer que tu as le talent pour réaliser ce projet. Tu m'as vraiment transporté lorsque je t'ai vu danser chez Zéphyr. J'aimerais beaucoup revoir ta magie... Te revoir plus longuement.

— Je ne suis pas prête. Actuellement, je vois une psychothérapeute... Je dois apprendre à vivre, tu sais. Et danser pour moi-même au lieu de danser pour les autres. Là-bas, je n'existais pas. Tu n'as pas idée de ce que cela représente pour moi.

— Je crois que je sais. J'ai vécu sans vraiment vivre pour moi et c'est pour cela que je suis venu à Barcelone. Peut-être feras-tu une tournée à Montréal, un jour ?

— C'est bien possible. J'aimerais aussi retourner en Israël et retrouver mes vrais parents. Retrouver mes racines... Je ne suis pas certaine que je vais aimer ce que je vais y trouver.

Nous restons silencieux quelques instants, à regarder les oiseaux manger les miettes sur les tables. Elle sirote son thé en soupirant et ajoute :

— Assez parlé de moi ! Est-ce vraiment terminé avec ces illuminés que les journalistes ont baptisés les « zéphyriens » ?

— Je l'espère. Les noms des membres de la secte ont été retracés grâce au disque dur de l'ordinateur de Zéphyr. Les informaticiens de la police ont fait des merveilles, car tout était crypté. La plupart ont été arrêtés, mais selon les analystes des renseignements, certains auraient réussi à fuir ou auraient trouvé refuge ailleurs. Félicia a été dédommée par le gouvernement pour la perte de sa maison et de ses poules. Roberta a pris sa retraite et est allée la rejoindre pour tout reconstruire. Elles pensent adopter un enfant !

— Un enfant... répète Zamiar d'un air songeur. Je ne sais même pas ce que cela représente tellement j'ai été coupée du monde. Et Antonio ?

— Sa sentence a été allégée en raison de son aide dans le démantèlement de la secte et de ses actifs. Il fera néanmoins de la prison après sa sortie de l'hôpital. Roberta lui a rendu visite et maintenant, ils sont bons amis. Elle et Félicia ont été décorées d'une médaille.

— Quel dommage, tout de même, que ton ami Abraham ait perdu la vie.

— Oui. J'avais sous-estimé l'effet de la solitude et de la noirceur sur lui. J'ai trouvé une lettre écrite par lui dans la couverture d'un de ses vieux recueils de poésie. Il m'a laissé tous ses livres, y compris celui de Hasday Ibn Shaprut, qui finalement, s'est avéré authentique. Joan me l'a remis en main propre et je l'ai vendu aux enchères. Il a été acheté par un musée dont j'ai oublié le nom.

— Et l'argent ?

— Je vais en utiliser une partie pour gâter ma mère qui a vieilli de dix ans au cours de ces deux mois pendant lesquels elle me croyait mort. Je vais aussi m'acheter une petite maison dans les Laurentides. Je suis un peu réticent à l'idée d'utiliser cet argent qui provient d'Abraham, car je me sens coupable de sa mort. Si j'avais deviné ce qu'il voulait faire, j'aurais pu l'arrêter avant qu'il attrape l'échelle... Mais je crois qu'il était mort depuis le début, le pauvre. Mais, j'ai réalisé qu'il était très riche grâce à ses poèmes et sa créativité. Sais-tu qu'il arrivait à jouer de la musique avec l'égout ? Et qu'avec la ouate d'un arbre, il s'était fabriqué un matelas ? J'ai bien rigolé quand j'ai su que le nom français était « bâton ivre », car le tronc a la forme d'une bouteille. Je compte d'ailleurs en rapporter chez moi, si les douanes me laissent passer, évidemment.

Nous continuons ainsi à parler de nos souvenirs communs. Tout n'était pas noir ni blanc, peu s'en faut. Puis, je décris toutes les personnalités publiques, amis et collègues venus de partout dans le monde pour assister aux funérailles d'Abraham. Lui qui se croyait si seul était une sommité dont la mort en a marqué plus d'un.

— Il y a quelques jours, poursuit-elle, je suis retournée à l'endroit où tout s'est terminé, sur cette montagne, face au mont Asabica. Je voulais revoir ma vie en mode rapide. Un peu comme un pèlerinage. Il ne reste plus rien. Je n'étais pas seule ; il y avait aussi des gens qui rôdaient. On aurait dit qu'ils se recueillaient. Certains ramassaient des souvenirs et d'autres photographiaient une trace de pied...

— C'est n'est pas bon signe, ça, les chasseurs de reliques. Je suppose que des fidèles circulent encore en Espagne. Espérons que le projet de Zéphyr tombera dans l'oubli.

— Moi, je ne t'oublierai jamais, William, confesse Zamiar en appuyant ses coudes sur la petite table. Je te retrouverai quand je serai guérie.

Je m'approche d'elle et elle fait de même, comme si elle était attirée par un aimant. Sans réfléchir, elle m'embrasse, puis recule en s'excusant timidement. Elle se lèche les lèvres, lève les sourcils et s'approche à nouveau pour retenter l'expérience, mais se ravise.

— Je m'excuse, dit-elle en se levant. Je n'aurais pas dû. Je ne suis pas encore prête. Un jour, sûrement. Je viendrai vers toi, car tu es un être exceptionnel. Je le sais.

Alors que j'essaie de la retenir par la main, elle prend la mienne, l'embrasse et y laisse tomber une larme. Elle la tient quelques secondes et la repose doucement sur la table. « Désolée William, pas tout de suite ». Elle recule de quelques pas, tourne le dos et s'enfuit en essuyant ses yeux avec un mouchoir.

Quelques jours plus tard, Roberta et Félicia m'accompagnent à l'aéroport. Pendant le trajet, je leur fais part de ce que Zamiar m'a raconté au sujet des chasseurs de reliques. Roberta feint de minimiser l'affaire, mais le froncement de ses sourcils ne ment pas.

Après leur avoir donné l'accolade, c'est le cœur gros que je quitte l'Espagne, l'endroit où je suis resuscité.

39e tableau

Plusieurs mois se sont écoulés depuis mon retour au Québec. Je prends un café dans ma cuisine, devant une grande fenêtre ensoleillée. C'est le printemps, j'ai chaud et je suis bien. J'ai reçu plusieurs lettres de Zamiar, que j'ai dévorées l'une après l'autre. Elle m'a envoyé une photo d'elle en train de danser avec sa troupe lors d'un festival en France, ainsi que des enregistrements vidéo. Elle va mieux et envisage de venir me visiter avec son frère Xavier. Mais seulement cet été, car elle n'aime pas le froid...

Ma mère m'a accueilli comme l'enfant prodigue. Elle a dû me protéger des journalistes qui ont eu vent de l'histoire. On m'a même invité à l'émission « Parler pour parler » avec Guy A. Lepage. Turcotte m'a bien fait rire.

J'ai entamé des études en psychologie, le département ayant accepté de me créditer plusieurs cours de médecine. Récemment, un étudiant de théologie m'a contacté au sujet d'une thèse de doctorat sur les zéphyriens. Une autre demande qui m'a emballé fut celle de mordus de musique qui m'ont demandé de reproduire un didgeridoo géant. Bref, la vie a repris son cours, mais en accéléré. Cependant, j'ai du mal à me garder du temps.

Ce matin, je me gâte en relisant une des lettres de Zamiar. Ce faisant, un courriel s'affiche sur mon ordinateur. J'y vois la photo d'un homme dans un bloc de glace. Aussitôt, je me rappelle avec horreur cet article dans le journal Le Métro, la nuit où tout a commencé.

Le corps du message est en espagnol. J'identifie rapidement l'auteur, car je le connais bien : Manuel de Cabanyes. Depuis mes récents cours d'espagnol, j'arrive à traduire plus facilement. Après vérification, je constate que le texte original a été altéré. Le résultat me donne la chair de poule. Si les yeux libèrent ce que le papier emprisonne, alors la suite s'annonce terrible :

*Les armes, les combats sanglants
sont les gènes sombres de la guerre
Vous avez tué la grotte sacrée :
Le temple auguste.
Une voix rauque annonce un terrible massacre
Ils ont suspendu les cantiques divins
Dans sa poitrine un mugissement,
Comme la tempête dans la montagne.
Nous ne craignons pas les clameurs de la mort.
Les fils de la montagne sont morts.
Alors, la face de la terre brûlée se soulèvera,
Criant vengeance.*

